

CONTES
ALLEGORIES
ET
REVES

©
Tous droits réservés à :
l'Association Torah et Téfila
Le Chant d'Israël

2001

31 bis, rue Saint-Louis
93250 Villemomble

Ce livre a été réalisé par la volonté et la force du Tsadik authentique, Rabbi Israël Ber Odesser, Rabbi Na Na'h Na'hma Na'hman Méouman, que son mérite nous protège, Amen.

Que l'Eternel notre D. bénisse tous ceux qui ont participé à l'élaboration et à la diffusion de cet ouvrage merveilleux.

Table des matières

Avant-propos	1
Introduction	3
Préambule	5
CONTES	
Le Baal Chem Tov et l'orateur qui mangeait beaucoup	23
Le Baal Chem Tov et celui qui refusait de se confesser devant lui	25
Histoire d'un petit roi	27
Le juif et le notable non-juif	29
Trois miracles	32
Retard de Rabbénou à Chabbat Chira*	35
Lorsque le Baal Chem Tov était mélancolique	38
Le vin hongrois	40
Trois accomplissements de Rabbénou	41
L'invité et le maître de maison	42
La forêt sans fin	46
La synagogue où l'on rassemble tous les morts du monde	48
Le Baal Chem Tov qui allumait sa pipe avec une bougie faite de graisse interdite	50
Histoire d'un opposant au Baal Chem Tov	52
Un vêtement pour la lune	55
L'oiseau unique de son espèce	56
Le ver qui possède une sorte de maison	57
Les deux enfants qui s'aimaient énormément	58
Les voies cachées de D.	59

CONTES ALLEGORIES ET REVES

Le Maguid* issu du Mauvais Côté	61
L'ange de la mort et ses aides	64
Le mouchoir qui se transforma en serpent	66
Récit de Rabbi Chmouël Its'hak de Téplik	67
Qui est le plus grand ?	69
Le mort qui raconta son histoire	70
Le médecin et l'élève	74
Le pauvre prédestiné à être voleur	75
Le livre muet	83
Première histoire concernant le Maharcha	85
Deuxième histoire concernant le Maharcha	89
Troisième histoire concernant le Maharcha	90
Le musicien aveugle et le riche avare	92
La soutane	94
Le grand Tsadik qui parvint à se soustraire à la passion	95
Le Tsadik qui fut pris de tristesse	96
Celui que l'on vola et qui retrouva toute sa marchandise	100
Le miroir	103
Histoire d'un roi qui avait deux fils	106

ALLEGORIES

La grosse pierre	109
Maintenant que tu n'as plus de poudre !	111
La grande tour	113
L'étalage de la marchandise	115
Le roi dont le fils tomba malade	117
Qu'il prie pour son ami en peine	119
Les prêtres	123

Table des matières

Le loup et le bâton	125
L'oiseau et ses œufs	127
Le diamant	128
L'averse	131
Werda	133
Le Maror*	135
Le trésor sous le pont	137
Le dindon	138
La moisson	140
Le cerf	141
La moisson détériorée	142
Paraboles de Rabbi Avraham, zal, au sujet de la sottise, des vanités de ce monde et de notre finalité	144
Le merveilleux jardin du duc	149
Une partie d'échecs chez notre Rebbe, de mémoire bénie	152
Kaptsin Pacha	154
Prières pour un chat	158
Le marchand qui voyageait en compagnie d'un charretier goy*	159
Le lustre	161
La pompe	163
La confiance en D.	166
Le nouvel ange et les Chofars	173
Tu as travaillé gratuitement et tu manges gratuitement	175
Le roi et le serviteur	177
Auquel des trois revient le meilleur salaire ?	180
Qu'ai-je dans la main ?	182
Le père, le fils et la nostalgie	183

CONTES ALLEGORIES ET REVES

Les tonneaux percés	186
Les eaux pures	189
Le pauvre et le riche	191
La toile d'araignée	193
La lettre et les ondes sonores	195
La finalité	197
Les habits de la reine	198
L'intensité du désir	199
L'encouragement pour avancer	200
Petites et grandes miséricordes	201
Ce qui nous voile la vue	203
Le grand docteur	205
La lumière et l'ombre	207
Celui qui recherche les honneurs est un sot	208
L'arbre source de vie	210
Le Mazal* et les profusions du Tsadik	211
Les palais des permutations	213
Comment se comporter avec la miséricorde	216
L'intensité de la joie	217
Le grand et le petit	218
Il n'y a aucune muraille	219
L'orientation de la pensée	221
Le cheval	222
Le festin du roi	224

REVES

Rêves de Rabbi Na'hman

Premier rêve	231
--------------	-----

Table des matières

Deuxième rêve	234
Troisième rêve	244
Quatrième rêve	247
Cinquième rêve	248
Sixième rêve	249
Septième rêve	250
Huitième rêve	255
Neuvième rêve	257
Dixième rêve	259
Onzième rêve	261
Douzième rêve	269
Treizième rêve	270
Quatorzième rêve	271
Rêves de Rabbi Israël	
Le rêve des vagues	272
Le rêve du puit	277
Le rêve de l'officier	281
Autre récit concernant le rêve de l'officier	283
Rêve de Rabbi Nathan	288
RECIT DU RAPPROCHEMENT DE RABBI ISRAEL A LA 'HASSIDOUT BRESLEV	293
HISTOIRE DU MIRACLE DU PETEK*	319
GLOSSAIRE	327
TIKOUN HAKLALI	337

Avant-propos

Ce livre est un recueil complet de contes, d'allégories et de rêves extraits des ouvrages de Rabbi Na'hman, Rabbi Nathan et Rabbi Israël. A ceux-ci s'ajoutent le récit merveilleux de la réception du Pétek* et du rapprochement de son détenteur, Rabbi Israël, à la 'Hassidout Breslev*.

Le dévoilement du Pétek et du saint nom Na Na'h Na'hma Na'hman Méouman est l'aboutissement du dévoilement du Tsadik dans le monde et constitue le début de la Délivrance.

Introduction

Les contes des Tsadikim* permettent au cœur de s'enthousiasmer et de se réveiller vers D. avec un désir très ardent. Plusieurs grands Tsadikim racontèrent à ce sujet que l'essentiel de leur réveil vers D. se produisit grâce aux contes d'autres Tsadikim, leur cœur s'enflammant vers D. jusqu'à leur permettre d'atteindre un certain service divin, et de mériter ce qu'ils ont mérité, heureux soient-ils. (*Likouté Etsot*; Tsadik, 91.)

Rabbi Na'hman lui-même rapporta que l'essentiel de son réveil au service divin, d'une manière authentique, se produisit grâce aux contes des Tsadikim qu'il entendit raconter dans la maison de ses parents, zatsal* ; à Médzibouz, ville du Baal Chem Tov, zal*, de nombreux Tsadikim avaient en effet pour habitude de se réunir dans la maison de son père, zal, et d'y raconter nombre de contes de Tsadikim. C'est en les écoutant que Rabbi Na'hman acquit l'essentiel de son réveil vers D. jusqu'à mériter ce qu'il mérita. (*Si'hot Haran*, 138.)

Bien qu'ils nous semblent loin de la Torah*, les contes portent en eux la présence voilée du Tsadik et de la Torah elle-même ; et grâce à cela, ils parviennent à sortir des dents de l'ange de la mort tous ceux qui y ont chuté. Y compris ceux qui ont chuté des soixante dix visages de la Torah, ceux qu'il est impossible de sauver d'aucune

CONTES ALLEGORIES ET REVES

manière ; le Tsadik, lui, parvient à les sortir de là grâce aux contes des Tsadikim jusqu'à ce que leurs fautes se transforment en mérites puis en une Torah. (*Likouté Hala'hot*; Vol.3, 8.)

Rabbénou* ajoute par ailleurs trois choses en marge de l'opinion commune.

Les gens disent en effet que les contes sont une vertu pour le sommeil, et moi j'affirme qu'à l'aide des contes, on extirpe au contraire les gens de leur endormissement.

Les gens prétendent encore que les contes ne sont d'aucune utilité à une femme désireuse de donner la vie ; et moi, je dis que grâce aux histoires du Tsadik, on réveille non seulement les gens de leur sommeil, mais aussi les femmes stériles à la procréation.

Les gens disent enfin que le Tsadik authentique, du niveau le plus élevé, n'a aucunement besoin de beaucoup d'argent, car à quoi cela lui servirait-il ? Et moi j'affirme au contraire qu'il existe un niveau de réflexion tel, qu'il réclame toute la richesse du monde pour être atteint. (*Hayé Moharan*, 25.)

Grâce aux contes des Tsadikim on attire la lumière du Machia'h* dans le monde et on repousse considérablement la pénombre et les souffrances; on mérite également de vêtir de splendides habits. (*Séfer Hamidot*, Machia'h.)

Préambule

Loué soit l'Eternel pour Ses bontés, qui nous permet de rester fidèles à Sa Foi, dans nos générations où l'hérésie et l'athéisme déferlent sur nous tel "GoG et MaGoG."

Mais le Saint béni soit-Il fait précéder le remède au fléau ...

Rabbi Na'hman de Breslev naquit le Chabbat, 1er Nissan 5532 (1772), dans la maison familiale du Baal Chem Tov à Médzibouz. Sa mère, Feigué, était la petite-fille du Baal Chem Tov dont elle reçut la maison en héritage. Son père, Rabbi Sim'ha, était le fils de Rabbi Na'hman Horodenker, l'un des principaux disciples du Baal Chem Tov et l'intendant de sa maison auquel il en avait confié toutes les clefs. La Brit-Mila* eut lieu le jour de Chabbat-Hagadol*, en présence des plus grands disciples du Baal Chem Tov et de ses petits-fils Rabbi Barou'h de Médzibouz et Rabbi Ephraïm de Soudylkov, les oncles du nouveau-né, ainsi que du Maguid de Mézeritch. Son ascendance remonte au Roi David par son père et par sa mère. Il avait deux frères et une sœur : Rabbi Israël "Meth", Rabbi Yé'hriel Tsvi, et Pérel.

Rabbi Na'hman naquit à une période de grand désarroi spirituel. (Un décret d'excommunication fut lancé contre le 'Hassidisme une semaine après sa naissance; et six mois plus tard disparaissait le Maguid de Mézericht, successeur du Saint Baal Chem Tov, lui-même ayant disparut en 1760). Pourtant, Médzibouz reste le lieu où les grands et saints disciples aiment à se retrouver, dans une joie et une ferveur communes. Les histoires de Tsadikim s'élèvent entre ces murs encore imprégnés de la présence du Baal Chem Tov. C'est cela qui permit à Rabbi Na'hman d'atteindre son niveau, qui l'éveilla et l'attacha profondément à D., en guidant ses premiers pas sur la voie du perfectionnement dès son enfance.

Enfant enjoué, mais surtout travailleur, il révèle un acharnement et une volonté obstinés d'accomplir sa tâche, qu'il effectue tout d'abord en se rendant maître de son corps, en travaillant ses traits physiques et moraux; puis en se consacrant avec ardeur à l'étude, allant jusqu'à payer son Maître pour chaque page supplémentaire de Guémara* étudiée avec lui. Déjà soucieux de parvenir à l'élévation de son âme, il ressasse le *Réshit 'Hokhma*, ce saint livre de Moussar* ; il se rend régulièrement la nuit, seul, sur la Tombe du Baal Chem Tov, puis au Mikvé*, et entame un dialogue avec le Créateur qui ne cessera plus.

Isolé en pleine nature ou dans son grenier, et sans nul témoin de son évolution spirituelle, il passe même aux yeux de certains pour le déshonneur de ses illustres pères,

car son souci majeur reste la discrétion. C'est là, durant ses treize premières années, que Rabbi Na'hman prépare le fondement de son œuvre à venir. Il avouera que son élévation fut uniquement le fruit de son travail sur lui-même, et non la conséquence de son illustre ascendance.

A l'âge de la Bar Mitsva* (et comme c'était l'usage), Rabbi Na'hman épouse Sachia, fille de Rabbi Ephraïm de Houssyatin dont il eut huit enfants, six filles et deux garçons. Déjà le jour de son mariage, s'attache à lui son premier disciple, Rabbi Chimon*. Bien plus âgé, il deviendra et restera son fidèle serviteur jusqu'à la fin (et obtint de le rester dans le Monde Futur.) Rabbi Na'hman poursuit son travail avec une ardeur rare, faisant de l'ascèse son mode de vie, jeûnant souvent d'un Chabbat à l'autre, et brisant son corps à force de mortifications pour le purifier totalement. Plus tard, Rabbi Na'hman déclara qu'il n'aurait pas tant abîmé son corps s'il avait su la force de la Prière, de Hitbodédouth*, qu'il pratique alors jour et nuit au cœur des bois et des collines alentour où il apprend à découvrir la Présence Divine.

Après ces cinq premières années passées chez son beau-père, il s'installe à quelques kilomètres de là, à Mèdvèdèvka, où il restera dix ans. Là, on reconnaît aussitôt en lui un Tsadik, et s'attachent à lui ses premiers grands disciples, déjà éminents : son frère Rabbi Yé'hriel Tsvi ; Rabbi Dov de Tchérin ; Rabbi Chmouel Aïzik et

Rabbi Youdel (tous deux habitant Dachiv, firent souvent les deux cents kilomètres à pied jusqu'à Mèdvèdèvka) ; Rabbi Aharon, plus tard Rav de la ville de Breslev ; Rabbi Yits'hak Aïzik ; et Rabbi Yékoutiel, le Maguid de Térovitsa, célèbre élève du Maguid de Mézeritch, responsable de 85 communautés d'Ukraine ! Aux côtés de ces noms prestigieux, une foule de gens simples, dont certains deviendront à leur tour d'authentiques Tsadikim, commence à affluer. A vingt ans, Rabbi 'Hassidique et Maître reconnu, Rabbi Na'hman poursuit la tâche qui lui incombe...

Cette quête, entreprise par Rabbi Na'hman alors âgé de vingt-six ans, passe par la nécessité de se rendre en Erets Israël. Laissant derrière lui femme et enfants, disciples et renommée, il entreprend son voyage en 1798 (le jour de Lag Baomer*), et surmonte un à un les obstacles qui tentent d'entraver l'accomplissement de son idéal. Après avoir été retenu à Istambul, il atteint la Terre Sainte la veille de Roch Hachana. C'est ici, dès qu'il foule pour la première fois les quatre coudées, qu'il atteint les cimes de la spiritualité, des niveaux sublimes inexplorés et comme nul autre être humain auparavant.

Ces quelques mois furent décisifs dans la vie du Tsadik, désormais en mesure de poser son sceau sur l'ensemble du peuple juif et quelles que soient les générations. Mais les forces obscures qui n'ont pas réussi à entraver son voyage vont s'efforcer par un autre moyen de

voiler la lumière du Tsadik, à travers la calomnie et la controverse que Rabbi Na'hman considérait lui-même comme une regrettable nécessité. Il déclara dès son retour : « **Je vous apporte un cadeau d'Erets Israël : la controverse !** »

(Il quitte la Terre Sainte avant Pourim 1799, et arrive chez lui en début d'été 1800, après un long périple.)

A son retour, il rejoint les siens à Mèdvèdèvka. Il séjournera en 1800 à Zlatipolia d'où prit naissance l'antagonisme virulent de la part de celui qui deviendra son plus grand ennemi, le haut dirigeant 'hassidique de Chpolé...

En 1802, Rabbi Na'hman s'installe enfin à Breslev

...

Il déclara à cette occasion : « **Nos fidèles seront pour toujours appelés du nom de la ville de BRESLEV !** » ('Hassidé-Breslever.)

En Hébreu, BRESLEV est en effet composé des même lettres que LEV BOSSER [un cœur content], ainsi que LEV BASSAR [un cœur de chair], et annonce l'idéal du Tsadik : « **Je vous retirerai ce cœur de pierre et placerai en vous un cœur de chair !** » (*Yé'hezkel*, 36:26)

Mais cette année-là est surtout marquée par la rencontre avec Rabbi Nathan de Némirov, rencontre fondamentale et fondatrice de l'œuvre à venir : le Maître

et son Disciple ! Accompagné de son ami intime depuis l'enfance Rabbi Naftali (qui, par son amitié indéfectible à Rabbi Nathan, s'élèvera lui aussi au-dessus de tous les autres disciples de Rabbi Na'hman), Rabbi Nathan se rend chez Rabbi Na'hman dès son installation à Breslev. Celui-ci lui dit alors : « **Nous nous connaissions déjà avant (leurs âmes...) ! Cela fait simplement beaucoup de temps que nous ne nous sommes vus face à face !** » La dévotion, la patience, la soumission, l'extrême humilité, la totale annulation dont il fait preuve malgré sa sagesse et sa connaissance exceptionnelle, font de Rabbi Nathan le Talmid [disciple] par excellence. Abandonnant sa propre pensée pour s'attacher corps et âme à celle du Tsadik, il consacrera sa vie à transcrire, enseigner, imprimer, et diffuser l'enseignement de son Maître. Rabbi Na'hman déclara à son sujet : « **S'il n'y avait pas eu Rabbi Nathan, pas même une seule page de mes écrits ne serait restée !** »

Une fidélité qui perdurera au-delà du départ de Rabbi Na'hman. Lorsque ses opposants les plus virulents proposent à Rabbi Nathan l'arrêt immédiat de toute calomnie s'il consentait à reprendre la succession de son Maître, il n'aura pas d'autre réponse que cette phrase si simple et pourtant si lourde de sens : « **Je ne suis pas le Maître, je demeure le disciple !** »

Durant les années 1803-1805, Rabbi Na'hman se rend régulièrement à Mèdvèdèvka, Tchérine, Tirovitsa.

En hiver 1807, il voyage à Novoritch, Douvno, Brody, et Zaslov où il passe Chavouot*. La veille de cette fête, il perd sa première femme atteinte de tuberculose. Avant Roch Hachana 1807, il se remarie avec la fille de Rabbi Yé'hezkel Trachtenbourg de Brody. Peu de temps après, il contracta lui aussi la tuberculose...

En 1808, Rabbi Na'hman se rend à Lemberg... (Tous les actes et voyages de Rabbi Na'hman relèvent de mystères extrêmement profonds.)

Cette année-là fut publiée la première partie du *Likouté Moharan*, recueil majeur de ses enseignements ; il commence à raconter *Les Contes*, au nombre de treize constituant le *Sipouré Maassiot* ; il dicte par ailleurs à Rabbi Nathan le *Séfer Hamidot* ou *Livre du Aleph-Beth*, qu'il commença à l'âge de 6 ans !

C'est lors de son voyage mystérieux à Lemberg qu'eurent lieu d'une part les épisodes du *Séfer Hanisraï* (*Le Livre Brûlé*), ouvrage d'une telle importance que le choix fut donné du Ciel soit de brûler ce livre, soit de faire disparaître le Tsadik ; et d'autre part, du *Séfer Haganouz* (*Le Livre Caché*) pour l'écriture duquel Rabbi Na'hman se détacha de son enveloppe corporelle, que seul le Machia'h viendra révéler !

A son retour de Lemberg, il vécut deux autres années à Breslev où il dévoila le Tikoun Haklali* et nombre de très grandes révélations...

A 38 ans et suite à l'incendie de sa maison, Rabbi Na'hman quitte Breslev pour Ouman où il s'installe après Pessa'h 1810...

Souffrant depuis trois ans de tuberculose, c'est là qu'il choisit de vivre ses dernières heures et de préparer son départ de ce monde, en ce lieu sacré car témoin d'un grand sacrifice de notre peuple : plus de vingt-mille juifs y furent en effet immolés en 1768 par les cosaques lors d'un pogrome, pour avoir, unanimement, refusé de s'incliner devant l'idole, et continuer ainsi de sanctifier le Nom de Dieu !

Rabbi Na'hman pensa bien terminer ses jours en Israël afin d'y être enterré, mais il désirait que son Tombeau soit accessible à ses disciples ...

C'est à Ouman qu'il déclara : « **GUEWALT ! Ne vous découragez pas ! Le désespoir n'existe pas !** » et qu'il affirma, en ce qui concerne notre réparation et la Délivrance : « **J'ai fini ! Et je finirai !** »

Avant de partir, Rabbi Na'hman nous rassura, en disant aux disciples qui entouraient son lit : « **De quoi vous inquiétez-vous... Puisque je vais devant vous, vous n'avez rien à craindre du tout !** »

Puis « *il rejoignit son peuple* » dans la plus grande pureté et sainteté, dans un calme impressionnant. Qui comprendra quelque peu sa grandeur, comprendra l'impossibilité de s'étendre sur une fin aussi redoutable et

prodigieuse...

Rabbi Na'hman quitta ce monde le 18 Tichri 5571 (1810), quatrième jour de Souccot*. Avant son départ, il avait prédit : « **Mon Feu brûlera à jamais. Il ne s'éteindra pas ! Mon Feu brûlera jusqu'à l'arrivée du Machia'h !** »

Prophétie qui se réalise de nos jours dans la mesure où des milliers de juifs de tous horizons puisent aux sources de celui que ses disciples appellent Rabbénou Hakadoch, et se rendent chaque année, toujours plus nombreux, chez lui à Ouman, pour Roch-Hachana !

Rabbi Nathan, fils de Rabbi Naftali Hirtz, naquit à Némirov le 15 Chevath 5540 (1780). Il épousa à treize ans Esther Chaindel, la fille de Rabbi David Tsvi Oyerbakh, grande autorité de la Hala'ha*. Il eut six fils et une fille.

A la disparition de Rabbi Na'hman, il s'installe à Breslev où il imprime les écrits de son Maître, et rédige les siens comme le lui avait demandé Rabbénou. Il parcourt toute l'Ukraine afin de propager l'enseignement du Tsadik. En 1822, Rabbi Nathan accomplit à son tour son périple en Terre Sainte. Pendant ces années, Rabbi Naftali fut au seuil de la faillite ; Rabbi Nathan s'appauvrit lui aussi considérablement. Vers 1830, et comme conséquence au nombre sans cesse croissant de fidèles voyageant à Ouman pour Roch Hachana, il entreprend la construction d'une grande synagogue Breslev appelée *Le*

Kloïz.

En 1834, une violente campagne fut lancée contre Rabbi Nathan par les opposants à Breslev. Il fut emprisonné, fuit d'une ville à l'autre, interdit de séjour dans sa ville de Breslev, condamné à la réclusion dans sa ville natale de Némirov, tourmenté à la moindre occasion, réquisitionné chez lui, reçut des pierres, fut poursuivi ...

Mais malgré les souffrances causées par la pauvreté et l'opposition virulente à Breslev qu'il eut à subir, parfois même au péril de sa vie, Rabbi Nathan résista et livra au Monde l'enseignement de son Maître.

Il quitta ce monde chez lui, à Breslev, le vendredi 10 Tévéth 5605 (1844) juste avant l'entrée du Chabbat, *dans une Etreinte Divine*. La veille de ce matin-là, il demanda qu'on lui lise les deux premiers Contes, qui s'achèvent sur cette conclusion : « *Allons, partons ! Et ils rentrèrent chez eux. Béni soit l'Eternel à jamais, Amen véAmen.* »

Le lendemain, Rabbi Naftali qui habitait alors Ouman, déclara être certain que Rabbi Nathan était parti la nuit dernière. On lui demanda comment il le savait et il répondit : « **J'ai vu en rêve Rabbi Nathan qui courrait. Où cours-tu ? lui demandai-je. Moi, directement chez Rabbénou ! me répondit-il.** »

Au cours dernier jour de sa vie, Rabbi Nathan

déclara en guise de testament : « Vous devez vous renforcer ensemble dans une profonde amitié... L'hérésie augmente tellement aujourd'hui, et pourtant j'ai foi qu'une seule page des livres de Rabbénou réparera tout. C'est pourquoi je vous somme de vous préoccuper essentiellement de l'impression des livres, afin que s'accomplisse (la parole) "Tes sources se répandront à l'extérieur", et que vous fassiez preuve de force en ce qui concerne l'argent, la volonté, et la fatigue ... ! »

Au sujet de ses écrits, il déclara que son *Likouté Hala'hot** (dissertations du sens profond des quatre parties du *Choul'han Arou'h** selon le *Likouté Moharan*) reflétait l'Esprit de son Maître mais exprimé dans son langage à lui (il reçut d'ailleurs pour ce livre l'approbation de Moché Rabbénou qui lui apparut en rêve accompagné de Rabbi Na'hman...) ! En ce qui concerne son *Likouté Téfilot** (prières sur les enseignements du *Likouté Moharan*), qu'elles proviennent de la Cinquantième Porte de la Sainteté, au-dessus du Roua'h Hakodech* ! Enfin, qu'il n'existe pas un conseil au monde que l'on ne puisse trouver dans son *Likouté Etsot* (les conseils recueillis du *Likouté Moharan*) ! Il rédigea le *Kitsour Likouté Moharan* (synthèse des leçons du *Likouté Moharan*) et retranscrit la vie, l'œuvre, et les conversations sacrées de son Maître dans les livres *Chiv'hé Haran*, *Si'hoth Haran*, et *Hayé Moharan* ; ainsi que la sienne dans *Yémé Moharnat*.

Rabbi Israël Ber Odesser naquit en Israël à Tibériade, d'une famille de 'Hassidim depuis des générations. Il avait été doté depuis son enfance d'une âme désirant ardemment se rapprocher de D. Il découvrit d'abord un livre abîmé, sans couverture, dont il ignorait l'auteur : *Hichtape'houth Hanéfech (L'Epanchement de l'âme* de Rabbi Israël Kardouner : recueil des enseignements de Rabbi Na'hman traitant de la Hitbodédouth]. Après sa Bar Mitsva, il entre à la yéchiva "Rabbi Méir Baal Hanes" tout en continuant à mettre ce livre en pratique assidûment. A l'âge de 17 ans, il mérite de connaître son Maître, Rabbi Israël Kardouner, l'un des trente-six Tsadikim cachés et le plus grand 'Hassid Breslev de sa génération, grâce auquel il s'attacha véritablement à Rabbi Na'hman.

Rabbi Israël Kardouner était le disciple de Rabbi Moché Breslever (le second grand disciple de Rabbi Nathan). Si Rabbi Israël avait vécu à l'époque de Rabbi Na'hman, il aurait été un grand 'Hidouch (Nouveauté) ! Il vivait à un niveau de Monde Futur, passant son temps en prière et en Hitbodédouth sur le Tombeau de Rabbi Chim'on Bar Yo'haï, suivant les préceptes de Rabbi Na'hman. Rabbi Israël Ber n'a plus jamais vu de sa vie un tel niveau de Service Divin, une prière comme la sienne où tout semblait annulé autour de lui ; et son Tikoun 'Hatsot* était indescriptible. La grâce divine planait sur

son visage car sa sainteté, sa piété, et sa droiture, s'adressaient à D. et à tous les hommes.

Rabbi Israël Kardouner fut dévoué corps et âme à Rabbi Israël Ber Odesser, car il vit avec limpidité la "Main de Dieu" dans leur rapprochement. Leur lien fut un grand 'Hidouch qui resta unique, un attachement et une amitié réciproques à peine concevables : l'opposition à Breslev était si grande, qu'ils firent un serment sur le Tombeau de Rabbi Akiva de ne jamais se quitter. Cinq années de serment, jusqu'à la disparition de Rabbi Israël Kardouner le 9 'Hechvan 5679 (1918) à l'âge de quarante ans. Malgré cette disparition, malgré la guerre et la famine aussi, Rabbi Israël Ber en puisera la force toute sa vie.

[La grandeur de Rabbi Israël Kardouner dépasse l'entendement : après sa disparition, il revint du Monde d'En-Haut dans son propre corps pour faire le Kiddouch à son épouse. Et malgré cela, on ne peut parler ni même imaginer la grandeur de Rabbénou et de Rabbi Nathan !]

La même année de l'attachement à son Maître, Rabbi Israël Ber Odesser épousa Ester Mindel. Il eut dix enfants.

Il subit lui aussi les souffrances d'une grande misère et de l'opposition extrêmement virulente à Breslev : la prison, les pierres... Et bien qu'il eût des enfants en bas âge, il ne reçut aucune aide pour survivre à la famine. Son nourrisson âgé d'un an mourut de faim...

Le jour du 17 Tamouz 5682 (1922), Rabbi Israël ne put jeûner... Il en conçut un tel désespoir... Prostré pendant une semaine sans manger ni boire... Aucun conseil ne pouvait l'aider... Mais « le fond de la descente sera le sommet de l'élévation... » Il implore D. de le sauver...

C'est alors qu'il reçut le Pétek, la Lettre écrite et envoyée miraculeusement du Monde d'En-Haut par Rabbi Na'hman lui-même, dans laquelle il lui déclare : « **Et sur toi j'avais dit : Mon feu brûlera jusqu'à l'arrivée du Machia'h !** »

Mais surtout, Rabbi Na'hman dévoile au Monde en le signant dans le Pétek, son Nom et son Sceau, annonce de la Délivrance à venir : **NA NA'H NA'HMA NA'HMAN MEOUMAN !**

Rabbi Israël garda le Pétek secret pendant soixante ans, à cause de l'opposition à Breslev et pour d'autres raisons encore. Seuls ses enfants et quelques élus, de saints Tsadikim, furent mis dans le secret. En 1984, il reçut l'approbation pour lui-même et le Pétek, du Gaon [le plus grand décisionnaire] de l'époque, Rav Moché Feinstein zal. Depuis, sa diffusion est universelle et son action immense...

Par ailleurs, Rabbi Israël composa le *Kitvé*, ouvrage réunissant en un seul le *Kitsour Likouté Moharan* et le *Likouté Téfilot* ; ainsi que sa correspondance avec le

président de l'Etat d'Israël M. Zalman Chazar : *Ibé Hana'hal*, fondé entièrement sur les enseignements de Rabbi Na'hman, et au sujet duquel il déclara qu'il est totalement fait de lumière divine.

Lorsque les frontières furent ouvertes, Rabbi Israël voyagea à Ouman chaque année à l'occasion de Roch Hachana, malgré son âge déjà avancé et malgré la maladie, ne quittant pas le lit ou sa chaise roulante, et ceci jusqu'à sa disparition.

Rabbi Israël quitta ce Monde à l'issue du Chabbat, le 18 'Hechvan 5755 (1994). Il est le grand 'Hassid Breslev de sa génération, le seul par lequel on puisse se rapprocher véritablement de Rabbi Na'hman. Rabbi Israël reçut en effet pleinement la lumière du Tsadik jusqu'à s'inclure et s'annuler totalement en lui. Ainsi il déclara être « le souffle et la bouche de Rabbi Na'hman ! », et vers la fin de ses jours il annonça: « **ANI [je suis] NA NA'H NA'HMA NA'HMAN MEOUMAN !** »

Cette déclaration de Rabbi Israël, zal, qu'il est lui-même Na Na'h Na'hma Na'hman Méouman, est sans précédent. Selon les écrits de Rabbi Na'hman ce saint nom est le nom même du Tsadik véritable de la génération, celui qui ramènera le peuple d'Israël vers son Créateur (*Tikoun Hazohar* 21) et qui annonce la dernière Délivrance.

Depuis la disparition de ce monde de Rabbi Israël

Odesser, Rabbi Na Na'h Na'hma Na'hman Méouman, détenteur du saint Pétek, des portes de la Délivrance se sont ouvertes et la diffusion des livres de Rabbi Na'hman a pris une ampleur sans précédent.

De nombreux 'Hassidim Breslev passent aujourd'hui la fête de Roch Hachana à Jérusalem auprès de Rabbi Na Na'h Na'hma Na'hman Méouman. Celui-ci attend dans son palais et la file d'attente sera longue pour voir le Pétek et son détenteur.

CONTES

Le Baal Chem Tov et l'orateur qui mangeait beaucoup

Rabbénou, que sa mémoire soit bénie, raconta cette histoire avant de révéler l'enseignement du *Likouté Moharan* (II, 32) débutant par : « Il existe des Tsadikim cachés. » C'était le Chabbat de la Paracha « Yitro » de l'année 5569 (1809).

Le Baal Chem Tov de mémoire bénie se trouvait au sein de la communauté de Brody où il logeait chez un homme riche. Selon la coutume, de nombreuses personnalités se réunirent en son honneur autour d'un repas. En bout de table, un orateur se tenait assis et mangeait abondamment. L'assemblée s'en aperçut et tous se mirent à lui tendre de nombreux plats avec l'intention manifeste de se moquer de lui. L'orateur mangea en quantité de tout ce qu'on lui présentait : un morceau de poisson aurait-il suffi à nourrir deux personnes qu'il en mangeait le double à lui seul ; de même pour la soupe dont il avala un bol entier et pour le reste des plats que les autres lui tendaient sans relâche en guise de moquerie.

Ensuite, ils insistèrent auprès de lui afin d'en entendre un enseignement. Là encore, ils cherchaient à rire de ce qu'il révélerait à la table présidée par le Baal Chem Tov lui-même. Il entama son enseignement en toute innocence tandis qu'ils pouffèrent de rire dans leurs

barbes et le ridiculisèrent. Comprenant que de manger beaucoup lui valait ces railleries, il leur dit : « De ne pas savoir transmettre un enseignement empêche-t-il de manger un morceau de poisson ? »

Le Baal Chem Tov observa toute la scène, vit ce qu'il s'y déroulait et leur en voulut beaucoup. Il s'emporta après eux et écouta le discours de l'orateur. Il lui plut énormément. Il dit alors que cet homme révélait là une pensée issue de la propre bouche du prophète Elie de mémoire bénie.

Rabbénou fit ensuite remarquer combien il avait aimé les propos de l'orateur : « Est-ce parce qu'on ne sait pas transmettre un enseignement qu'il est interdit de manger un morceau de poisson ? » C'est à la suite de cela qu'il dispensa une leçon concernant les Tsadikim cachés : tout en restant voilés au reste du monde, ces derniers connaissent de merveilleux enseignements. Ceci à l'image de l'orateur, véritable Tsadik caché qui savait des choses prodigieuses et dont tout le monde se moquait. (*Hayé Moharan,52.*)

Le Baal Chem Tov et celui qui refusait de se confesser devant lui

C'est l'histoire d'un proche du Baal Chem Tov.

Cet homme était souffrant et très faible. Il envoya une tiers personne chez le Baal Chem Tov de mémoire bénie afin de lui demander de venir lui rendre visite. Et les choses se passèrent ainsi. L'envoyé arriva chez le Baal Chem Tov et lui transmit le message du malade : celui-ci souhaitait qu'il vienne le voir. Le Baal Chem Tov se rendit donc chez lui.

En chemin, l'envoyé le questionna :

- J'ai entendu de votre part que lorsqu'un homme parvient à un repentir parfait et sincère, il est assuré de ne pas mourir avant son heure. Or il semble bien que ce soit le cas de ce malade. Par ailleurs, il est d'une intégrité véritable et d'un âge pas encore avancé. Pourquoi ne guérirait-il donc pas de sa maladie ?

- J'ai en effet tenu ces propos, répondit le Baal Chem Tov, et je les confirme à nouveau. Ce malade s'est certainement repenti avec sincérité de tous ses péchés. Mais si la guérison n'arrive pas encore, c'est qu'il n'a pas confessé ses fautes devant un Tsadik authentique, et telle est la raison de mon voyage chez lui. Dès l'instant où il se confessera devant moi, il guérira ; s'il refuse, sa maladie empirera immédiatement, chacun de ses membres, ses bras et ses jambes le feront hurler de douleur, puis il

succombera.

Il est vrai que dans les mondes supérieurs et au sein du tribunal céleste on ne l'accuse d'aucune faute ni d'aucune transgression puisqu'il s'est entièrement repenti comme il convient. De plus, après sa mort, ni les écorces du mal, ni les accusateurs, n'auront d'emprise sur lui car il a déjà réparé ce qu'il a endommagé. Ainsi, s'il se confesse devant moi, il guérira aussitôt ; dans le cas contraire, les accusateurs disposeront de la force suffisante pour le punir dans ce monde-ci. Ils s'en prendront à son corps, à chacun de ses membres, jusqu'à ce qu'il en meurt.

Et ceci arriva effectivement. Arrivé chez le malade, le Baal Chem Tov s'adressa à lui en ces termes : « Dis-moi ce que tu sais, car D. le sait aussi et moi également. » En d'autres mots, il attendait de lui une confession sur tous ses péchés. Il prononça cette phrase à trois reprises mais le malade refusa de parler. Il se mit aussitôt à hurler de douleur tant la souffrance ressentie dans ses membres le torturait. Il poussa des cris d'amertume, des cris saccadés et tous les os de son corps commencèrent à se briser. Il gémit de la sorte un moment, du fin fond de sa maladie, puis s'éteignit ainsi que l'avait prédit le Baal Chem Tov. (*Hayé Moharan*,58.)

Histoire d'un petit roi

C'est l'histoire d'un petit roi qui fut conquis et dut se soumettre à un roi plus grand que lui. Ce dernier s'empara par ailleurs d'autres royaumes et d'autres pays.

Le temps passa. Le petit roi acquit de nouvelles forces et s'allia au reste des royaumes contre le grand souverain. Ensemble, ils lui reprirent leurs propres terres ainsi que les différentes contrées en sa possession.

Voyant combien la chance tourne vite, le petit roi se mit à réfléchir : il arrive parfois que l'on conquiert, il arrive aussi que l'on soit conquis ; et qui sait ce que l'avenir nous réserve ? La situation pouvait de nouveau très facilement se retourner. Il décida donc d'édifier une muraille en mer et d'enfouir dans cette forteresse toutes les richesses et tous les trésors amassés dans chacun de ses pays. Il y construisit de nombreuses chambres, chacune renfermant une monnaie particulière. Il accrocha à l'entrée une pancarte indiquant le nom de la monnaie déposée à l'intérieur. L'accès et l'ensemble de la forteresse avait été pensés avec un tel art qu'il était très difficile d'y pénétrer. Celui qui s'y risquait sans en connaître le chemin, la route et l'inclinaison de chaque côté se voyait trancher la tête par une machine dès son entrée. Là aussi, une pancarte révélait en plusieurs langues l'itinéraire à emprunter et l'ingéniosité dont il fallait faire preuve afin de contourner chaque côté tout en

évitant de succomber à la machine.

Le temps s'écoula de nouveau. La mer submergea cette île, sa forteresse, et la chose fut oubliée.

Des centaines d'années plus tard, un autre roi, petit lui aussi, conquiert cette région et l'île réapparut. Il voulut y installer une colonie et y amena des juifs, des non-juifs également, vraisemblablement pauvres et indigents comme c'est souvent le cas lorsqu'il s'agit de peupler de nouveaux territoires. Parmi eux, un pauvre se construisit une petite maison à proximité de la mer. Un vendredi, tandis qu'il creusait dans la terre, il découvrit la pancarte en question. Ignorant son contenu, il alla questionner et enquêter auprès des anciens non-juifs : peut-être sauraient-ils si une implantation existait par le passé dans cette région. Mais nul ne sut lui répondre, nul ne se rappelait pareille existence. Un autre pauvre, en quête d'un endroit où passer Chabbat, se rendit chez lui. Il lui révéla l'objet de sa découverte et avoua ne pas comprendre le sens de cette pancarte. L'autre lui répliqua : « Je vais lire ce qui y est inscrit. » Il la lui donna et l'invité en lut le contenu. Alors, le pauvre juif se rendit sur place et s'empara de tous les trésors qui s'y trouvaient. (*Hayé Moharan,99.*)

Le juif et le notable non-juif

Il était une fois un roi qui lors d'un voyage en un certain pays y découvrit de magnifiques palais. Ils lui plurent tant, que de retour chez lui, il engagea des hommes de métier capables de lui en construire de semblables. Ils bâtirent des palais identiques et les décorèrent de peintures splendides. Une fois la construction et la décoration achevées, le roi donna un grand festin. Il envoya des invitations à travers tout son royaume, conviant chacun à venir admirer ses résidences s'il le souhaitait. Et ils affluèrent en effet des quatre coins du pays.

Dans une autre ville, un juif et un notable non-juif se réunirent afin de voyager ensemble contempler les demeures royales. Arrivés devant la porte du palais, ils virent qu'un chemin magnifique y était dessiné. De part et d'autre de celui-ci se trouvaient des fontaines, et sur chacune d'elles reposait un ange. D'un côté du chemin, marchait un mendiant assoiffé auquel nul préposé ne donnait la moindre goutte d'eau tandis qu'au milieu du même chemin, un seigneur voyageait en carrosse. Le seigneur demanda au préposé de lui verser un peu d'eau sur les mains et un ange partit lui en apporter. Un second ange donna de l'eau à boire au mendiant, mais celui qui en avait précédemment apporté au seigneur versa des cendres chaudes sur ce préposé qui abreuvait le

mendiant.

Le juif et le notable furent témoins de toute la scène. Le notable s'exclama : « Quelle injustice ! » Alors, le juif le gifla et ils en vinrent à se disputer. On en informa le roi lequel les fit comparaître devant lui. Il questionna tout d'abord le juif :

- Pourquoi l'as-tu giflé ?

- Parce qu'il a déclaré que l'œuvre du roi relevait de l'injustice, répondit-il.

- Et toi, pourquoi as-tu dit cela ? demanda-t-il au notable.

- N'est-ce donc pas injuste de refuser de l'eau à celui qui a soif et d'en verser sur les mains de celui qui le réclame ? Par ailleurs, lorsque le second ange donna à boire au mendiant, le premier, celui qui en avait déposé sur les mains du seigneur, jeta des cendres chaudes sur le second ange.

- Et pour quelle raison l'as-tu giflé ? redemanda le roi au juif.

Alors, ce dernier expliqua intelligemment pourquoi l'eau avait été accordée au seigneur et refusée au mendiant :

- Il fallait donner de l'eau au seigneur mais non pas au mendiant, car l'un devait recevoir et l'autre n'en avait pas besoin.

Rabbénou ne révéla rien de plus de l'explication fournie par le juif.

Il dit ensuite que chaque veille de Chabbat, tout homme se doit de parcourir les quatre mondes : le monde de l'action, celui de la formation, celui de la création et le monde de l'émanation. Il est très difficile de pénétrer ne serait-ce que dans le monde de l'action, et en particulier...

Il nous raconta tout cela un vendredi soir, après avoir récité la bénédiction sur le pain. (*Hayé Moharan*,103.)

Trois miracles

J'aimerais rapporter ici quelques petits faits que j'ai entendus de la sainte bouche du Rebbe, zal.

Celui-ci raconta que du temps de sa jeunesse, alors qu'il s'adonnait au service divin au prix de terribles efforts, il désira ardemment que D. béni soit-Il lui montre un miracle afin de renforcer davantage sa foi. Il suppliait, implorait, et redoublait de prières devant D. béni soit-Il dans ce but. Il relata trois miracles qui se réalisèrent alors.

Voici le premier. A l'endroit où il avait coutume de se promener, dans la nature, pour prier dans la solitude et se rapprocher de D. béni soit-Il, un objet impie entravait son chemin ; une croix, comme il est d'usage d'en trouver chez les non-juifs particulièrement dans les villages. Cette croix le troublait beaucoup et lui causait nombre de tourments car elle se dressait face à lui alors qu'il s'adonnait à sa dévotion et à sa prière. Il pria D. béni soit-Il d'accomplir ce miracle : que l'idole soit déracinée. Il décréta : « Je dis et Il exécutera. » Aussitôt l'idole fut déracinée et tomba à terre.

Le second miracle eut lieu tandis que le Rebbe marchait le long de la rivière ; il souhaita que des poissons viennent dans sa main, sans avoir recours à un filet, et cela se réalisa.

Le troisième miracle m'échappe, mais il me semble que c'était qu'il souhaitait voir un mort. Il implora D. béni

soit-Il en ce sens, et voilà qu'un mort lui apparut soudain tandis qu'il se reposait dans la chambre aménagée par ses soins dans le grenier de la maison de son beau-père. Rabbénou en fut terrorisé ; étant très jeune à cette époque, c'était en effet la première fois qu'il avait une telle vision. Il ajouta ensuite avoir éprouvé une telle peur, une peur infiniment grande, parce que ce mort-là était un impie. Il commença à hurler et poussa un cri étrange. Les gens de la maison accoururent et voulurent pénétrer dans sa chambre mais en vain, Rabbénou s'étant au préalable enfermé de l'intérieur. Ils durent user de stratagèmes pour entrer et je ne me souviens plus si le Rebbe raconta qu'ils démolirent ou escaladèrent le mur mais ils parvinrent enfin jusqu'à lui. Alors sa frayeur s'apaisa. Il leur dit que ce mort était un impie, voilà pourquoi il avait eu si peur.

Par la suite il vit beaucoup de morts mais n'en fut plus effrayé ; particulièrement à la fin de sa vie, lorsque devenu le Maître du Champ*, les morts venaient à lui par milliers afin qu'il procède au Tikoun* de leur âme. Telle était en effet là sa tâche essentielle, la réparation des âmes des morts et des âmes nues encore jamais incarnées dans un corps, comme on en trouve l'explication ailleurs.

Il raconta aussi qu'une certaine semaine il se trouvait à ce point démuné qu'un soir il n'eut rien à manger. Selon son habitude, il se rendit dans les champs et y trouva un mouchoir contenant du gruau ; il le rapporta chez lui pour le faire cuire. D'après ses dires, cela fut aussi précieux à ses yeux que d'avoir trouvé un trésor

parce qu'il avait eu confiance en D. béni soit-Il, et D. béni soit-Il lui avait procuré sa subsistance dans les champs.

J'ai en effet entendu dire de sa sainte bouche qu'il avait la certitude que même s'il vivait vraiment dans les champs il aurait confiance en D. béni soit-Il pour lui procurer sa subsistance. Cependant, il existe une chose plus difficile et plus dure à comprendre, à savoir que le Tsadik authentique conserve l'argent chez lui, sans le distribuer aussitôt ; cela est dur et difficile... Il raconta devant moi avoir reçu une dot de trois cents pièces de monnaie et en avoir vécu jusqu'à l'épuisement total de cette somme ; ensuite il devint pauvre comme cela est raconté plus haut. Mais au début il ne se souciait absolument pas de cela, se préoccupait uniquement de son service divin et utilisait cette somme pour se nourrir. (*Hayé Moharan*, 110.)

*Retard de Rabbénou à Chabbat Chira**

Le Rebbe, zal, partit un jour pour Médvédévka mais fut retardé en chemin et n'arriva pas à temps pour Chabbat. Il dut ainsi le passer dans le village de Halavkiouka proche de Médvédévka ; harassés de fatigue, les chevaux ne pouvaient plus avancer et le retard pris le contraignit à s'arrêter dans ce village à l'approche de l'allumage des bougies. Plus tard, une fois revenu chez lui, il nous raconta cette histoire en détails.

Les chevaux avançaient lentement et la nuit approchait ; le Rebbe aurait voulu qu'ils galopent à toute allure mais les bêtes refusaient d'avancer. Il dit que c'était à l'image de ces rêves dans lesquels on cherche à s'échapper mais sans y parvenir. Cela lui arriva alors de la même manière. Il en éprouva de l'affliction craignant de profaner le Chabbat, à D. ne plaise. Durant son voyage il eut la sensation d'être tel un homme que l'on conduit en enfer, évidemment terrassé par la peur. Oui, c'est cette crainte-là qu'il éprouvait à l'idée de profaner le Chabbat, à D. ne plaise.

Les paroles du Rebbe m'ont quelque peu fait comprendre l'intensité de la peur ressentie par un homme en route vers l'enfer, à D. ne plaise. Il est impossible d'en donner une idée fidèle par écrit tant ses paroles étaient puissantes. Il insista sur l'intensité de cette terreur effrayante et infinie qui s'empare d'un homme sur le

chemin de l'enfer, à D. ne plaise. Et il éprouva véritablement une peur similaire tant il craignait d'être contraint à profaner Chabbat, à D. ne plaise. Ceci se passa au cours de l'hiver, la veille de Chabbat Chira.

De cela découle une histoire entière. Le retard de Rabbénou, zal, ne fut certes pas vain, d'autant moins qu'il se produisit lors de son déplacement pour fêter Chabbat Chira. Ses disciples, venus de différentes villes, se trouvaient déjà rassemblés là-bas. Le Rebbe devait leur prodiguer son enseignement saint et terrible et accomplir et réparer ce qu'il pouvait réparer grâce à son enseignement saint et grâce à ce dont il s'occupait avec ses élèves. Il raconta qu'à chaque fois que ses disciples se réunissaient, et qu'il devait révéler un enseignement devant eux, il ressentait alors exactement le tumulte et la peur qui s'emparent de l'assemblée d'Israël la veille de Yom Kippour, le soir, au moment où l'on se rend à la synagogue. C'est ce même tumulte et cette même peur qu'il éprouvait le Chabbat ou les jours de fête avant de révéler un enseignement en public.

Ce grand tumulte passé et déjà prêt à se rendre selon l'habitude prise depuis des années auprès de ses disciples en ce Chabbat Chira, voilà qu'un retard imprévu le contraignit à passer Chabbat dans ce village en compagnie des disciples voyageant avec lui et de quelques autres personnes venues à sa rencontre ; tous durent passer Chabbat dans ce village. N'ayant rien à manger ni à boire, ils se contentèrent d'une Halla* de blé en guise de repas

et pour tout Kiddouch* ; ils ne disposaient en effet pas de verre pour sanctifier l'eau-de-vie ni même d'un couteau ou de tout autre couvert. Le Rebbe de mémoire bénie raconta ensuite longuement le déroulement de ce Chabbat passé là-bas.

Après Chabbat il se rendit à Médvédévka. Tou Bichvat* tombait ce lundi-là et ils organisèrent un grand repas en cette occasion. Assis en compagnie de ses disciples il leur dévoila alors l'enseignement prévu pour le Chabbat précédent. Heureux celui qui mérite de connaître ne serait-ce qu'une chose de chaque épisode de la vie de Rabbénou de mémoire bénie, car chaque événement survenu contient de grands secrets, merveilleux et d'une puissance infinie (*Hayé Moharan*, 127.)

Lorsque le Baal Chem Tov était mélancolique

Durant son voyage et juste avant d'arriver à Ouman, Rabbi Na'hman raconta une histoire arrivée au Baal Chem Tov, zal.

Un jour, le Baal Chem Tov, zal, arriva en un certain lieu en proie à la mélancolie et à une profonde tristesse. Son entourage remarqua son air mélancolique mais n'aurait osé ouvrir la bouche afin de lui en parler. Il en fut ainsi durant une journée et demie. Puis, dans l'après-midi précédant Chabbat, le Baal Chem Tov, zal, ordonna de faire venir chez lui tous les invités se trouvant dans la ville afin de partager son repas de Chabbat. On ne trouva que peu d'invités là-bas, seulement deux, des voyageurs qui se déplaçaient à pied et que l'on fit venir chez lui. On entendit ensuite le Baal Chem Tov, zal, discuter avec eux mais Rabbénou ajouta ne pas bien se souvenir des détails du récit.

En résumé, des âmes se trouvaient en ce lieu depuis trois cents ans sans n'avoir encore pu s'élever ; et lorsque le Baal Chem Tov, zal, arriva sur place, elles vinrent toutes à lui car de telles âmes attendent toujours un tel homme afin d'accomplir leur réparation. Voilà pourquoi le Baal Chem Tov était triste car la chose lui pesait lourdement. En effet, il n'aurait pu accomplir la réparation de ces âmes qu'en mourant et cela lui était très difficile. Telle était la raison de sa profonde tristesse. Mais

D. béni soit-Il fit venir chez lui ces deux invités, et fut sauvé grâce à cela. Il semble par ailleurs qu'un préjudice arriva à ces deux invités à cause de cela. (*Hayé Moharan*, 190.)

Le vin hongrois

Le Rebbe raconta l'histoire suivante. Un jour, un important négociant voyageait avec du bon vin hongrois. Soudain le serviteur et le cocher dirent à leur patron : « Puisque nous parcourons ce chemin avec ce vin et que nous souffrons tellement du voyage, fais-nous en donc goûter un peu. » Il accepta et leur donna à goûter de ce bon vin. Quelques jours plus tard, le serviteur se réunit avec des buveurs de vin dans une petite ville ; ils burent du vin, en firent un grand éloge et dirent qu'il s'agissait là du vin hongrois. Le serviteur leur dit : « Faites-le moi goûter. » Ils acceptèrent. Le serviteur leur dit : « Je sais bien moi qu'il ne s'agit absolument pas du bon vin hongrois » ; tous s'irritèrent contre lui et le repoussèrent. Il ajouta : « Je sais pourtant bien que ce n'est pas du tout du vin hongrois, car je me trouvais chez tel négociant... », mais ils ne prêtèrent pas attention à ses paroles.

Rabbénou dit alors : « Dans l'avenir, lorsque le Machia'h viendra, (mes disciples) sauront reconnaître le vin réservé (aux Tsadikim). On pourra tromper les autres, on leur donnera à boire de la mauvaise eau-de-vie en prétendant que tel est le vin réservé (aux Tsadikim) ; mais les nôtres on ne pourra pas les duper, car nous nous avons goûté le bon vin. » (*Hayé Moharan*, 260.)

Trois accomplissements de Rabbénou

Un jour Rabbénou dit : « J'ai œuvré trois choses auprès de D. béni soit-Il. Premièrement, j'ai déjà brisé l'orgueil qui était en vous, et à la manière dont vous priez on dira : "Aye ! Celui-ci est Breslev !" Deuxièmement, le péché vous tourmentera, il ne voudra plus de vous, et même si vous commettez un péché, il n'aura ni mains ni pieds. Troisièmement, vous ne pourrez plus regarder le visage des vedettes du mensonge, car vous avez déjà goûté le vin hongrois. (*Avanéa Barzel*, 26.)

L'invité et le maître de maison

En 5569 (1808), le premier soir de Hanouca, alors qu'il faisait nuit et après l'allumage des bougies, un invité entra chez le maître de maison et lui demanda de quoi celui-ci vivait. Le maître de maison répondit : « Je n'ai pas de rentrées fixes chez moi, je me nourris du monde. » « Qu'étudies-tu ? » lui demanda-t-il. Et il lui répondit.

Leur conversation prit un tour si profond que leurs propos semblaient tout droit sortis du cœur. Le maître de maison commença à éprouver des languissements et souhaita ardemment savoir comment percevoir et accéder à une plus grande élévation dans la sainteté. L'invité répondit : « J'étudierai avec toi. » L'hôte s'étonna et commença à douter que cet homme-là soit un être humain, mais il recouvra ses esprits et constata qu'il s'adressait à lui comme à tout autre homme.

Aussitôt sa foi en cet homme se renforça, il se mit à l'appeler « Rabbi » et lui demanda :

- Je vous demanderais tout d'abord de m'apprendre comment me comporter envers votre honneur. Inutile de vous dire qu'il m'arrivera de vous manquer de respect, à D. ne plaise ; mais puisqu'il est si difficile à l'homme de prêter attention à cela convenablement, je souhaite que vous m'enseigniez l'attitude à adopter à votre égard.

- Le temps me manque à présent ; je reviendrai plus tard te l'enseigner. Maintenant il me faut partir d'ici.

- Là encore il vous faut m'apprendre jusqu'où je dois vous accompagner.

- Jusqu'au-delà du seuil de la maison.

Comment vais-je sortir avec lui se dit alors en lui-même le maître de maison. Pour le moment nous sommes ensemble et parmi d'autres gens ; mais si je sors seul avec lui... qui sait qui il est.

- J'ai peur de sortir avec vous dit-il à l'invité.

- Dans ces conditions comment pourrais-je vous enseigner quoi que ce soit ? Maintenant aussi je pourrais vous faire quelque chose, qui m'en empêcherait ?

Et le maître de maison sortit en sa compagnie. Alors l'invité le saisit immédiatement et tous deux commencèrent à voler ensemble. L'homme avait froid ; l'invité prit un vêtement et le lui donna en lui disant :

- Prends cet habit, tu te sentiras mieux ; tu auras à manger et à boire, et tout le bien et tu demeureras dans ta maison.

Et il s'envola avec lui.

A cet instant, l'homme regarda et constata qu'il était chez lui. Il n'en croyait pas ses yeux, cependant il regarda encore et vit qu'il parlait à des gens, mangeait et buvait comme tout à chacun. Il regarda à nouveau et vit qu'il volait comme auparavant, il regarda encore et voilà qu'il était chez lui, il regarda une nouvelle fois et voilà qu'il volait, et ainsi de suite un certain nombre de fois.

Ensuite l'invité le déposa dans une plaine située entre deux montagnes. Là, il trouva un livre contenant des

combinaisons de lettres : Aleph, Zaïn, 'Hèth, Daleth... Ce livre renfermait aussi des dessins d'ustensiles à l'intérieur desquels se trouvaient des lettres. Dans ces mêmes ustensiles il y avait également les lettres des outils permettant de les fabriquer. Un grand désir le prit de s'adonner à l'étude de cet ouvrage.

A cet instant, il regarda et voici qu'il était chez lui ; il regarda de nouveau et il était là-bas. Il se décida à monter sur la montagne, peut-être y découvrirait-il un lieu habité.

Arrivé sur la montagne, il vit un arbre en or avec des branches en or au bout desquelles étaient suspendus des ustensiles identiques à ceux dessinés dans le livre. Et dans ces ustensiles, les outils permettant de les fabriquer. Il désirait les ôter de là mais ne put s'y résoudre tant ils s'enchevêtraient de manière tortueuse aux branches. Il regarda et constata qu'il se trouvait chez lui.

Il était au comble de l'étonnement. Comment pouvait-il être tantôt ici et tantôt là-bas ? Il voulait raconter cela aux hommes, mais de quelle manière faire part d'une chose tellement étrange et si peu croyable à des êtres humains ? Il regarda alors par la fenêtre, vit ce même invité et lui demanda de venir instamment chez lui. Mais ce dernier lui répondit :

- Je n'ai pas le temps car je me rends chez toi.

- Cette chose est si merveilleuse à mes yeux ! Je me trouve ici et vous vous rendez chez moi !

- Lorsque tu as voulu venir avec moi, lui répondit-il alors, et que tu m'as accompagné au-delà du seuil de ta

maison, je me suis emparé d'une partie de ton âme, ta Néchama*, et je l'ai revêtue d'un vêtement venant du paradis inférieur* ; l'autre partie de ton âme en revanche, ton Néfèch-Roua'h* est resté chez toi. Voilà pourquoi lorsque tu fixes ta pensée là-bas tu es là-bas, et tu attires d'elle une illumination vers toi ; et lorsque tu reviens ici tu es ici.

J'ignore de quel monde il venait, mais de toute évidence il s'agissait d'un monde du bien.

Quant à ce récit, il n'est pas encore achevé. (*Hayé Moharan*, 85.)

La forêt sans fin

J'ai entendu de l'un de nos hommes un conte que Rabbénou lui avait raconté la veille de Yom Kippour après les Kapparot*.

Il s'était vu marcher dans une forêt, une forêt immense, sans fin et voulut retourner sur ses pas. Un homme vint à sa rencontre et lui dit qu'il était impossible d'arriver au bout de cette forêt car elle était infinie, sans la moindre limite. Il ajouta que tous les ustensiles existant dans le monde, tous sans exception, sont faits de cette forêt ; il lui indiqua enfin un chemin afin d'en sortir.

Il arriva ensuite aux bords d'un fleuve et souhaita le suivre jusqu'au bout. On vint à nouveau à sa rencontre lui dire que cela était impossible car ce fleuve n'avait pas de fin et que tous les êtres de monde buvaient des eaux de ce fleuve. On lui montra également un chemin...

Il parvint ensuite à un moulin situé sur ce même fleuve. Là encore quelqu'un s'approcha et lui révéla que ce moulin fabriquait une mouture destinée au monde entier.

Il revint sur ses pas et arriva dans la forêt du début. Il y vit un forgeron (du nom de Kawil) habitant et travaillant dans cette forêt. On lui dit que le forgeron fabriquait toutes sortes d'ustensiles pour le monde entier (ces paroles sont très ésotériques).

(La transcription de ce texte n'est pas complète, beaucoup d'éléments ont été oubliés faute d'avoir été transcrits à temps.)

Le Rebbe ajouta alors que le monde raconte une histoire, mais que lui il a vu une histoire. Puisse D. béni soit-Il nous donner le mérite de comprendre ses paroles saintes et merveilleuses. (*Hayé Moharan*, 95.)

*La synagogue où l'on rassemble tous les morts
du monde*

J'ai entendu raconter au nom du Rebbe qu'il existe à Jérusalem une synagogue où l'on rassemble tous les morts du monde entier. Aussitôt qu'une personne décède dans le monde, on la transporte là-bas, on la juge et on décide de sa destination. Comme l'explique le *Zohar*, certaines personnes meurent en effet en Erets Israël et sont transportées en diaspora et inversement. (*Térouma*, 141.)

Dans cette synagogue siège donc le tribunal chargé de juger tous les hommes et d'attribuer à chacun la place qui lui revient. Il arrive parfois qu'un homme reçoive la condamnation de ne pas avoir de lieu de repos, d'errer et d'être jeté dans le Kaf Hakéla* (le « creux de la fronde. ») Par ailleurs, lorsque l'on amène le mort dans cette synagogue il porte un vêtement. Mais il se peut qu'une pièce manque à celui-ci ; à l'un il manque par exemple une manche (appelée Arbil), à l'autre un pan de son vêtement (du nom de Palei), et ainsi de suite. Comme on le sait, après sa mort l'homme mérite en effet de porter un habit en fonction de ses actions (dans ce monde) ; alors, on le juge et on lui attribue sa place d'après le vêtement qu'il porte en arrivant dans cette synagogue.

On y apporta une fois un mort complètement nu, sans le moindre vêtement, que D. préserve. Du fait de sa

nudité, on le condamna à être jeté et à errer dans le Kaf Hakéla, que D. préserve. Vint un Tsadik. Il prit l'un de ses propres habits et le jeta sur le défunt. Le tribunal lui demanda : « Pourquoi lui donnes-tu l'un de tes vêtements ? » L'acte était inacceptable ; pour quelle raison en effet ce mort serait-il habillé et sauvé grâce à un vêtement ne lui appartenant pas ? Le Tsadik répondit : « Je dois envoyer cet homme à l'endroit de mon choix et j'ai donc l'autorisation de le vêtir de l'un de mes habits. N'avez-vous jamais constaté que parfois un grand prince envoie son serviteur chez un autre souverain et que le dévoué tarde un peu à partir accomplir sa mission. Le prince lui demande alors : "Pourquoi n'es-tu pas encore parti en mission ?", et le serviteur de répondre : "Parce que je n'ai pas de quoi m'habiller convenablement pour me rendre chez ce prince ; or il s'agit d'un grand souverain et il est impossible d'aller chez lui indécentement vêtu." Le prince rétorque alors : "Prends vite l'un de mes vêtements et pars sur le champ t'acquitter de ta mission." Je dois moi aussi envoyer ce mort en mission, voilà pourquoi je lui ai donné l'un de mes habits. »

Le Tsadik sauva ainsi le mort du terrible châtement du Kaf Hakéla.

Le Rebbe raconta cela afin de montrer l'immense pouvoir du Tsadik véritable, capable de sauver ses disciples dans le monde de la sainteté (Alma Dikhot*.) (*Hayé Moharan*, 102.)

***Le Baal Chem Tov qui allumait sa pipe avec
une bougie faite de graisse interdite****

Àu sujet de la mélancolie qui trouble l'homme, particulièrement au cours de la prière, et qui sème doutes et confusions dans son esprit lorsqu'il n'a pas accompli une chose comme il convient ou a transgressé un interdit, à D. ne plaise.

Rabbénou, zal, m'a raconté l'histoire suivante à propos du Baal Chem Tov, zal. Ce dernier s'apprêtait à prier mais n'y parvint pas parce qu'une confusion s'empara de son esprit : ayant allumé sa pipe avec une bougie faite de graisse interdite*, il avait par conséquent transgressé l'interdiction de consommer de cette dite graisse ; voilà pourquoi il ne pouvait s'adonner à la prière. Malgré son désir de prier et sa volonté de rejeter cette idée hors de son esprit il ne put parvenir à prier parce que la transgression commise le troublait chaque fois davantage. Et il lui fut donc totalement impossible d'entamer sa prière. Alors, le Baal Chem Tov sauta et jura de toujours allumer sa pipe avec une bougie faite de graisse interdite. Et les choses se déroulèrent en effet ainsi. Comme les gens le racontent, le Baal Chem Tov allumait toujours sa pipe avec une bougie faite de telle graisse. (*Hayé Moharan, 552.*)

Note : ce n'est que la consommation de cette dite graisse qui est interdite. Le fait d'allumer sa pipe avec une bougie faite de graisse interdite n'est pas considéré comme une consommation.

Histoire d'un opposant au Baal Chem Tov

Cette histoire se déroule du vivant du saint Baal Chem Tov, que le souvenir de ce saint Tsadik soit à jamais béni.

Un homme, jeune, remarquablement intelligent et subtil s'opposait farouchement au saint Baal Chem Tov. Ce dernier ordonna à ses 'Hassidim*' de tenter de le rapprocher de lui. Ils en firent ainsi et le conduisirent chez le Tsadik. Ce dernier le repoussa tout d'abord énergiquement, ne lui adressa pas le moindre mot et ne reçut point son salut. Le jeune homme fut très affligé de se voir ainsi ignoré et se contraignit à réitérer ses visites. Mais le Baal Chem Tov persista à le repousser. Un jour, il aspira tellement à se rapprocher du Tsadik qu'il vint à lui en grande humilité et en versant beaucoup de larmes ; alors le Baal Chem Tov consentit à le rapprocher de lui. Il l'avertit qu'il allait au devant d'une violente opposition, à commencer par celle de sa famille, puis des voisins, ensuite de tous les gens de la ville et finalement du monde entier ; les oiseaux eux-mêmes s'opposeraient à lui. Le jeune homme rentra chez lui et les choses se déroulèrent effectivement ainsi. Les membres de sa famille commencèrent à l'attaquer et à se disputer avec lui. Il importait beaucoup à leurs yeux autrefois, recevait l'estime de tous pour sa bonté et son intégrité et voilà qu'à présent tous lui cherchaient querelle. Après sa

famille, ce fut au tour de ses voisins de susciter la dispute, puis de la ville entière et jusqu'aux localités environnantes ; tout le monde se querella avec lui.

Un jour, il se tenait debout et priait comme il se doit avec ferveur. Tandis qu'il priait et s'enflammait, un volatile de la race des dindons vola sur lui et vint troubler sa piété. Il se mit en colère, chassa l'oiseau et reprit sa prière avec la même intensité. Le dindon vola de nouveau sur lui et le troubla dans son élan ; sa colère grandit encore, il le chassa et poursuivit sa prière. Tandis qu'il priait ardemment, le dindon vint le perturber pour la troisième fois. Il s'irrita, poursuivit l'oiseau et se munit d'une hache dans l'intention de lui trancher la tête tant il était furieux d'avoir été à ce point troublé. A cet instant, il se souvint des paroles du Baal Chem Tov à savoir que même les oiseaux s'opposeraient à lui. Alors sa colère s'apaisa et il lâcha le dindon saint et sauf.

Cette histoire montre combien d'épreuves et de tribulations il faut traverser lorsqu'on désire se rapprocher de D. béni soit-Il et suivre Ses voies. En effet, il avait d'abord fallu que cet homme soit éprouvé par le Baal Chem Tov lui même, que celui-ci le repousse, l'éloigne et l'humilie à ce point. Il devait cependant surmonter cette épreuve, ne pas se laisser décourager par elle et au contraire se laisser écraser sous les pieds du Baal Chem Tov et ne cesser de le suivre. Ensuite, il lui fallut subir tout ce qu'il a subi du fait de l'ampleur de la controverse née à son égard. Mais d'avoir résisté à tout cela le rendit

digne de devenir un grand Tsadik, qu'il en soit heureux !

J'ai également compris de Rabbénou que le fait d'avoir contenu sa colère et d'avoir épargné le volatile pour s'être souvenu de la prédiction du Baal Chem Tov que les oiseaux aussi s'acharneraient contre lui, joua en faveur de son salut. S'il avait exécuté l'oiseau cela aurait en effet beaucoup nui à ses dévotions. Mais le Tsadik lui fournit d'avance le remède (à ses épreuves à venir) en le prévenant de l'opposition des oiseaux. Les choses en arrivèrent ensuite au point qu'il faillit tuer le dindon ; mais la clémence divine à son égard le fit se souvenir des paroles du Baal Chem Tov et sa colère tomba grâce à elles ; il fut ainsi sauvé et mérita ce qu'il mérita par la suite. (*Hayé Moharan*, 608.)

Un vêtement pour la lune

La lune vint se plaindre auprès du soleil de ce que celui-ci effectuait la majeure partie de son service de jour et en été alors qu'elle-même l'effectuait par de longues et froides nuits hivernales.

Le soleil la consola en lui proposant de lui faire confectionner un vêtement. On convoqua pour cela les tailleurs les plus grands et les plus renommés. Les tailleurs de moindre importance voulurent eux aussi se présenter mais ils se refusèrent : « Puisqu'on ne fait pas appel à nous, nous n'irons pas. » Alors, les grands tailleurs vinrent et avouèrent leur impuissance à confectionner un vêtement à la lune ; celle-ci étant tantôt de petite, tantôt de grande taille, ils s'avéraient par conséquent incapables de prendre ses mesures. Les petits tailleurs arrivèrent à leur tour et affirmèrent qu'ils allaient prendre les mesures de la lune afin de lui faire son habit. On leur répondit : « Si les grands tailleurs n'y sont pas parvenus, comment pouvez-vous vous autres y prétendre ? » (*Hayé Moharan*, 481.)

L'oiseau unique de son espèce

Il existe dans le monde un oiseau dont il n'a été créé qu'un seul représentant de son espèce dans l'univers tout entier. Lorsqu'il vieillit, s'affaiblit et prend conscience de sa faiblesse, il s'envole sur une montagne et y recueille toutes sortes de plantes aromatiques dont il se fait un nid. Il demeure dans ce nid jusqu'à sentir en lui de nouvelles forces ; alors, il vole à nouveau, s'envole de plus en plus haut jusqu'à parvenir sous le soleil. Là, le soleil le brûle, l'oiseau tombe dans la mer et se noie ; et aussitôt un autre oiseau de son espèce est créé. (*Yémé Moharnat, Hachmatot Chonot, 3.*)

Le ver qui possède une sorte de maison

Il existe un ver qui a été créé sur un arbre et qui vit en permanence sur celui-ci. Ce ver possède une sorte de maison faite de fange et de boue (en Yiddish « Blatté. ») Des chercheurs entreprirent de découvrir l'origine de cette maison et conclurent qu'elle ne pouvait être que l'œuvre des démons, que seuls ces derniers avaient pu la lui fabriquer. Mais Rabbénou réfuta cela. Il ajouta en effet que le ver est froid par nature et que ce froid engendre une sorte de sève sur laquelle la poussière du monde tombe sans cesse donnant naissance à cette sorte de maison. (*Yémé Moharnat*, Hachmatot Chonot, 4.)

Les deux enfants qui s'aimaient énormément

Rabbénou, zal, raconta l'histoire de deux petits garçons qui s'aimaient au point de ne pouvoir vivre l'un sans l'autre. Un jour, l'un d'eux s'affaiblit plongeant le second dans une profonde tristesse. Il demanda comment aider à la guérison de son ami et on lui répondit de réciter des Psaumes. L'enfant commença donc à réciter des Psaumes, en toute simplicité, et à la fin de chaque chapitre, il demandait à son ami s'il était guéri. Il en fut ainsi à plusieurs reprises mais la maladie persistait. Il en récita encore et encore jusqu'à la guérison totale de son ami.

Cette histoire racontée par Rabbénou, zal, montre de quelle manière il convient de prier, avec simplicité, avec innocence, jusqu'à ce que le salut soit totalement attiré vers nous et tout en croyant que chaque prière atténue peu à peu, puis définitivement, les rigueurs. (*Nétiv Tsadik*, Lettre 16.)

Les voies cachées de D.

Rabbénou parla un jour des voies cachées de D. et évoqua le fait qu'aucune intelligence ne permettait de comprendre les prodiges des voies divines. Il raconta l'histoire d'un juif père de famille nombreuse qui tous les trois ans renouvelait le bail d'une taverne appartenant à un seigneur. Il y vivait et en tirait sa subsistance. Il la louait depuis de nombreuses années et tous les trois ans, au terme du contrat, le propriétaire proposait officiellement la location de sa taverne. Mais personne ne se présentait, pas même les non-juifs, parce qu'ils savaient cet homme pauvre, père de nombreux enfants, et sans autre moyen de subsistance que la taverne et ressentaient de la pitié à son égard.

Cependant, une année, un juif se présenta, proposa un loyer plus élevé et finit par louer la taverne contraignant ainsi le juif à quitter les lieux en plein hiver avec ses enfants en bas âge. Le nouveau locataire n'avait quant à lui pas d'enfants depuis de nombreuses années. Mais l'année même où il loua la taverne privant ainsi le pauvre de ses ressources, un fils lui naquit. Quelle chose étonnante ; non seulement il avait commis une injustice à l'égard du pauvre, mais il reçut de plus le mérite d'être père après tant de temps passé sans enfants.

Rabbénou acheva cette histoire par ces mots : « C'est ainsi que le Saint béni soit-Il dirige Son monde. »

Cet exemple montre bien l'impossibilité de comprendre les voies cachées et prodigieuses de D. lesquelles dépassent de beaucoup notre entendement.

Le Maguid issu du Mauvais Côté*

Le copiste parle.

J'ai entendu raconter comment les choses se sont déroulées et comment, dans Sa grande miséricorde, nous avons mérité de recevoir le saint livre *Séfer Hamidot** de Rabbénou. Ce mérite revient à un homme louable du nom de Rabbi Dov Haïliss zal. Ce dernier était véritablement méritant en ce sens qu'il se rapprocha de Rabbénou zal en faisant preuve de la plus grande abnégation comme je l'ai entendu dire. Il officiait en effet depuis des années en tant que Rav dans la ville de Ladizchin en Russie et était déjà proche de Rabbénou zal. Soudain son cœur s'embrasa du désir de quitter son statut de Rav et d'aller vivre à Breslev près de notre Rebbe y suivre son enseignement. Il passa immédiatement aux actes, annonça sa démission aux fidèles de la synagogue de sa ville et son départ avec toute sa famille pour Breslev où réside la gloire de Rabbénou. Il trouva là-bas le repos pour son âme puisqu'il mérita de voir le Rebbe quotidiennement. Il prit l'habitude de se rendre chez lui chaque jour et de lui raconter des contes et des innovations en matière de Torah contenues dans quelques livres anciens. Parfois, Rabbénou levait sa sainte main et disait avoir entendu de Rabbi Dov que telle innovation relevait véritablement de la prophétie ; quelle satisfaction de l'âme pour le Rav de savoir quelles paroles

de Torah sont d'inspiration divine. Rabbénou avait une intention particulière derrière cela comme à son habitude dans la sainteté.

Une fois, Rabbi Dov raconta l'histoire suivante en présence de Rabbénou.

Un Roch Yéchiva* maria sa fille à un élève de cette Yéchiva, un grand érudit se vouant nuit et jour à l'étude de la Torah. La nuit il étudiait au Beit Hamidrach*. Un Maguid descendu du ciel vint étudier en sa compagnie chaque soir. Mais il s'agissait d'un Maguid issu du Mauvais Côté et non de la sainteté (cet érudit avait apparemment chuté dans un certain domaine renforçant ainsi l'emprise du Mauvais Côté sur lui.) L'étudiant ne raconta rien à personne et ignorait que le Maguid était issu du Mauvais Côté. Une fois, celui-ci entreprit de tenter l'élève en l'incitant à se rapprocher de sa femme durant ses jours d'impureté. Il lui prouva que cela relevait de la volonté du Ciel et permettrait à son épouse de concevoir l'âme du Messie. L'étudiant le crut et parla à sa femme afin de la convaincre d'agir de la sorte ajoutant qu'un Maguid descendu du ciel le lui avait ordonné selon le désir du Ciel. Mais craignant beaucoup D. sa femme répondit qu'elle demanderait au préalable à son père. Elle en fit ainsi. Ayant aussitôt compris que le Maguid venait du Mauvais Côté, son père eut très peur. Il fit appeler son gendre sur le champ et lui dit : « Sache que ce Maguid provient du Mauvais Côté et en voilà le signe. Un Maguid de sainteté porte sur son front l'alphabet tout entier

(Aleph-Beth) et les lettres du nom de D. béni soit-Il (Havaya) y brillent ; les lettres de l'alphabet figurent aussi sur le front d'un Maguid issu du Mauvais Côté mais en revanche les lettres du nom divin n'ont aucun éclat. Lorsque le Maguid te rendra visite, tu constateras que ces lettres ne brillent pas sur son front et ainsi tu sauras d'où il vient. Prends garde de te protéger de lui car il tentera sans doute de te nuire ; aussi je te transmets des Noms et les amulettes pour l'empêcher d'arriver à ses fins. »

La nuit suivante, le Maguid vint auprès de l'élève lequel vit en effet que les lettres du Nom de D. ne brillaient pas. Il sut alors que le Maguid provenait du Mauvais Côté, il agit comme son beau-père le lui avait conseillé et fut ainsi préservé de lui.

Notre Maître et Rebbe zatsal s'enthousiasma à l'écoute de cette histoire. Il dit alors à Rabbi Dov : « Mais grâce à D., chez nous toutes les lettres de l'alphabet brillent. » Et c'est alors qu'il remit à ses disciples son *Livre du Aleph-Beth* ou *Séfer Hamidot*. (Introduction au *Séfer Hamidot*.)

L'ange de la mort et ses aides

Rabbénou nous dit : « L'ange de la mort, dont la mission est de tuer matériellement et spirituellement les êtres humains du monde entier n'a pas une tâche facile. Aussi a-t-il engagé des aides à chaque endroit ; d'une part les médecins pour tuer le corps, et les personnalités mensongères d'autre part pour tuer l'âme. »

Du temps où il se trouvait à Téplik, Rabbi Nathan tomba malade et dut garder le lit. Sans lui demander son avis, on fit venir un médecin. Lorsque celui-ci arriva, Rabbi Nathan tourna la tête vers le mur et s'exclama : « Vous m'avez envoyé un ange de la mort. » Une autre fois, un clou en fer lui pénétra dans le pied le faisant beaucoup souffrir. On lui apporta une plante capable de le soigner en lui précisant qu'il ne s'agissait que d'un remède et non d'un médicament mais il refusa de l'utiliser. Il répondit : « Si elle a le pouvoir de guérir, elle a aussi celui de détériorer. » Et il guérit sans y avoir recours par la grâce de D.

Rabbénou ajouta : « Lorsqu'il arrive que les médecins parviennent à la guérison, c'est comme si l'on réparait un vêtement en le raccommodant au moyen d'une pièce de tissu. »

Et encore : « Deux choses m'inspirent de la crainte ; un non-juif et un dirigeant spirituel menteur. L'un et l'autre ignorent totalement leur pouvoir, et s'ils le

connaissaient, ils seraient bien plus dangereux encore, que D. préserve. »

Rabbénou dit : « Lorsque l'on est en bonne santé, il faut œuvrer sans cesse ; lorsque l'on est malade en revanche, il faut abandonner ciseaux et morceaux de fer (s'adonner uniquement au service divin obligatoire d'après le *Choul'han Arou'h* en fonction de son état de santé) et accomplir le commandement "Et vous prendrez soin de vos âmes." » (*Avanéa Barzel*, 64.)

Le mouchoir qui se transforma en serpent

Un jour, Rabbénou s'entretenait avec Rabbi 'Haïlik lequel lui expliquait que d'après la logique on pouvait attraper un serpent par la tête sans être mordu. Rabbénou jeta son mouchoir à terre ; il se transforma en serpent. Il dit à Rabbi 'Haïlik : « Prends-le dans ta main. » Et il s'exécuta. Rabbénou ajouta : « Attrape-le non par parce que te l'ordonne, mais conformément à ta théorie. » Rabbi 'Haïlik refusa. (*Avanéa Barzel*, 73.)

Récit de Rabbi Chmouël Its'hak de Téplik

Rabbi Chmouël Its'hak de Téplik raconta que du temps où il se trouvait à Lemberg en compagnie de Rabbénou zal ils virent que l'on conduisait un régiment de soldats. Rabbénou lui dit de s'en approcher, de compter un certain nombre de rangs, de compter un certain nombre de soldats dans ce rang, et de relever la manche de cette personne. Il en fit ainsi et constata qu'il portait des vêtements mortuaires. Et Rabbénou d'ajouter que tel était le chemin par lequel les anges malfaisants conduisaient l'homme en enfer.

Rabbi Chmouël poursuivit. Lors d'un voyage avec Rabbénou, celui-ci ordonna au cocher de laisser libre cours aux chevaux. Un jour, ils pénétrèrent dans une forêt et Rabbi Chmouël vit de loin une maison faite de chambres vides. Ils entrèrent dans l'une d'elles ; un homme se trouvait là, assis, et disputait une partie d'échecs avec une femme. Rabbénou, zal, lui dit :

- Tu me connais.

L'homme lui répondit par la négative.

- N'as-tu pas fait le commerce de telle quantité de blé chez tel seigneur ?

- Effectivement, j'ai fait le commerce du blé mais j'ignore qui vous êtes.

Rabbénou lui rappela alors différents signes dont un qu'il ne connaissait pas. Ensuite, il le regarda et par ce

regard parvint à l'attirer vers lui. Rabbénou sortit de la maison ; l'homme le suivit. Rabbi Chmouël Its'hak se déplaça légèrement sur le côté permettant à l'homme de se rapprocher de Rabbénou. Ce dernier lui adressa quelques paroles et il pleura abondamment, il versa des torrents de larmes.

Rabbénou et Rabbi Chmouël Its'hak reprirent ensuite leur place dans la charrette et poursuivirent leur chemin. (*Avanéa Barzel*, 74.)

Qui est le plus grand ?

Un Rav jalousait Rabbénou, zal, parce que le Maguid de Téravitsé* lui rendait visite ; aussi avait-il coutume d'envoyer des gens chez le Maguid afin qu'ils médissent sur Rabbénou. Le Maguid se rendit chez Rabbi Its'hak, son gendre et disciple de Rabbénou, et lui demanda s'il possédait des écrits de son Maître. Ce dernier lui montra l'enseignement du *Likouté Moharan* (I, 2) « Parle aux pontifes... » Le Maguid en fut très impressionné et déclara : « Que dirai-je sur cet enseignement ? Que c'est du *Zohar** ? Il est plus élevé que le *Zohar*, et plus élevé même que les *Tikounim**. » Puis il parla avec beaucoup de mépris de ceux qui médisaient sur Rabbénou.

Quelqu'un demanda à Rabbi Nathan : « Qui est le plus grand ? Quelqu'un de petit qui est proche du Tsadik ou quelqu'un de grand qui ne l'est pas ? » Et Rabbi Nathan de répondre : « A l'époque de Moché Rabbénou, qu'il repose en paix, si quelqu'un faisait quelque chose de grand pour le Tabernacle* sans l'apporter au préalable à Moché Rabbénou, cela n'était évidemment pas considéré du tout. Mais celui qui faisait une chose, même petite, et l'amenait à Moché, cela lui conférait évidemment une grande importance. » Et il donna alors l'enseignement du *Likouté Moharan* précité où il est précisément expliqué que Moché peut élever le plus petit des plus petits. (*Avanéa Barzel*, Conversations et histoires de Rabbi Nathan, zatsal, 62.)

Le mort qui raconta son histoire

ⴗav Yéchaya Chalom me raconta avoir entendu de son père en quels termes Rabbénou lui parla un jour du monde de la confusion. Afin d'en être préservé, celui-ci lui conseilla en premier lieu de prêter serment sur un objet de culte devant être présent dans sa maison au cours des trois périodes de rassemblement de tous ses 'Hassidim, à savoir Roch Hachana*, Chavouot* et le Chabbat de 'Hanouca* ; et ce, sa vie durant. Excepté Roch Hachana, les deux autres rassemblements n'étaient obligatoires que pour les hommes habitant à proximité de chez Rabbenou. Pour ceux dont ce n'était pas le cas, d'autres périodes comme Chabbat Chira* et Chabbat Na'hamou* se prêtaient à ces rencontres parce que le Rebbe se rendait alors lui-même à leur domicile. Afin que tout se passe correctement, il conseilla par ailleurs de jurer de nous rendre chez lui immédiatement après notre mort et notre disparition. Il illustra ceci à travers l'histoire suivante (dont il a dit me semble-t-il qu'elle figurait dans un carnet.)

Un Rav et un bourgeois d'une certaine ville entretenaient une profonde amitié. Un jour, ils prêtèrent serment que le premier venant à mourir viendrait raconter à son ami ce qui lui était arrivé. Le Rav disparut avant le bourgeois et dix années s'écoulèrent. Arriva

ensuite le moment où le bourgeois s'apprêtait à son tour à quitter ce monde ; il relata les faits à son fils et lui transmit le pouvoir de la promesse faite auparavant. Dix autres années passèrent. Avant de décéder, le fils confia le pouvoir du serment à son propre fils et huit ans de s'écouler. Alors, le Rav apparut en rêve au petit-fils du bourgeois et lui relata les événements survenus.

Au moment où l'on avait déposé son corps dans la tombe il lui sembla être en pleine forme et en parfaite santé ; comment avait-on pu commettre une telle ignominie de s'emparer d'un homme en vie et sain et de l'enterrer vivant ? Mais que faire ? Il lui vint ensuite l'idée de tenter de sortir de sa sépulture. Il lui sembla qu'il soulevait ensemble la pierre tombale et la poussière du tombeau et qu'il en sortait effectivement. Mais comment pouvait-il entrer en ville ainsi vêtu de ces vêtements mortuaires ? Il pensa attendre la tombée de la nuit et retourner chez lui au crépuscule. Il regarda la ville de loin, en reconnut les maisons y compris la sienne. Il prit alors conscience de l'impossibilité de franchir la porte de son domicile ainsi vêtu sans effrayer les membres de sa famille. Il crut alors voir un marchand ambulant passant par là et chargé de vêtements destinés au troc. Certains de ces habits, semblables à ceux des Rabbanim, lui convenaient parfaitement. Il lui proposa de les lui échanger contre ses vêtements mortuaires, encore neufs, de bonne qualité et qu'il n'avait portés qu'une seule journée. Le commerçant accepta et le Rav pénétra dans la

ville. A peine arrivé, il s'aperçut qu'il ne s'agissait pas là de sa propre ville ; les maisons en étaient complètement différentes. Il pensa avoir commis une erreur et être arrivé par mégarde dans une ville proche de la sienne. Il s'y attarda pourtant un peu au cours de la nuit. Selon la coutume, les bougies avaient été éteintes dans chaque maison à l'exception d'une encore baignée de lumière. Ayant très faim, il y entra. Il réalisa alors qu'il s'agissait d'une auberge. Demandant de quoi manger il s'entendit répondre : « Entendu, mais pourras-tu payer ? » Sa réponse fut négative. On lui rétorqua alors : « C'est une auberge ici, donc pas de nourriture sans argent. » Il en sortit très abattu.

Les nuits d'été sont courtes et le jour pointa à cet instant. De loin, le Rav vit deux hommes en pleine querelle. Il s'approcha d'eux et prononça un véritable jugement de Torah (ainsi que l'attesta Rabbénou, zal.) L'un des deux hommes lui remit deux pièces d'or. Le Rav retourna dans l'auberge et ordonna qu'on lui serve à manger ; on lui versa un peu d'eau-de-vie et il voulut boire. Deux messagers firent irruption au même instant et s'adressèrent à lui en ces termes : « Le tribunal vous convoque, vous devez vous y rendre immédiatement. » Il fut donc contraint de les accompagner. Au tribunal, les juges s'emportèrent avec véhémence contre lui et lui demandèrent : « Pourquoi êtes-vous venu ici, vous, un étranger, prononcer un véritable jugement de Torah ? Nous attendions d'en entendre un depuis si longtemps, et

voilà que vous êtes venu ici et en avez prononcé un. » Ils ordonnèrent de le fouiller afin de vérifier s'il était ou non corrompu. La fouille mit à jour les deux pièces d'or. Le tribunal le condamna à être chassé, dépouillé de tous ses vêtements et à être jeté dehors, nu ; et il en fut ainsi. Le Rav en conçut une peine immense et se dit qu'il valait mieux retourner dans sa tombe tant la mort semblait préférable à une telle vie. Mais comment retourner là-bas sans vêtements mortuaires ? A ce moment, une personne intervint en sa faveur et demanda combien de temps encore dureraient ses souffrances ; qu'on l'emmène au tribunal, qu'il soit jugé et meurt enfin. (Rabbénou zal rapporta qu'à l'évidence ce sont ses mérites qui intervinrent ainsi en sa faveur). On lui fit part de l'impossibilité de le conduire au tribunal à cause du serment qu'il avait prêté dans ce monde ; aussi devait-il au préalable partir et informer de sa décision de rompre cette promesse. Alors, le Rav alla prévenir le petit-fils de son ami... vingt-huit ans plus tard.

[L'éditeur ajouta : « A Ouman, certains des nôtres m'ont rapporté que Rabbénou conclua ainsi : "Mais celui qui a le mérite d'être chez moi en ces trois occasions annuelles, Roch Hachana, Chavouot et le Chabbat de 'Hanouca, sera sauvé du Monde de la confusion*, que D. nous en préserve, Amen." » (*Co'hvé Or*, p. 370, manuscrit du Rav de Tchérine, zal.)]

Le médecin et l'élève

À l'époque où la querelle sévissait autour de Rabbi Nathan, zal, chacun lui apportait son soutien afin qu'il ne perde pas courage. Ainsi lui raconta-t-on l'histoire suivante survenue un jour dans le monde.

Il était une fois un médecin dont l'élève lui tenait aussi lieu d'assistant. Au fil du temps la plupart des gens en vinrent à davantage consulter et recommander l'assistant au point que celui-ci devint plus célèbre et plus respecté dans le monde que le médecin lui-même.

Un jour, le roi donna un festin où chaque invité était assis par ordre de préséance ; or voilà que l'assistant prit place avant le médecin. Ce dernier s'adressa en ces termes à son élève : « Tu sais bien, toi, la différence qui nous sépare. »

(Le narrateur de cette histoire dit alors à Rabbi Nathan : « Ne chute pas et ne sois pas attristé, car les choses se passent ainsi dans le monde : dans chaque génération, quatre vingt dix-huit pour cent des gens ignorent la vérité et seuls deux pour cent la connaissent. » Il en est de même au sujet de Rabbi Nathan, zal.) (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, page 207.)

Le pauvre prédestiné à être voleur

C'est l'histoire d'un pauvre qui passait son temps à étudier à la synagogue. Un jour, un astrologue arriva dans sa ville. Tous les habitants s'empressèrent d'aller le consulter, alors que le pauvre, lui, resta à la synagogue. Sa femme y entra pour le voir et le découvrit seul ; tous les autres s'étant rendus chez l'astrologue. Elle lui cria : « Toi qui es pauvre, paresseux et malchanceux, pourquoi ne vas-tu pas interroger l'astrologue ? » Il refusa, mais elle insista tant qu'il n'eut plus d'autre alternative que de s'y rendre. Cette visite lui apprit que son destin était d'être voleur. De retour à son étude, sa femme vint de nouveau le voir afin de s'enquérir des révélations de l'astrologue. « Il m'a dit qu'un mendiant sera toujours un mendiant » lui répondit-il.

Il rentra chez lui le soir et prit son « copieux » repas fait d'un simple morceau de pain. Tout en mangeant il se mit à sourire. Sa femme lui demanda alors :

- Pourquoi ris-tu ? C'est sûrement parce que tu sais quelque chose que j'ignore.

- Non, répondit-il, l'astrologue ne m'a rien dit, je souris tout simplement.

Il continua de manger et rit de nouveau ; sa femme lui redemanda pourquoi et sa réponse fut identique. Enfin, il pouffa puis éclata de rire ; et sa femme de renchérir :

- Je suis sûre que tu sais quelque chose.

Il lui rapporta alors les propos de l'astrologue : son destin était d'être voleur. Elle lui dit alors qu'elle refusait qu'il soit voleur :

- Quel que soit le sort que D. nous réserve, mieux vaut continuer de vivre dans la misère que d'en arriver à voler.

Puis ce fut l'entrée du Chabbat ; un Chabbat aussi « frugal » qu'à l'accoutumée, fait d'une 'Halla* de pain noir. Ils s'attablèrent et ses quatre ou cinq filles se disputèrent un morceau de pain dont ils ne disposaient pas en quantité suffisante. Sa femme s'exclama : « Maître du monde ! Je ne supporte plus cette pauvreté. Je préférerais encore que mon mari devienne voleur que de supporter plus longtemps cette existence misérable. » Et l'homme fut contraint d'accomplir la volonté de son épouse. (« Qu'il le voulut ou non, il y alla quand même » [telle est la réplique que Rabbénou répéta tout au long de cette histoire.])

Le pauvre s'en alla donc voler. Il décida de cambrioler l'homme le plus riche de la ville, passa à l'action et personne ne le suspecta. Il se dirigea vers sa boutique dont les gardiens étaient endormis et le verrou ouvert car la chance l'accompagnait. Puis il s'approcha du coffre dont la serrure était également ouverte. Il ne s'empara que des quatre ou cinq florins nécessaires à nourrir les siens et les apporta à sa femme en lui disant :

« J'ai agi comme tu le souhaitais. A présent, arrange-toi avec cet argent parce que je ne retournerai plus voler. » Elle lui répondit que son souhait allait évidemment dans le même sens et que seule la difficulté de leur situation les avait contraints au vol cette fois-ci.

Quelques jours plus tard, elle s'emporta contre son mari : « Mendiant malchanceux, puisque tu te trouvais déjà dans le magasin, pourquoi n'as-tu donc pas pris de quoi m'acheter un chemisier ? » Notre homme fut donc contraint de voler à nouveau. Il retourna sur place et y trouva un autre voleur. Il lui demanda :

- Qui es-tu ?

- Je suis un voleur, répondit-il, et il lui retourna la question.

- Moi aussi, répondit le pauvre. Si nous nous associons pour voler, je te ferais bénéficier de ma chance.

L'autre accepta. Alors le pauvre se dit en lui-même : « Si nous continuons d'opérer ici, nous allons totalement ruiner ce propriétaire. En effet, si j'avais été seul je n'aurais volé que de quoi acheter un chemisier ; mais à présent que nous sommes deux, nous volerons davantage et il ne lui restera plus rien. » Il suggéra donc au voleur : « Pourquoi appauvrir ce bon juif ? Mieux vaudrait s'en prendre à un goy*. » L'autre consentit et ils résolurent d'aller voler le roi lequel habitait dans cette même ville. Le pauvre était convaincu de mener à bien cette entreprise car la chance lui souriait. Le voleur lui dit : « J'ai une bonne idée. Volons la paire d'habits royaux que

le roi revêt lors de son couronnement. Je sais où les trouver. Avec cela nous posséderons très sûrement de quoi vivre jusqu'à la fin de nos jours. » Le pauvre accepta, persuadé de sa réussite car la chance l'accompagnait.

Ils se rendirent donc au palais, allèrent de pièce en pièce, et trouvèrent les habits en question. Leurs poches valaient beaucoup d'argent. Ils s'en emparèrent, mais finirent par se disputer car un vêtement était grand et l'autre petit. Le voleur soutenait que le vêtement de grande taille lui revenait de droit car lui seul savait où les habits se trouvaient. Quant au pauvre, il maintenait que ce même vêtement lui était destiné car c'était sa chance qui leur avait permis de les dérober. Il déclara qu'il irait demander au roi lui-même.

- C'est impossible, rétorqua le voleur.

- Quoi qu'il en soit j'irai et je lui poserai la question, ajouta-t-il.

- Si tu es capable de faire cela, répliqua le voleur, alors je te céderai le vêtement de grande taille.

Ils se rendirent ensemble chez le roi. Auprès de ce dernier dormait un homme chargé de lui raconter des histoires afin de l'endormir. Les deux voleurs s'approchèrent, saisirent le lit royal et l'emportèrent dans une autre pièce. Sur ce, le roi se réveilla, certain de se trouver dans sa chambre. Le voleur entreprit alors de lui raconter l'histoire de deux voleurs et lui demanda finalement à qui revenait le grand vêtement. Le roi s'emporta : « Que me demandes-tu là ? Il revient de toute

évidence au pauvre car c'est sa chance qui leur a permis de voler ces vêtements ! Raconte-moi plutôt une autre histoire. » Il s'exécuta et le roi se rendormit. Les deux voleurs se levèrent, portèrent le lit et le remirent à sa place dans la chambre royale.

Le lendemain matin, on apprit le vol des vêtements du roi. Celui-ci se souvint de l'histoire racontée par l'homme qui couchait à ses côtés et de sa question : à qui revenait le vêtement de grande taille ? Il se dit que cet homme devait nécessairement être au courant du délit. Il fut battu mais soutint qu'il ne savait rien ; il fut battu davantage, torturé, mais réitéra son innocence : « Je ne sais rien. »

Le roi convoqua l'archevêque afin de lui demander son avis : serait-il possible que cet homme soit étranger au vol ? L'archevêque répliqua que oui, mais souligna aussi l'absurdité dont le roi avait fait preuve en affirmant que le grand vêtement revenait au pauvre. Le roi lui en voulut beaucoup de le considérer comme un sot. Aussi résolut-il de se venger, mais ne le pouvait pas encore.

Tous se mirent à la recherche des voleurs. En vain. Le roi proclama alors un décret stipulant qu'aucun mal ne les attendait pourvu qu'ils avouent ; il était en effet curieux de savoir de quelle manière ses vêtements lui avaient été dérobés. La nouvelle circula de groupe en groupe. Des gens discutaient de cela lorsque le pauvre s'approcha d'eux. Il s'enquit du sujet de leur conversation et ils le lui révélèrent. Il ajouta :

- Pourquoi faire tant de bruit ? Le voleur n'a qu'à rendre ce qu'il a pris.

Ils le firent taire, mais il revint de plus belle.

- Mendiant, s'écrièrent-ils, tu ne comprends donc pas que tu risques ta tête ! En t'entendant, on dira que tu es au courant du vol.

- Certes je le suis, répliqua-t-il.

- Si tu sais quelque chose, va le dire.

- J'y vais

Il se rendit auprès du roi et lui dit :

- Je connais l'auteur du vol.

- J'aimerais beaucoup le voir, ajouta le roi.

- C'est moi.

Le roi l'embrassa et lui demanda : « Comment as-tu agi ? » Le pauvre lui raconta toute l'histoire. On rechercha son complice et on lui reprit le second vêtement en sa possession.

Le roi pria alors le pauvre d'imaginer un complot contre l'archevêque : « Car je suis en colère après lui, ajouta-t-il. » Le pauvre accepta. Il exigea qu'on lui confectionne une paire d'habits à l'image de ceux que portent les évêques au cours de leurs cérémonies, et qu'on lui procure de nombreuses écrevisses et beaucoup de bougies. Il s'en alla se revêtir de ces habits, colla et alluma une bougie sur chaque écrevisse. Il laissa ces bestioles s'échapper et errer à l'intérieur de l'église de l'archevêque, et alla se tenir sur l'autel. Il se mit à crier et ameuta toute l'assistance y compris l'archevêque. Ce dernier fut

stupéfait à la vue des flammes. Il entendit une voix l'appeler mais ignorait d'où elle venait. Déguisé en évêque, le pauvre lui dit qu'il lui venait en apparition afin de le faire entrer immédiatement au paradis. L'archevêque se prosterna, et le pauvre ajouta qu'avant d'y accéder il devait au préalable séjourner quelques temps en enfer. Il ordonna à l'archevêque d'entrer dans le sac qu'il lui présentait. Celui-ci s'exécuta et le pauvre referma le sac qu'il apporta ensuite au roi. Il l'accrocha devant sa cour et alla l'en informer.

Apercevant une forme dans un sac suspendu et ne sachant pas ce qu'il contenait, les passants commencèrent à lancer des pierres dessus. L'archevêque en reçut tant qu'il fut lapidé, blessé, et toutes ses dents cassées. Il ignorait s'il s'agissait d'une farce ou bien de l'enfer où il se devait de rester provisoirement. Lorsque le roi vit qu'on le frappait, il ordonna sa libération. On le libéra et le débarrassa de ce sac dont il sortit couvert de honte.

[J'ai entendu une autre façon d'achever cette histoire : le pauvre fut conduit à la pendaison conformément au sort réservé aux voleurs. En chemin, un personnage (le tentateur) portant un sac de chaussures s'approcha de lui et lui dit : « Combien d'efforts ai-je dû accomplir et combien de chaussures ai-je usé afin de t'amener jusqu'ici. »

Note du copiste : ainsi que le rapportent *Les Contes* de Rabbi Na'hman de Breslev, c'est ainsi que procède le

tentateur : il nous séduit d'abord et nous attaque ensuite (cf. « Histoire d'un Rav et de son fils unique. »)

La Sagesse de Rabbi Na'hman rapporte que Rabbénou dit avoir vaincu grâce à une seule chose, laquelle lui a fait mériter ce qu'il a mérité ; mais il n'a pas dévoilé là-bas la nature de cette chose. Je l'ai entendu dire que les Cabbalistes ont expliqué qu'au moment où Adam Harishon a mangé de l'arbre de la connaissance, toutes les âmes y ont goûté. Mais l'âme sainte de Rabbénou a mérité de ne pas y avoir goûté du tout.] (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 1.)

Le Livre Muet

Ce récit est extrait du livre *Méguilat Starim** et parle du *Séfer Ilem* (le livre muet), ouvrage de très grande valeur rédigé par un homme de D., Rabbi Yossef Kandia* de mémoire bénie. De son vivant, cinq cents élèves savants en Torah se réunirent et entreprirent d'étudier des livres de recherche ainsi que *Le Guide des Egarés** (de Maïmonide*). Tous finirent par sombrer dans l'hérésie et renièrent le D. vivant prétendant qu'il n'existe nulle Providence divine en ce monde, à D. ne plaise. Tous ces élèves se rendirent chez le Tsadik Rabbi Yossef Kandia et tentèrent de le convaincre lui aussi de cette infamie. Entendant cela ce dernier fut saisi d'épouvante. Les élèves lui exposèrent leur point de vue et se disputèrent avec le Tsadik impuissant à les faire changer d'avis. Il réfléchit et leur dit : « Accordez-moi du temps et je vous ramènerai. » Ils acceptèrent et s'en allèrent. Ce Tsadik envoya des missives à tous les grands rabbins leur demandant de se rendre chez lui au plus vite. Et ils accoururent. Il leur raconta les faits et tous prièrent D. et jeûnèrent jour et nuit. Quant au Tsadik, il tomba également face à terre, ne mangea pas de pain ni ne but d'eau durant trois jours et trois nuits consécutives. Après ces trois jours il se releva hâtivement de terre et déclara : « Le moment est venu de combattre pour la Torah de Dieu. » Il saisit une plume de Sofer* et commença à

écrire sans interruption, sans manger ni boire, sans étudier ni prier ; il ne fit qu'écrire de sa plume de Sofer et rédigea ainsi ce livre portant le titre de *Séfer Ilem*. Lorsque tous les élèves revinrent chez lui, il s'empara du livre et le plaça dans leurs mains. Et c'est grâce à cet ouvrage qu'il réussit à les vaincre ; il contient en effet toutes les sagesses, et les élèves virent que malgré son intelligence (y compris des matières profanes) il croyait en D., comme il me semble. Et tous de devenir de parfaits Tsadikim. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, p. 230.)

Première histoire concernant le Maharcha

Le Maharcha, zal, officiait en tant que Rav* d'une communauté où il consacrait ses journées à étudier avec les membres de sa Yéchiva*. Un jour, le Rav du pays se rendit dans cette même région. En ce temps-là, l'usage voulait qu'en une telle occasion, tous les dirigeants communautaires placés sous son autorité viennent à sa rencontre pour l'accueillir et recevoir de lui des recommandations. Et c'est ainsi que cela se passa ; seul le Maharcha continua d'étudier. Le Rav du pays le jugea favorablement et dit : « C'est très certainement parce que son étude l'accapare qu'il n'est pas venu à *la table du roi*. » Il s'apaisa et se rendit dans la ville où habitait le Maharcha, zal.

A l'entrée de celle-ci, tous les habitants vinrent le saluer à l'exception du Maharcha qui ne daigna se déplacer. Cette fois encore le Rav du pays le jugea avec faveur, comprenant qu'il préférerait ne pas interrompre son étude. Il dit : « C'est donc moi qui irait à sa rencontre. » Il se rendit donc dans la synagogue où le Maharcha étudiait en compagnie de ses élèves. Il entra, mais celui-ci ne quitta point sa place, poursuivit son étude et ne le salua aucunement. Malgré cela, le Rav le jugea à nouveau favorablement et dit : « Sans doute ne souhaite-t-il pas interrompre le cours son étude. » Au même instant, un jeune homme d'une grande beauté entra dans la

synagogue. Le Maharcha s'empressa aussitôt de l'accueillir, se dressa de toute sa prestance devant lui, lui témoigna du respect et lui parla un long moment. Alors le Rav du pays éclata de colère, s'emporta contre le Maharcha, l'humilia, et lui dit : « Au début vous n'êtes pas venu me rendre visite et je vous ai jugé avec bienveillance, imputant cela à votre assiduité à l'étude. Ensuite je suis venu jusque dans votre ville et vous ne m'y avez pas accueilli ; de nouveau et pour la même raison je vous ai jugé avec indulgence. Enfin, lorsque je me suis rendu dans votre synagogue vous n'avez pas même daigné me saluer, et j'ai persévéré dans mon jugement comprenant que vous ne souhaitiez pas interrompre votre étude ne fut-ce qu'un bref instant. A présent je réalise l'ampleur de ce mensonge ; en effet, n'avez-vous pas accordé du respect à ce jeune homme, et ne lui avez-vous pas longuement parlé au cœur même de votre cours ? » Et il s'enflamma avec véhémence contre lui.

Le Maharcha lui rétorqua cet irréfutable argument : dans deux heures, ce jeune homme serait assassiné. Mais le Rav ne voulut pas le croire. Il prit donc le jeune homme avec lui, marcha en tous lieux en sa compagnie, et lui parla abondamment afin de ne pas le quitter des yeux le temps que s'écoulaient ces deux heures, espérant ainsi démentir les propos du Maharcha. Alors qu'ils déambulaient en ville, un seigneur apparut et s'approcha d'eux tenant lestement un fusil prêt à viser quelque

oiseau ou autre volatile ainsi que les chasseurs en ont l'habitude. Mais il tira sur le jeune homme lequel fut tué exactement deux heures après sa visite au Maharcha et conformément à la prédiction de ce dernier qui n'avait rien omis.

Le Rav du pays se précipita au devant du Maharcha qui lui révéla qu'un autre mort serait sous peu transporté dans cette ville. Tandis qu'ils parlaient, on rapporta effectivement la funeste nouvelle. Effrayé, le Rav du pays demanda au Maharcha l'explication de tout cela. Alors le Maharcha lui dévoila toute l'histoire : « Ce jeune homme était la réincarnation d'A'hav, roi d'Israël ; aussi lui ai-je accordé tant de respect. Et puisque A'hav, roi d'Israël, fut assassiné, ce jeune homme devait subir un sort identique. Ainsi, dès sa naissance, une force destructrice fut créée afin d'accomplir ce dessein. Or, cette force se tenait précisément à l'entrée de notre ville attendant que sonne l'heure de l'exécution du jeune homme. Mais parce que vous l'avez retenu ailleurs, et qu'il a finalement été tué ici par ce seigneur, il a fallu lui donner en échange une autre victime et qui n'est autre que ce second mort. En conséquence, vous devez vous repentir d'être responsable de son décès. Vous l'avez en effet provoqué en retenant le jeune homme ici. »

Le Rav du pays tomba aux pieds du Maharcha, le supplia et implora son pardon. Il lui demanda le moyen

de se repentir. Le Maharcha lui dit alors : « Ta pénitence sera d'abandonner ton titre de grand Rabbin et de devenir charretier. » Il accepta et devint charretier.

La parole de notre D. s'accomplira à jamais. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 231.)

Deuxième histoire concernant le Maharcha

À Ostrog, localité du Maharcha, se trouvait une cathédrale. Lorsque les juifs devaient aller enterrer un des leurs, ils étaient contraints de passer devant ce monument car aucun autre chemin ne menait au cimetière. On entendait alors sonner les cloches et chaque juif empruntant cet itinéraire se convertissait aussitôt, que D. préserve.

Le Maharcha ordonna que lorsqu'il disparaîtrait de ce monde son livre soit placé sur lui et que le cortège passe par ce même chemin. Et c'est ce que l'on fit. Tous les curés se rassemblèrent en ce lieu et sonnèrent les cloches. On abandonna le linceul ; alors, le Maharcha se redressa et commença à feuilleter son livre, tandis que la terre avalait la cathédrale et tous ceux qui s'y trouvaient. Aujourd'hui encore on peut voir à cet endroit un signe que la terre les a engloutis. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 234.)

Troisième histoire concernant le Maharcha

Lorsqu'on entreprit de construire d'une synagogue à Ostrog, une grosse somme d'argent s'avéra nécessaire pour la réalisation des travaux ; aussi organisa-t-on la pose de la pierre de fondation devant un public nombreux. On proclama que l'honneur de poser cette première pierre serait mis en vente. Un homme l'acheta pour un sac de pièces d'or et l'offrit au Maharcha. En contrepartie, celui-ci lui permit de formuler un souhait et son désir fut d'avoir un fils à l'égal du Maharcha. Devant la trop grande difficulté à réaliser ce vœu, ce dernier lui demanda d'en formuler un second. Mais l'homme s'obstina précisément sur cette demande. Le Maharcha lui répondit : « S'il en est ainsi, lorsque ta femme concevra ton fils, tu mourras ; et lorsqu'elle enfantera, elle mourra également. Alors je m'occuperai de l'enfant et je l'élèverai chez moi. » L'homme accepta, et cela s'accomplit. L'enfant grandit chez le Maharcha et ne dévoila aucune qualité particulière. Avant sa disparition de ce monde, le Maharcha ordonna que cet enfant lui succède. Aussi devint-il Rav. Celui-ci n'assistait à aucun enterrement des personnalités de la ville, attitude que la communauté n'acceptait pas et lui reprochait. Le Rav dit alors au bedeau de faire appel à lui lors de l'inhumation de l'un des dirigeants de la communauté. Et il en fut ainsi. Le Rav se rendit à l'enterrement, s'inclina vers le

linceul posé sur le lit, et tous virent comment les anges malfaisants extirpèrent le défunt de son lit. Il dit à l'assistance : « S'il en est ainsi de vos personnalités, comment voulez-vous que je consente à les enterrer ? »

Depuis cet événement, tous reconnurent en lui sa grandeur et sa dignité à succéder au Maharcha. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 234.)

Le musicien aveugle et le riche avare

Rabbénou raconta cette histoire.

Du temps du Baal Chem Tov*, un musicien aveugle gagnait sa vie en jouant de la musique dans les mariages. A sa mort, on apprit qu'il n'était absolument pas aveugle et qu'il possédait une bonne vue. Mais afin de ne pas regarder les femmes, il feignit, sa vie durant, d'être non-voyant et tout le monde le crut.

Il y avait un deuxième homme, particulièrement riche, mais si avare qu'il ne donnait pas même un morceau de pain aux pauvres. Tous le méprisaient à cause de cela. Enfin, un troisième homme, très charitable, subvenait aux besoins de tous les miséreux tant pour la nourriture, la boisson, que pour toute autre chose dont ils manquaient.

Or, voici que mourut cet homme riche unanimement dénigré à cause de son avarice. Dès le lendemain, les pauvres se rendirent chez le généreux donateur pour en obtenir de l'argent. Celui-ci leur expliqua qu'il ne possédait plus rien car tout ce qui leur avait été donné jusqu'à présent provenait du riche avare décédé depuis peu. Ne souhaitant pas profiter des honneurs qu'on lui aurait accordés pour sa générosité, et soucieux que la Mitsva* soit parfaite et désintéressée, il lui avait délégué le soin de distribuer les dons à sa place au risque de passer pour un homme avare.

Après sa mort, il n'y eut plus personne pour accomplir ces actes de charité et tous reconnurent en lui sa grandeur.

Le Baal Chem Tov dit de ces deux hommes, le musicien aveugle et le riche avare, qu'ils se situent au même niveau, et qu'ils reçurent une récompense à la hauteur de leurs mérites. Heureux soient ils. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 235.)

La soutane

Il était une fois un Rav qui alla collecter des dons probablement destinés à la libération d'un prisonnier ou au mariage d'une orpheline. Quelques centaines de florins lui étaient nécessaires. Il se présenta chez un homme riche et les lui réclama. Ce dernier lui dit qu'il possédait un habit de prêtre ; si le Rav consentait à s'en revêtir et à parcourir toutes les rues de la ville ainsi vêtu, il lui ferait don de tout l'argent dont il avait besoin. Le Rav accepta, en fit ainsi et recueillit l'aumône nécessaire. Il demanda ensuite à cet homme de lui faire cadeau de sa soutane, et celui-ci la lui offrit.

Avant de disparaître, le Rav stipula dans son testament que la soutane serve à la confection de son linceul. On accomplit sa volonté, mais il resta un petit bout de son pied que la soutane ne parvint pas à recouvrir ; on ajouta donc un morceau d'un autre tissu.

De nombreuses années plus tard, il advint que l'on dut déplacer la sépulture du Rav. On découvrit alors que son corps était entièrement intact, touché par aucun ver, à l'exception du petit bout de son pied non recouvert par la soutane. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 236.)

***Le grand Tsadik qui parvint à se soustraire à
la passion***

Voici l'histoire d'un Tsadik qui était très grand juste. Celui-ci parvint à se soustraire totalement, pleinement et comme il convient à la passion que l'on connaît, et accéda ainsi aux mondes supérieurs. Là-haut, il vit des morceaux de viande et des bouts d'os mijoter dans une marmite. Il demanda de quoi il s'agissait. On lui répondit qu'on réchauffait ici une femme extrêmement belle qui réchauffait elle-même autrefois son corps pour fauter. Il voulut la voir. On lui révéla une série de noms pour permettre aux restes de s'assembler et à la femme de retrouver son apparence passée. Le Tsadik vit alors son incontournable beauté.

De ce récit on peut comprendre à quel déshonneur conduit cette passion ; car si on découpe le corps en morceaux de chair, éveillera-t-il toujours autant le désir ? (Conversations postérieures aux *Contes*.)

Le Tsadik qui fut pris de tristesse

Voici le récit d'un Tsadik qui fut pris de tristesse et de déprime. Or lorsque celles-ci s'emparent d'un Tsadik, elles se renforcent en lui de plus en plus au point de l'accabler totalement. Leur emprise sur ce Tsadik fut si grande qu'elle le rendit tout à fait incapable de s'en sortir. Il voulut néanmoins se réjouir et se remonter le moral mais cela lui fut impossible car le Baal Davar* lui faisait trouver de la tristesse dans chaque chose susceptible de le réjouir ; ainsi, voyant toujours le côté triste de toute joie, rien ne parvenait à l'égayer.

Il parvint pourtant à se réjouir grâce au verset des bénédictions du matin « Sois loué, Eternel, notre D., Roi de l'univers, qui ne m'a pas fait goy* », qui recèle une joie immense, sans limite. On ne peut en effet pas imaginer combien grandes sont la séparation et la différence existant entre la sainteté d'Israël, même du plus petit des plus petits, et la souillure de l'impureté des idolâtres. Par conséquent, lorsqu'il se souvient de la bonté de D. béni soit-Il de ne pas l'avoir fait idolâtre, de toute évidence il se doit d'intensifier sa joie. Et celle-ci ne comporte nulle tristesse car elle est entière. En effet, lorsque l'on se réjouit d'une chose accomplie par soi-même, on peut toujours y trouver une trace de tristesse, car on peut toujours y déceler des manques, ceux-ci nous empêchant de nous relever et de nous réjouir. Mais le fait qu' « Il ne

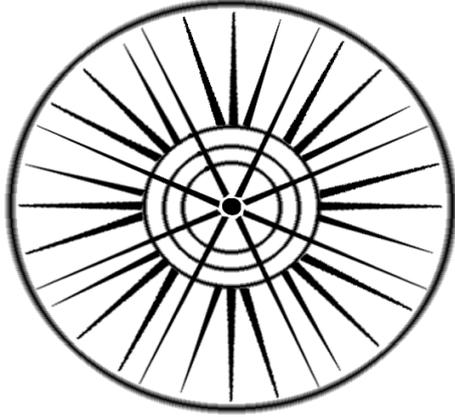
m'a pas fait idolâtre » dépend uniquement de D. béni soit-Il lequel en a fait ainsi, et a eu pitié de lui en le faisant échapper à l'idolâtrie. Comment pourrait-il dès lors trouver un manque à cette joie puisque cet acte provient uniquement de D. ? Quel qu'il soit, il existe nécessairement une différence incommensurable entre lui et les idolâtres.

Ce Tsadik commença donc à se réjouir en pensant à cela. Il s'égaya, s'éleva peu à peu, puis davantage, jusqu'à atteindre une joie aussi grande que celle de Moché Rabbénou*, qu'il repose en paix, lorsqu'il monta recevoir les Tables de la Loi*. Tandis qu'il s'élevait et se réjouissait, il accéda aux mondes supérieurs à des milliers de kilomètres de là. Alors il s'observa et vit qu'il était très loin du lieu où il se trouvait au commencement, et il en fut très triste car il pensa qu'il retomberait dans un autre lieu, et que sa subite disparition provoquerait un grand étonnement. Or le Tsadik tient toujours à être discret lorsqu'il part. Alors la joie commença à s'estomper : celle-ci a en effet ses limites, un début et une fin. Et lorsque cette joie commença à s'estomper, petit à petit, le Tsadik lui aussi chuta progressivement. Mais lorsqu'il revint, descendit et s'abassa des hauteurs où il s'était envolé au moment où il était joyeux, il ne revint pas de suite à sa première place, celle d'où il s'était envolé selon le chemin de son envol. Tout en restant dans le niveau où il s'était élevé, il chuta au plus bas de celui-ci. C'est pourquoi, une fois redescendu, il fut très étonné de se retrouver en bas

au premier endroit (celui d'où il était parti.) Comprends bien ! Jusqu'au moment où il revint au lieu où il se trouvait au début et se regarda, et vit qu'il était bien à l'endroit d'où il était parti et qu'il ne s'en était pas du tout éloigné, seulement peut-être de l'épaisseur d'un cheveu, une distance si infime que seul D. Béni soit-Il en non un être humain est capable de s'en apercevoir. Et le Tsadik éprouva une immense stupéfaction car il s'était envolé si haut dans les mondes supérieurs alors qu'en bas il n'avait pas bougé. On lui montra alors combien est cher aux yeux de D. béni soit-Il, chaque petit mouvement ou déplacement qui permettent à l'homme de bouger dans ce monde ne serait-ce que de l'épaisseur d'un cheveu. A tel point que des milliers de mondes et de kilomètres ne peuvent s'y mesurer !

Comprenons ceci. Il est connu, des astronomes notamment, que ce monde matériel n'est qu'un point central dans les sphères célestes. Or la Terre toute entière ne représente rien de plus qu'un point par rapport aux mondes supérieurs. Nous savons que toutes les lignes qui partent du point central sont proches les unes des autres dans ce point. Et au fur et à mesure qu'on s'éloigne du point central les lignes s'éloignent les unes des autres. Et plus les lignes s'éloigneront du point central, plus elles seront également éloignées les unes des autres, même si en bas, au centre, elles sont toujours proches les unes des autres.

Comme ceci :



(...) Ainsi, même si sur cette Terre l'homme ne s'est que très peu déplacé, ne serait-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, et qu'à ses yeux il ne s'en aperçoit même pas, seul D. peut s'en apercevoir, malgré cela, dans les mondes supérieurs, il s'est éloigné des milliers de mondes et de kilomètres de distance. *A fortiori* lorsque l'homme parcourt un ou plusieurs kilomètres dans le service divin... (Conversations postérieures aux *Contes*.)

*Celui que l'on vola et qui retrouva toute sa
marchandise*

Il était une fois un homme très riche et propriétaire d'un magasin généreusement achalandé comme c'est l'usage chez les commerçants prospères. Un jour, des voleurs vinrent lui dérober ses biens de sorte qu'il en fut presque totalement ruiné. Il parvint à réunir ce qui avait été épargné, racheta de la marchandise et retrouva son statut de commerçant.

Des cambrioleurs vinrent de nouveau pillier ce qui lui restait et emportèrent aussi sa fortune personnelle. Il réunit le peu subsistant ainsi que les bijoux de son épouse, et entreprit de se refaire une situation modeste dans son magasin afin de pourvoir aux besoins de sa famille. Pour la troisième fois, on lui vola ce qui demeurait en sa possession au point qu'il fut au bord de la ruine. Il rassembla une somme infime qui lui permit d'acheter de petits objets afin de nourrir les siens. Il voyageait ainsi de village en village à l'image de ces miséreux transportant dans leurs paquets aiguilles à coudre, à tricoter et autres bricoles. Faisant du troc avec les non-juifs, il parvenait tout comme les pauvres de ce genre à échanger ses aiguilles contre des poulets ou des œufs.

Un jour, tandis qu'il revenait d'un village muni de quelques marchandises et d'un peu de nourriture, un

brigand à cheval chargé de deux volumineux paquets s'avança vers lui pour le voler. Notre homme commença à pleurer et à supplier son agresseur. En vain. Le brigand le dépouilla du peu qui lui restait, le laissa démuné de tout et s'en alla. Le pauvre pleura abondamment et sentit l'amertume envahir son âme. Les premiers malheurs n'avaient donc pas suffi ; après que sa belle fortune lui eut été retirée, voilà qu'on lui arrachait à présent son maigre moyen de subsistance.

A cet instant, il jeta un regard et vit ce même brigand tomber de cheval. Il voulut se relever mais la bête reposait sur lui, ses sabots lui écrasant la tête. Il succomba. Notre homme, victime de ce voleur, alla sur les lieux et le vit abattu mort à terre. Il ouvrit les paquets de celui-ci et y découvrit ses propres marchandises, sa fortune et tous les biens dérobés depuis le premier jour.

Il retourna en paix chez lui et retrouva sa richesse d'autrefois.

Cette histoire, je ne l'ai pas entendue moi-même de sa bouche sainte ; d'autres me l'ont racontée en son nom. De toute évidence, je n'ai pas le mérite de comprendre les allusions qu'il y a glissées. Il me semble pourtant qu'il y est question d'un grand encouragement tant pour chacun en particulier qu'en règle générale, et le voici.

Quoi qu'il arrive au cours de la vie d'un homme, qu'on le vole, qu'on fasse de lui une proie, que l'on guette tout ce qui lui reste pour renforcer et faire revivre son

âme, jusqu'à lui dérober aussi ce peu de chose, et cela à de nombreuses reprises, malgré tout cela, cet homme ne doit pas désespérer et douter de la miséricorde divine. En effet, s'il lève les yeux au ciel, s'il pleure et crie chaque fois vers D. afin qu'Il voit sa misère et sa douleur, son agresseur finira par chuter d'une chute dont il ne se relèvera pas, et il retrouvera et récupèrera toutes les saintetés et tout le bien qu'on lui a volé, ainsi qu'une richesse et un bien éternel. (*Hayé Moharan*, 97.)

Le miroir

Il était une fois un roi qui se fit construire un palais. Il appela deux hommes et leur ordonna d'en assurer la décoration. Il divisa sa demeure en deux parties : le premier homme serait en charge de décorer une moitié, et le second de décorer l'autre moitié. Ceci avant une date fixée par le souverain. Et les deux hommes s'en allèrent.

L'un d'eux se mit à travailler et à peiner ardemment afin d'apprendre parfaitement bien l'art du décor et du modelage, si bien qu'il décora sa partie du palais d'une façon merveilleusement belle au moyen de dessins d'une beauté extraordinaire représentant des animaux, des oiseaux et d'autres choses semblables.

Quant au deuxième, il ne prêta pas attention à l'ordre du roi et ne s'en préoccupa nullement. Lorsque le délai qui leur était imparti pour finir leur tâche approcha, le premier avait déjà achevé son travail et son art dans sa partie qui s'avéra merveilleusement bien décorée. Le second commença à s'introspecter : comment avait-il pu gaspiller son temps en futilités et en vanités, sans même tenir compte de l'ordre royal ? Il réfléchit sur la manière d'agir à présent et compte tenu du fait que le peu de jours restants jusqu'à l'expiration du délai ne pouvait suffire à rattraper son retard, à étudier et à pratiquer l'art du dessin pour ensuite décorer sa partie dans ce petit laps de temps.

Le délai qui leur avait été fixé approchait à grands pas.

Il lui vint alors une idée : il alla enduire toute sa partie de vernis noir (qu'on appelle "pakiste"). Ce vernis agissait tel un véritable miroir dans lequel on pouvait se voir tout comme dans une simple glace. Puis il suspendit un rideau devant sa partie afin de la séparer de celle de son ami

Le date limite fixée par le roi arriva, et celui-ci alla inspecter les travaux accomplis durant ces jours. Il vit tout d'abord la première partie décorée par des dessins merveilleux et particulièrement soignés, représentant des oiseaux, etc. La seconde partie était séparée par un rideau, derrière lequel il faisait sombre et où l'on ne voyait rien. Le deuxième homme se tenait là et tira le rideau. Le soleil brilla et, sous l'action du vernis, tous les splendides dessins, tous les oiseaux, ainsi que toutes les autres merveilleuses reproductions dessinées dans la première partie se reflétèrent et apparurent dans la sienne. Tout ce que le roi voyait dans la première partie, il le voyait également dans la partie du second.

Mais également tous les ustensiles merveilleux, tous les meubles (qu'on appelle "Kridentsen"), toutes les choses que le roi avait amenées dans son palais, toutes, absolument toutes se reflétaient dans la deuxième partie de sa demeure. Et de même enfin pour tous les autres ustensiles merveilleux que le roi désirera introduire dans son palais ; tous y apparaîtront aussi. Cela trouva grâce aux yeux du roi... (Rabbi Nathan poursuit :) « Je ne me

souviens pas davantage. Tout cela je l'ai entendu en personne de la bouche sainte de Rabbénou. » (*Hayé Moharan*, 98.)

Histoire d'un roi qui avait deux fils

J'ai entendu ce récit de sa propre bouche. Il fait allusion aux personnalités qui accomplissent des prodiges à travers l'histoire d'un roi qui avait deux fils : l'un était sage, l'autre sot. Le roi confia la responsabilité de la trésorerie au sot tandis que le sage n'avait aucune fonction particulière ; il restait simplement toujours assis aux côtés de son père. Les gens acceptaient très difficilement que les nominations reviennent exclusivement au fils dénué de sagesse ; tout le monde venait en effet chez lui déposer ou retirer une partie du trésor, tandis que le sage n'était en charge de rien.

Le roi leur rétorqua : « Est-ce donc faire preuve de grandeur que de disposer de richesses toutes prêtes et de les répartir entre différentes personnes ? En revanche, ce sage assis auprès de moi passe son temps à réfléchir et me donne des conseils auxquels je n'avais pas songé. Grâce à ses suggestions, je conquiers de nouveaux pays dont la connaissance m'échappait et dont proviennent l'ensemble de ma fortune. Tandis que ce préposé à la trésorerie s'empare de richesses déjà constituées et les distribue aux autres. De toute évidence le niveau du sage dépasse donc de loin celui du trésorier. Bien qu'apparemment n'ayant aucune fonction particulière, c'est en effet de lui que proviennent tous les trésors. » (*Hayé Moharan*, 100.)

ALLEGORIES

La grosse pierre

Rabbénou, zal, s'entretint un jour et selon son habitude avec Rabbi Yaakov Yossef au sujet du service divin. Il lui raconta la parabole d'un roi qui envoya son fils au loin apprendre diverses sciences. Le fils revint plus tard chez son père, expert en chacune d'elles.

Un jour, le roi ordonna à son fils de prendre une énorme pierre, de la taille d'une meule, et de la porter au grenier. Mais il s'avéra que le fils fut incapable de soulever cette pierre et de la transporter au grenier à cause de son poids. Il regretta beaucoup de ne pas pouvoir satisfaire la volonté de son père le roi, jusqu'à ce que celui-ci lui révèle le fond de sa pensée : « Crois-tu vraiment que je t'aurais imposé de porter une chose aussi lourde, de prendre cette pierre telle qu'elle est, de la soulever et de la transporter ? Les grandes connaissances que tu possèdes te permettraient-elles d'accomplir une telle chose ? Mon intention n'était absolument pas celle-ci. Je voulais seulement que tu prennes un gros marteau, que tu en frappes la pierre et que tu la brises en petits morceaux ; ainsi tu aurais pu la transporter au grenier. »

De la même manière, D. béni soit-Il nous a ordonné « d'élever nos cœurs avec nos mains vers Lui qui est au Ciel » (*Lamentations* 3, 41) ; mais notre cœur est un cœur de pierre, une énorme roche très lourde qu'on ne

peut en aucun cas soulever jusqu'au Tout Puissant, si ce n'est en le brisant en morceaux au moyen d'un marteau ; alors seulement nous pourrons l'élever jusqu'à D. Le marteau c'est la parole. Comprends bien cela. (*Hayé Moharan*, 441.)

Maintenant que tu n'as plus de poudre !

Le Rebbe relata la parabole suivante au sujet de personnes connues qui viennent lui rendre visite et s'estiment intelligentes. Ces personnes lui ont rapporté un certain nombre de contes stupides issus des livres qu'ils étudient. Le Rebbe dit à leur propos : « Tout cela s'épuisera bientôt, car très vite ils n'auront plus matière à parler. »

Et il raconta la jolie parabole d'un bandit qui attaqua un homme pour le voler. Le voleur lui demanda : « Possèdes-tu de l'argent ? » L'homme attaqué répondit : « J'ai de l'argent, et je t'assure que je te donnerai tout ce que j'ai en échange de ma vie. » Le voleur lui déroba son bien ; ensuite l'homme volé dit au bandit : « Comment vais-je pouvoir rentrer chez moi sans argent ? Car j'ai quitté ma maison depuis si longtemps, j'ai erré par les chemins. Comment pourrais-je à présent retourner chez moi les mains vides ? C'est pourquoi je te demande de trouer mon chapeau d'une balle de fusil pour que l'on sache que j'ai effectivement été attaqué par un voleur. » Celui-ci s'exécuta. L'homme volé lui demanda encore de tirer plusieurs balles à d'autres endroits. Finalement, le voleur répondit : « Je n'ai plus de munition. » Lorsqu'il entendit cela, la victime lui dit : « Maintenant que tu n'as plus de munition, viens ici ! » Il le saisit au collet, appela de l'aide et réussit à neutraliser son agresseur.

Le sens de cette parabole relevait de l'évidence pour les auditeurs présents lorsque le Rebbe la raconta. (*Hayé Moharan*, 198.)

La grande tour

Un samedi soir après Chabbat de l'année 5569 (1808-1809) Rabbi Na'hman dit : « S'il venait une grande âme parmi nous, nous serions quand même considérés comme des personnages importants. En vérité, la controverse n'est pas dirigée contre moi, mais contre un homme qu'ils ont imaginé, comme je l'ai expliqué ailleurs, et cet homme est assis dans sa maison... »

Il poursuivit : « Il arriva qu'un homme était sujet à la controverse ; il se fit construire une haute tour et demeurait dedans. Ses adversaires se battait contre lui, l'attaquant à coups de flèches et par le feu. Mais sans parvenir à l'atteindre.

Cependant il existe des pierres précieuses qui grandissent grâce à des gaz et des vapeurs. L'une d'elles avait grandi dans l'air mais n'avait pas encore tout à fait atteint sa perfection. Du fait que l'on tirait des flèches sur cet homme, la pierre précieuse tomba sur la tour. Elle était composée de grâce, et dès qu'elle fut tombée, tous se prosternèrent devant cet homme en clamant : "Longue vie au roi ! Longue vie au roi !"

Cependant, les âmes étriquées comme les vôtres, qui chutent à cause des batailles, sont comparables à ce qui est écrit : "Les pierres sacrées se trouvent éparpillées." (*Lamentations* 4, 1.) Elles sont éparpillées parce qu'elles ne sont pas encore parfaites et tombent avant d'avoir

atteint leur perfection. Mais la grande âme dont j'ai parlé précédemment, cette pierre précieuse, possédait l'attribut de grâce entier. Le reste de ses attributs ne l'était pas encore, mais c'est grâce au sage qu'elle devint parfaite. »
(*Hayé Moharan*, 281.)

L'étalage de la marchandise

Une nuit, nous nous sommes longtemps entretenus avec Rabbénou au sujet de plusieurs enseignements qu'il nous avait dévoilés. (En ce temps-là tous ses enseignements avaient été imprimés mais pas encore ses livres.) Je lui rappelai quelques enseignements, en louai la beauté, et ainsi au sujet de plusieurs d'entre eux, car chacun constitue en lui-même une nouveauté merveilleuse. Notre conversation sur ce sujet dura longtemps.

Le lendemain matin je l'accompagnai sur le chemin et il me dit : « Hier nous avons arrangé et étalé notre marchandise, D. soit loué c'est une marchandise d'une très grande beauté. Il aurait été souhaitable qu'il y ait un bon et beau serveur dans ce magasin qui puisse plier et arranger chaque article comme il se doit en laissant dépasser un bout au dehors (comme le font les marchands de qualité qui plient leur marchandise et la font dépasser un peu au dehors afin que, lors de son passage, le client en apprécie la beauté et la qualité). Et lorsque quelqu'un viendra acheter quelque marchandise, le serveur pourra immédiatement s'empresse de lui présenter les articles dont il a besoin. Et il lui vantera aussitôt la beauté éclatante de cette splendide marchandise. »

Le sens de cette parabole est explicite. Il faut que quelqu'un de très expérimenté dans les enseignements dévoilés par Rabbénou, puisse arranger chaque enseignement comme il se doit avec le bout dépassant au dehors. Et lorsque quelqu'un viendra, souhaitera se rapprocher et parler des enseignements de Rabbi Na'hman, le serveur pourra aussitôt lui présenter l'enseignement dont il a besoin selon sa situation ; en effet chaque enseignement de Rabbi Na'hman forme un ensemble immense dans lequel chacun peut puiser selon son besoin. Il suffit qu'il y ait quelqu'un d'extrêmement versé dans ces enseignements afin qu'il puisse proposer à chacun ce dont il a besoin au moment opportun. Et tu comprendras le reste de toi-même. (*Hayé Moharan, 375.*)

Le roi dont le fils tomba malade

J'ai entendu au nom du Rebbe, de mémoire bénie, un beau récit illustrant la raison pour laquelle il nous dévoilait tant d'enseignements magnifiques, de conversations et de contes merveilleux et prodigieux, bien qu'apparemment ceux-ci n'agissent pas entièrement sur ses disciples comme ils le devraient.

Il raconta l'histoire d'un roi dont le fils unique tomba si malade que tous les médecins avaient renoncé à le soigner, désespérant de le guérir. Arriva un médecin renommé pour sa science. Le roi le supplia de tout mettre en œuvre pour guérir son fils. Il lui répondit : « En vérité, ton fils est loin de la guérison, et celle-ci sera difficile ; pourtant, en utilisant un ultime stratagème, il reste une très faible chance d'y parvenir. Mais j'ignore si je dois vous révéler la nature de ce stratagème tant il sera compliqué à réaliser. » Le roi l'implora de s'exécuter.

Le médecin lui dit : « Comprenez tout d'abord que votre fils encourt un tel danger qu'il n'est plus même possible de lui administrer la moindre goutte de médicament. Il existe cependant des médicaments tellement coûteux qu'une seule petite fiole coûte à elle seule des centaines de milliers de pièces d'or. Ce qu'il conviendrait de faire c'est en remplir des tonneaux, en prendre des seaux entiers et les déverser sur le malade. Sachez à présent que ce précieux remède ne sera

d'aucune utilité réelle ; tout au plus, le corps de votre fils sera-t-il un peu ragaillardi par l'élixir. Mais peut-être que sur la quantité déversée sur lui, une goutte pénétrera dans sa bouche et permettra éventuellement de le soigner. »

Le roi accepta immédiatement. Il ordonna d'agir de la sorte et le fils du roi finit par guérir.

La signification de cette parabole est facilement compréhensible. C'est précisément parce que notre âme est à ce point malade et déprimée, que D. nous sauve de cet état maladif, et que le Tsadik, le fidèle médecin, doit verser sur nous des remèdes très précieux et prodigieux. Bien qu'en apparence tout semble perdu, à D. ne plaise, nous serons malgré tout imprégnés d'une bonne odeur. Et le temps aidant, nous aurons peut-être la chance d'en saisir une précieuse goutte dans notre bouche laquelle pénétrera en nous, porteuse d'un espoir de guérison spirituelle et matérielle. Que ce soit la volonté de D. Amen (*Hayé Moharan*, 391.)

Qu'il prie pour son ami en peine

Voici une illustration du conseil sur lequel Rabbénou nous a sensibilisés et qui est de prier pour un ami en peine. J'ai entendu cette parabole d'un roi qui chassa son fils au nom de Rabbi Youdel, lequel l'a lui-même entendue de la sainte bouche de Rabbénou.

(Le copiste ajoute : « J'ai entendu Rabbi Its'hak Dov de Téravitzé raconter cette histoire au nom de Rabbi Youdel. Il semble que c'est à elle que faisait allusion Rabbi Nathan, zal ; c'est pourquoi j'ai trouvé bon de la présenter ici et en voici le contenu. »)

Rabbénou, zal, révéla à Rabbi Youdel un moyen pour ne pas se sentir supérieur : prier pour un ami en peine. Rabbi Youdel lui demanda : « J'aurais pourtant cru qu'au contraire cela s'ajouterait à mon sentiment de supériorité. En effet, si je prie pour mon ami, cela ne signifie-t-il pas que j'importe davantage que lui ? »

Rabbénou lui répondit par la parabole d'un roi qui se fâcha contre son fils et le chassa loin de lui. Le prince alla ensuite se réconcilier avec son père et revint à ses côtés. Après un certain temps, le fils commit une autre faute envers son père et celui-ci le rechassa. Pour la seconde fois le fils revint se réconcilier avec le roi, et ainsi de suite à plusieurs reprises. Lorsque le prince péchait contre le roi, celui-ci le bannissait, et quand il se réconciliait avec lui, le roi le rapprochait de lui de

nouveau.

Un jour, tandis que le prince commit une nouvelle faute à l'égard de son père, ce dernier s'emporta violemment contre lui. Il réfléchit et se dit : « Qu'advient-il de tout cela ? Je vais le renvoyer et lorsque je serai apaisé, il reviendra encore s'attirer mes bonnes grâces. Je refuse qu'il en soit ainsi ; je veux le bannir de telle manière qu'il ne pourra plus revenir se réconcilier avec moi. » Que fit le roi ? Il nomma l'un de ses ministres comme intermédiaire entre lui et le prince et lui ordonna : « Lorsque le prince viendra pour m'apaiser et faire la paix avec moi, ne lui permets pas de m'approcher. » Et il en fut ainsi. Le prince vint plusieurs fois obtenir le pardon de son père, mais le ministre, obéissant à l'ordre royal, ne le lui permit pas. La chose se reproduisit encore et encore.

Ce ministre vit ensuite à quel point le prince languissait son père, et combien il souffrait de ne pas pouvoir le voir ne serait-ce que pour obtenir une réconciliation. Il se dit que si le fils éprouvait une telle nostalgie à l'égard de son père, celui-ci devait également énormément souffrir de ce que son fils ne puisse venir jusqu'à lui. Car plus le désir de celui qui aime est grand, plus le désir qu'il éveille chez celui qui est aimé est grand.

Le ministre éprouva une grande pitié et un profond chagrin pour eux deux ; il se disait en effet : « En fait c'est moi qui suis la cause de tout cela, car je suis l'écran qui les sépare, et donc la cause des tourments du roi et du

prince. »

Il continua de réfléchir : « Il existe sans aucun doute un moyen de les réconcilier. Certes, le roi ne fera pas une telle chose pour faire souffrir son fils éternellement en l'empêchant à jamais de revenir à ses côtés. D'autant moins que le roi lui-même en éprouve beaucoup de peine. »

Le ministre poursuivit : « Il ne tient qu'à moi d'aller en personne chez le roi plaider en faveur du prince, afin qu'il lui pardonne une fois de plus et qu'il le rapproche de lui. » Le ministre en fit ainsi. Il se rendit chez le souverain et lui parla de l'amour ardent que le prince éprouvait pour lui et l'implora de lui pardonner. Le roi accepta immédiatement ; il convoqua le prince et lui redonna sa place d'autrefois.

La morale du récit se comprend d'elle-même. Lorsqu'un de nos amis est dans la peine, à D. ne plaise, que ce soit pour une raison spirituelle ou matérielle, chacun doit se dire : « C'est sans doute à cause de moi et de mes péchés. De ce fait, j'agis tel une cloison séparant le Roi des Rois, le Saint béni soit-Il, de l'humanité. Car le Saint béni soit-Il désire sans cesse combler Ses enfants de bienfaits, mais moi, ou plus exactement mes fautes, servent d'écran pour empêcher cela. Le conseil pour l'éviter, c'est de plaider moi-même devant le Roi en faveur de mon ami. »

Et cet homme n'en éprouvera évidemment nul

sentiment de supériorité. Celui-ci provient en effet de l'orgueil éprouvé face à un ami lorsqu'on estime avoir atteint un niveau plus haut que le sien. Mais lorsqu'il songera que son ami n'a pas atteint ce niveau matériel ou spirituel uniquement parce que c'est lui l'écran obstacle entre son ami et le Saint béni soit-Il, lequel veut toujours diffuser tout Son bien, il ne se sentira certainement pas supérieur. Au contraire, sa fierté en sera brisée et il méritera véritablement la vertu de l'humilité. (*Hayé Moharan*, 447.)

Les prêts

J'ai entendu cette parabole d'un homme l'ayant lui-même entendue de notre saint Rebbe. Elle illustre l'importance de parler à autrui avec la crainte du Ciel.

Il était une fois un illustre seigneur immensément riche. Il ordonna à toutes les personnes désireuses de faire un emprunt de venir le trouver afin de leur venir en aide. Beaucoup profitèrent évidemment de l'occasion et vinrent chez lui lui emprunter ces sommes. Le riche seigneur enregistrait l'ensemble de ces prêts sur un carnet.

Un jour, il prit ce carnet, l'examina attentivement et constata que ces prêts lui avaient coûté beaucoup d'argent et que nul n'avait pris soin de venir lui rembourser sa dette. Il se mit naturellement en colère et en éprouva une profonde tristesse.

Parmi ces débiteurs, se trouvait un homme qui lui aussi avait emprunté de l'argent au notable et qui l'avait par la suite perdu dans une transaction. Aussi se trouvait-il dans l'impossibilité de rembourser cette somme et en souffrait terriblement ; de ne pouvoir s'acquitter de sa dette le tourmentait au plus haut point. Il réfléchit, pensant qu'il se devait, quoi qu'il en soit, d'aller trouver le notable, de lui dire ce qui pesait sur son cœur, de lui expliquer n'être pas responsable, etc. Il se rendit chez le notable et commença à épancher son cœur. Il lui raconta

avoir fait un prêt chez lui, et que le moment de l'échéance arrivé il n'avait pas de quoi le rembourser ayant perdu cet argent. Il lui avoua ne pas savoir quoi faire. Le notable lui répondit : « Que m'importe l'argent que vous me devez ; il s'agit d'une somme dérisoire pour moi. D'ailleurs que vous me le rendiez ou non, c'est très peu de chose comparé au total des prêts que j'ai accordé lesquels s'élèvent à des dizaines de milliers de roubles. C'est pourquoi je souhaiterais que vous alliez chez chacun de mes débiteurs afin de leur réclamer l'argent dû, en leur rappelant la somme exacte et en leur demandant pourquoi ils ne me remboursent pas. Même s'ils ne me rendent pas la totalité de ce qu'ils me doivent, que chacun me reverse au moins une partie de sa dette, même minime ; la somme qui me sera restituée vaudra des milliers de fois plus que votre dette entière. » La morale de l'histoire est facile à comprendre.

(Le copiste ajouta : « J'ai ensuite entendu dire que cette parabole a été racontée par Rabbi Its'hak, zal, le gendre du Maguid de Teravitzé. ») (*Hayé Moharan*, 447.)

Le loup et le bâton

Ce récit concerne les professionnels du mensonge vivant de nos jours. Il leur semble parfois accomplir une chose importante, par exemple lorsqu'on vient les consulter pour avoir des enfants. Si plus tard l'homme venu s'enquérir auprès d'eux devient père, si son vœu est exaucé, ils prétendront alors que le mérite leur en revient, qu'ils sont les auteurs de cela.

Rabbénou illustra ce fait par la parabole suivante.

Une fois, un homme marchait sur un sentier ; soudain, il rencontra un loup. Ayant très peur de l'animal, il brandit son bâton tel un fusil et fit mine de le viser pour l'effrayer. Au même instant, un chasseur se trouvant là et possédant un véritable fusil, tua le loup. Il sembla à celui qui avait brandi son bâton que c'était lui qui avait tué la bête, car il ignorait que celle-ci l'avait été par celui qui tira avec un vrai fusil ; il est bien entendu qu'on ne peut abattre un loup avec un simple bâton.

Les choses se passent ainsi. A chaque génération, le monde renferme de véritables Tsadikim qui accomplissent tout grâce à leurs prières ; et tous les ordres qu'ils donnent sont dirigés vers un but positif, et toutes les choses accomplies dans le monde relèvent de leur seul mérite. Quant à ces vedettes du mensonge, il leur semble que ce sont eux qui ont agi, exactement à l'image de cet

homme qui prétendait avoir tué un loup au moyen de son bâton ; en réalité, tout a été réalisé par les véritables Tsadikim. Ce sont eux seuls qui accomplissent tout. (*Hayé Moharan*, 455.)

L'oiseau et ses œufs

On m'a rapporté au nom de Rabbi Na'hman une parabole qu'il a racontée à propos de l'organisation du rassemblement de ses disciples.

Il existe un oiseau qui pond un très grand nombre d'œufs. Il en pond une telle quantité qu'il lui est impossible de les couvrir tous pour permettre aux oisillons d'éclore. D. béni soit-Il lui a donné l'instinct de disperser malicieusement quelques-uns de ses œufs dans le nid d'un autre oiseau, puis d'autres œufs dans un autre nid et ainsi de suite. Les autres oiseaux ignorent que les œufs ne sont pas les leurs et les couvent jusqu'à la naissance des petits. Cet oiseau quant à lui garde quelques-uns de ses propres œufs qu'il couve jusqu'à leur éclosion. Ensuite, il s'envole avec eux, et se met à siffler. Lorsque ses oisillons, nés dans les autres nids, l'entendent, ils reconnaissent sa voix et sont aussitôt attirés par cet oiseau qui les a vraiment engendrés et retournent alors vers lui.

La morale est aisément compréhensible pour celui qui saisit l'allusion à la grandeur du comportement de Rabbénou, de mémoire bénie, à l'égard du monde. (*Hayé Moharan*, 603.)

Le diamant

Histoire racontée par Rabbénou.

Un pauvre gagnait sa vie en extrayant de la boue afin de la vendre. Un jour qu'il creusait en un certain endroit, il y trouva une pierre précieuse d'une très grande valeur. Ignorant son prix, il se rendit chez un expert apte à l'évaluer. Celui-ci lui dit que personne dans ce pays ne pourrait payer une telle somme, aussi devrait-il voyager à Londres, la ville royale.

Etant pauvre et n'ayant pas de quoi payer son voyage, il s'en alla vendre tous ses biens et mendier de porte en porte jusqu'à réunir le nécessaire pour se rendre au port.

Il voulut embarquer sur un bateau, mais, dénué d'argent, il alla à la rencontre du capitaine et lui montra sa pierre précieuse en garantie. Le capitaine le fit aussitôt embarquer avec tous les honneurs et lui dit : « Tu es un homme digne de confiance. » Il lui accorda une cabine de première classe dotée du confort dû aux plus riches. A l'intérieur, un hublot donnait sur la mer. Le pauvre passait son temps à se délecter et à se réjouir de la vue de son diamant, particulièrement au cours des repas car la joie et le contentement facilitent la digestion des aliments.

Un jour, il s'installa pour manger et déposa son diamant sur la table afin de l'admirer ; puis il s'assoupit.

Entre-temps, le matelot s'empara de la nappe et des miettes déposées dessus, ne remarqua pas le diamant, et secoua le tout par-dessus bord. Lorsque notre homme se réveilla, il comprit ce qui s'était passé et en conçut une si grande peine qu'il faillit en perdre la raison. Qu'allait-il faire ? Le capitaine était un bandit ; il le tuerait sans doute en échange du prix de son billet. Aussi feignit-il d'être joyeux comme si de rien n'était.

Le capitaine prit l'habitude de s'entretenir quotidiennement avec lui quelques heures. Il vint donc le voir ce même jour, et notre homme fit si bien semblant d'être empli de joie que le marin ne se douta de rien. Il dit au pauvre : « Je sais ta sagesse et ton intégrité ; or, j'ai l'intention d'acheter une grande quantité de céréales et de la vendre à Londres ; je pourrais ainsi réaliser un grand bénéfice. Je crains seulement qu'ils ne me soupçonnent d'avoir voler dans les réserves du roi. Faisons donc cet achat en ton nom et je te rétribuerai généreusement. » Cela plut au pauvre, et ils agirent ainsi. Dès leur arrivée à Londres, le capitaine mourut et toute la marchandise revint à notre homme, soit plusieurs fois le double de la valeur du diamant.

Rabbénou conclut ainsi : « le diamant ne lui appartenait pas ; la preuve en est qu'il le perdit. En revanche, les céréales lui appartenaient, et la preuve en est qu'il les garda.

Tout ce qui arriva à notre homme tient au seul fait qu'il a tenu bon. » (*Co'hvéOr*, Sipourim Niflaïm, 2.)

L'averse

Cette histoire nous montre comment D. vaincra la guerre uniquement à l'aide des gens simples qui lisent les *Psaumes** en toute humilité et non grâce à ceux qui quêtent l'intelligence. Rabbénou en donne une illustration à travers ce récit.

Un roi partit à la chasse habillé comme un simple homme afin que la partie en soit facilitée. En cours de route, une pluie violente telle un véritable déluge se mit à tomber et tous les ministres du roi se dispersèrent l'un après l'autre. En situation de grand danger, le roi chercha et trouva un refuge habité par un paysan. Il l'accueillit, lui fournit des vêtements et partagea son repas fait d'une soupe de gruau. Il alluma le poêle et l'installa à côté sur une paille. Ce fut pour le roi plus délicieux et plus doux que tout ce qu'il avait goûté auparavant, tant il était las et épuisé.

Les ministres partirent à la recherche de leur roi et parvinrent à l'endroit où ils le virent en train de dormir. Ils attendaient du monarque qu'il regagne son palais à leurs côtés. Celui-ci leur rétorqua : « Puisque vous m'avez abandonné et que vous vous êtes dispersés pensant d'abord à épargner vos propres vies, alors que cet homme m'a sauvé et m'a fait goûter à une telle douceur, c'est lui qui me conduira au palais dans sa charrette. Je resterai

vêtu de ces habits, et lui seul m'installera sur mon trône. »

Rabbénou conclut ainsi cette histoire : « Ainsi qu'il est rapporté, un déluge non pas d'eau mais de pensées profanes et hérétiques précèdera la venue du Machia'h*. Les montagnes les plus hautes en seront recouvertes. Il s'abattra avec une telle violence qu'il éclaboussera jusqu'à la terre d'Israël alors que le premier déluge l'avait épargnée. (En d'autres termes, cette hérésie atteindra même les cœurs des gens intègres.) Alors, aucune sagesse ne pourra proposer de solution ; tous les ministres se disperseront, et la royauté se maintiendra uniquement par le mérite des Juifs simples qui récitent les *Psaumes* en toute humilité. C'est pourquoi ce sont eux qui poseront la couronne sur la tête du Machia'h lorsqu'il viendra. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 4.)

Werda

Rabbénou raconta cette histoire.

Un homme voyageait accompagné de son cocher à destination de Berlin et d'autres grandes villes. Il laissa son cocher nommé Yvan (homme rustre et insensible) au beau milieu d'un marché, dans sa charrette, et alla s'occuper de ses affaires. Un agent s'approcha de lui et lui demanda pourquoi il stationnait là ; il lui dit ainsi : « Werda (Que fais-tu là) ? » Pensant qu'on lui demandait son nom, le cocher répondit : « Yvan. » Sur ce, l'agent le frappa et lui demanda à nouveau :

- Werda ?

- Yvan, répéta le cocher.

Il le tapa de plus belle tout en criant : « Werda ? » N'obtenant pas de réponse, il déplaça le cocher et sa charrette dans une rue à l'écart.

De retour, son maître partit à sa recherche et le trouva enfin ; il lui dit alors :

- Yvan...

- Ne m'appelle pas Yvan mais Werda, répondit en chuchotant le cocher effrayé.

Au sortir de la ville il ajouta :

- A présent tu peux m'appeler Yvan. Là-bas je m'appelle Werda ; mais ici mon nom est Yvan.

Rabbénou conclut ainsi cette histoire : « Chez moi

l'homme est "Werda" ("Que fais-tu là ?"), c'est-à-dire qu'il prend conscience de sa petitesse et qu'il purifie son corps (son "Yvan") ; mais dès qu'il me quitte il redevient "Yvan". »

La matière n'est que matière. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 224.)

*Le Maror**

Un jour, un Juif et un Allemand vagabondaient ensemble. Le premier conseilla au second de se faire passer pour juif (la langue allemande et le yiddish étant proches) ; les Juifs charitables le prendraient ainsi en pitié. La fête de Pessa'h* approchant, il lui apprit comment se comporter tout au long du Séder lorsque quelqu'un l'inviterait chez lui en cette occasion. Il lui parla du Kiddouch*, de l'ablution des mains, mais omit de l'avertir que l'on mangerait du Maror.

N'ayant rien avalé de toute la journée, l'Allemand arriva au Séder* affamé et impatient de goûter aux bonnes choses dont le Juif lui avait parlé. Pour l'heure, on ne lui servit qu'un bâton de céleri trempé dans de l'eau salée, puis tous les autres aliments propres au cours du Séder. On lut ensuite la Hagada*. Il s'apprêtait déjà à contempler les mets, et se réjouissait d'avance de manger un morceau de Matsa*. On lui proposa alors du Maror qui lui laissa un goût amer dans la bouche. Pensant qu'il s'agissait là de tout le repas et que rien d'autre ne l'attendait, il se sauva aussitôt à toute vitesse amer et le ventre vide. Il se dit : « Maudits Juifs ! Après toute cette cérémonie, voilà ce qu'ils offrent à manger ! »

Il arriva à la synagogue et s'y endormit. Plus tard, le Juif le rejoint affichant un visage joyeux, repus de ce qu'il avait mangé et bu, et lui demanda : « Comment as-tu

passé le Séder ? » L'Allemand le lui raconta avec colère. Le Juif lui répondit alors : « Oye, Allemand stupide, si tu avais patienté encore un court moment, tu aurais mangé tant de bonnes choses, tout comme moi. »

Il en est ainsi en ce qui concerne Rabbénou et le service divin. Après tous les efforts et les peines accomplis pour nous rapprocher de l'un ou de l'autre en vue de purifier notre corps, on nous donne un peu de Maror (d'amertume), car celle-ci permet de parvenir à cette purification. Si l'homme pense que l'amertume durera constamment (« C'est ainsi, tout n'est qu'amertume ! »), alors il se sauvera aussitôt. Mais s'il patiente un moment, s'il endure un peu la souffrance due à la purification de son corps, il en ressentira immédiatement toutes sortes d'ardeur et du bien-être.

De ces paraboles découlent des conseils pour tous les domaines du service divin. Il en est en effet ainsi lorsque l'on veut servir D. ; nous devons subir la souffrance qui conduit à la purification corporelle, mais ensuite, nous sentons en nous de nouvelles forces. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 225.)

Le trésor sous le pont

Un jour, un homme rêva d'un trésor caché sous un certain pont de la ville de Vienne. Il se rendit là-bas, et se tenait à proximité du pont réfléchissant à la manière de procéder. De jour il ne pouvait rien entreprendre à cause des passants. Un soldat passa par là et lui demanda : « Que fais-tu ici à réfléchir ? » L'homme crut préférable de lui révéler la vérité ; ainsi pourrait-il l'aider et ils partageraient ensuite le trésor. Il lui raconta donc toute l'histoire. Le soldat lui répondit : « Oye, il n'y a qu'un Juif pour prêter attention à un songe ! J'ai bien rêvé moi aussi qu'à tel endroit et chez telle personne - il mentionna la ville et le nom de cet homme -, un trésor se trouvait dans la cave. Est-ce que j'entreprends de voyager là-bas pour autant ? »

Le Juif rentra chez lui, creusa dans sa cave, et y découvrit le trésor. Après cela il dit : « A présent j'ai compris : bien que le trésor se trouvait chez moi, je devais voyager à Vienne pour le savoir. »

Il en est de même en ce qui concerne le service divin : le trésor est présent en chacun de nous, mais nous devons voyager chez le Tsadik pour le savoir. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 226.)

Le dindon

Un jour, le fils du roi devint fou. Il se prenait pour un dindon, s'asseyait nu sous la table et picorait des morceaux de pain et des os ainsi que le font les dindons. Tous les médecins avaient déjà renoncé, pensant ne pouvoir ni l'aider, ni le guérir. Le roi en éprouva un profond chagrin. Puis un sage se présenta et dit : « Je m'engage à le soigner. » Il se déshabilla à son tour, s'assit nu sous la table auprès du prince et picora avec lui des miettes et des os. Le prince lui demanda :

- Qui es-tu et que fais-tu ici ?
- Et toi que fais-tu ici, lui répondit-il ?
- Je suis un dindon.
- Moi aussi je suis un dindon.

Ils s'assirent ainsi un moment tous deux ensemble et finirent par s'habituer l'un à l'autre. Alors le sage fit un signe et on leur jeta des chemises. Le sage-dindon dit au prince : « Tu penses qu'un dindon ne peut pas se vêtir d'une chemise ; on peut très bien en porter une et être malgré tout un dindon. » Et tous deux revêtirent une chemise. Un moment plus tard, il fit de nouveau un signe et on leur jeta des pantalons ; il fit la même remarque : « Tu penses que de porter un pantalon empêche d'être un dindon... » Ils finirent par mettre un pantalon et ainsi de suite pour le reste des vêtements.

Puis le sage fit encore un signe et on leur jeta les

mêmes aliments qu'un homme consommait à table. Il lui dit : « Tu penses que de manger de bonnes choses fait que l'on perd son appellation de dindon ; on peut tout fait en manger et le rester quand même. » Ils mangèrent. Enfin il lui dit : « Tu penses que la place d'un dindon est nécessairement sous table ; un dindon peut très bien s'asseoir à table. » C'est ainsi que le sage agit avec le fils du roi jusqu'à la totale guérison de celui-ci.

Le sens de cette histoire est explicite pour celui qui comprend.

Note du copiste : il nous semble que l'homme veut se rapprocher du service divin ; mais il est tel un dindon revêtu de matérialité. A l'image du prince, il peut pourtant s'en rapprocher doucement, progressivement, jusqu'à y pénétrer totalement. Il en est de même pour le rapprochement d'autres personnes de cette voie. Il suffit au sage de savoir cela. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 227.)

La moisson

Un jour, le roi dit à son meilleur ami, le Premier ministre :

- Comme je sais lire dans les étoiles, j'ai vu que toute la moisson qui poussera au cours de cette année rendra fou celui qui en mangera. Aussi devons-nous décider comment agir.

- S'il en est ainsi, répondit-il, mettons de côté pour nous deux une partie de la récolte précédente afin de ne pas avoir à manger de la prochaine.

- Si nous agissons de la sorte, nous serons les seuls à n'être pas atteints de folie alors que le monde entier le sera. Alors le contraire se produira (puisqu'il n'est pas possible de réserver de la récolte précédente pour tous), et ce seront nous les fous. C'est pourquoi nous aussi nous devons assurément manger de cette moisson ; simplement, nous ferons un signe sur nos fronts afin de nous souvenir malgré tout de notre folie. De cette façon, lorsque je regarderai ton front et toi le mien, nous saurons, grâce à ce signe, que nous sommes fous. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 228.)

Le cerf

Un roi chassait un cerf sans parvenir à l'atteindre.
Ses ministres s'impatientèrent et lui dirent :

- Votre Majesté, rentrons.

- Celui qui veut rentrer n'a qu'à rentrer répondit le roi ; quant à moi, je suis obligé de capturer ce cerf.

Rabbénou raconta cette histoire en allusion à son enseignement du *Likouté Moharan* (I, 55), disant que : « La terre d'Israël est une splendeur comparée aux autres terres. » (En hébreu « splendeur » est le même mot que « cerf. ») (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 229.)

La moisson détériorée

Il était une fois un roi astrologue qui prévu que si la moisson de cette année n'avait pas lieu avant une certaine date, celle-ci pourrirait toute entière. Le temps imparti étant court, il décida d'embaucher des moissonneurs, de les combler de tous les plaisirs et de satisfaire tous leurs besoins. Il souhaitait les contenter afin qu'ils travaillent jour et nuit et achèvent ainsi la moisson avant l'échéance.

Mais tout au contraire, les moissonneurs se délectèrent dans leurs plaisirs, oublièrent leur tâche, et le terme passa sans qu'ils n'aient moissonné ; toute la récolte se détériora. Ils ignoraient comment éviter la colère du roi. Un sage leur conseilla ceci : il existait un oiseau que le roi aimait particulièrement ; s'ils le lui procuraient, il en éprouverait un bien-être et un plaisir tels qu'il pardonnerait tout. Mais l'oiseau vivait si haut dans le ciel qu'il en était très difficile d'accès ; de plus, les moissonneurs ne possédaient pas d'échelle et disposaient de peu de temps. Etant nombreux, le sage leur suggéra de grimper l'un sur l'autre jusqu'à atteindre l'oiseau dans ses hauteurs. Mais ils se disputèrent entre eux, chacun voulant se trouver au sommet au-dessus de son ami. A cause de leurs querelles, ils se relâchèrent et l'oiseau s'envola. Seule resta la colère du roi devant leur négligence au sujet de la moisson.

Voici le sens de cette histoire. L'Éternel, que Son Nom soit béni, a créé l'homme et lui a offert tous les plaisirs pourvu que celui-ci fauche la moisson avant que la souillure de l'Alliance ne l'endommage, et qu'il Le serve avec un esprit saint. Mais ces plaisirs détournent l'homme de sa tâche ; il finit par se laisser corrompre par la moisson qui a déjà pourrie, et les péchés souillent alors son esprit, que D. nous en préserve. Cependant et malgré cela, il pourrait encore obtenir un pardon total grâce à l'oiseau qui incarne en fait le Tsadik. Malheureusement, la dispute et la jalousie - illustrées par la volonté commune de se trouver au sommet - conduisent l'homme à s'éloigner du Tsadik et à ne pas s'attacher à lui. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 229.)

***Paraboles de Rabbi Avraham, zal, au sujet de
la sottise, des vanités de ce monde et de notre
finalité***

C'est l'histoire d'un homme dont le jugement a déjà été prononcé et qui était en cours d'exécution. On confie cet homme aux exécuteurs de la sentence ; ils le font asseoir dans une charrette tirée par des chevaux et conduite par le bourreau qui doit appliquer le verdict. Le condamné sait qu'il n'y a plus aucune possibilité d'y échapper. Il voit la charrette conduite par les chevaux se rapprocher de la potence. Ils avancent à toute allure, ne prenant pas même une seconde pour s'arrêter, et à chaque enjambée, le lieu de sa mort arrive. La seule chose qu'il ignore, c'est la durée de ce voyage vers ce lieu ultime. Sera-t-il d'un an, d'un jour ou d'une heure ? La seule certitude, c'est qu'il s'en approche. S'il voyait alors une comédie, il n'y prêterait évidemment aucune attention.

Il en va de même pour tout homme. Chacun sait qu'en fin de compte il devra mourir. Les deux chevaux, ce sont le jour et la nuit qui courent éperdument et n'arrêtent jamais, pas même une seconde, d'avancer. L'unique consolation de l'homme c'est qu'il ignore si son heure est imminente ou s'il vivra encore. Quoi qu'il en soit, ce jour approche. Par conséquent, il doit songer à préparer le nécessaire pour la route sans se laisser troubler par les illusions et la dérision des passions qui lui

font oublier de veiller à ces préparatifs.

L'homme de vérité, le Tsadik, observe l'univers, les êtres humains revêtus de matérialité et d'apparence auxquelles ils consacrent temps et efforts. Ils ressemblent à des gens condamnés à être jetés dans une fosse profonde entourée de palissades qui les empêchent de voir le vaste monde dans toute sa beauté. Ils se nourrissent de ce qu'ils trouvent dans l'eau des égouts au sortir de la ville et provenant des déchets du palais du roi. Ils y trouvent de petits morceaux d'intestins et s'en repaissent ; et lorsque l'un d'entre eux découvre un morceau un peu plus gros, l'autre le jalouse parce que son propre morceau est de plus petite taille ; que son compagnon ait obtenu une part plus grosse l'attriste. Le Tsadik les observe et éprouve de la pitié pour leur misère. Quant à eux, ils pensent qu'il n'est rien de meilleur que cela et ne voient ni ne goûtent aux bonnes choses existant dans le palais du roi. Le Tsadik cherche les moyens de les faire sortir de cette condition misérable et de leur faire goûter aux plaisirs paradisiaques de ce monde que l'on peut mériter.

Voici une parabole sur le danger représenté par ce monde. Tout se passe comme si, livrant une guerre, un homme voyait sans cesse l'un des siens tomber, abattu par des flèches. Ces mêmes flèches sont sur le point de l'atteindre et il ignore comment y échapper. La force lui manque vraiment de saisir son épée pour se battre tant il

a peur et se sent affaibli. Il lui faut alors agir comme les soldats qui se soutiennent mutuellement et ne tombent pas ; il doit se reprendre, se défendre et ne pas céder à l'ennemi qui viendra pour l'achever.

Il lui faut donc prendre conscience du danger existant dans ce monde car le Baal-Davar* s'empare sans cesse de quelqu'un jusqu'à ce qu'il tombe. Et il n'y a pas de conseil à donner sinon celui de se renforcer, au moins de se défendre et de ne pas baisser les bras , de s'emparer d'une arme et de combattre avec elle sans céder à l'ennemi qui souhaite nous retrancher des deux mondes, que D. préserve. Il faut se renforcer contre lui et sauver tout ce qui peut l'être.

(Récit du copiste.) Ce récit parle de la rédemption. Je l'ai entendu des nôtres qui l'ont eux-mêmes entendu de Rabbi Avraham, de mémoire bénie, au nom de Rabbi Nathan, de mémoire bénie. On demanda à celui-ci comment se pouvait-il que la rédemption n'ait pas eu lieu du temps des générations précédentes ni de celle de notre saint Rebbe mais arrivera au cours des dernières générations dont le niveau spirituel ne fait pourtant que baisser. Il leur répondit par une parabole.

Il y avait dans le monde une grande ville entourée d'une muraille fortifiée et invincible. Tous les rois souhaitaient la conquérir et y mettaient l'ensemble de leurs forces ; mais leurs espoirs restaient vains. Chacun de leurs soldats tombait en effet l'un après l'autre, abattu

par les flèches lancées du haut de la muraille. Puis vint un roi très sage qui fit le tour de cette enceinte ; il l'examina et il lui sembla que l'élite de ses troupes, ses soldats les plus valeureux, allaient pouvoir la frapper et l'abattre. Il agit ainsi mais tous ses hommes tombèrent, le laissant seul. Il fit à nouveau le tour de la muraille voir le travail accompli et réalisa de par son intelligence qu'il allait à présent pouvoir s'en emparer, ne serait-ce qu'à l'aide de vieillards, de malades et d'enfants (l'enceinte était en effet déjà entièrement ébranlée de l'intérieur mais cela ne se voyait pas de l'extérieur). Et c'est ce qu'il fit. Il rassembla tout ce qui lui restait de femmes, d'enfants et de malades et alla s'emparer et détruire totalement la muraille. Ainsi, ce sont les derniers de ses sujets, les plus faibles, qui conquièrent les remparts, alors que s'ils s'étaient acharnés à vouloir l'abattre en travaillant de toutes leurs forces pendant des milliers d'années, ils n'y auraient pas fait la moindre fissure. La muraille ne put en effet être abattue que grâce à la force des premiers guerriers qui l'ébranlèrent au point de la détruire. Et si les premiers combattants ne réussirent point à s'en emparer, les derniers achevèrent le travail et y parvinrent.

Il en est de même au sujet de la rédemption. Les premiers (combattants) tels que les Tsadikim véritables et leurs disciples, comme Moché Rabbénou, Rabbi Chimon Bar Yo'haï, le saint Ari*, le saint Baal Chem Tov*, notre saint Rebbe et les autres Tsadikim, qu'ils reposent en paix, ont jeté des flèches pour détruire le serpent, le côté

du Mal, le Same'h Mem* et ses aides. Ils ont déjà tellement ébranlé le côté du Mal que quiconque faisant partie des dernières générations, pourra le vaincre et achever le tri afin que la rédemption arrive.

Cette parabole est en vérité d'une très grande utilité pour pratiquer le service divin dans toutes ses formes avec davantage de ferveur ; qu'il s'agisse de la prière, de la Hitbodédout ou pour vaincre les passions et les mauvais penchants. En effet, même si un homme œuvrait dans ce but depuis plusieurs années et qu'il lui semble n'avoir rien accompli du tout, malgré cela, il devra se renforcer et continuer de faire ce qui lui incombe jusqu'à l'achèvement de sa mission. Il en va de même au sujet du savoir-vivre, comme l'ont rapporté nos Sages de mémoire bénie : « Il faut particulièrement veiller à trois choses ... »

En voilà assez pour le sage, car cette parabole s'applique à tous les thèmes. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, p. 221-238.)

Le merveilleux jardin du duc

Voici le commentaire du verset : « l'Éternel gardien de la vérité » (*Psaumes*, 146, 6), selon la parabole de Rabbi Nathan, de mémoire bénie.

C'était à l'époque où l'opposition envers les partisans de Rabbi Na'hman de Breslev atteignit son paroxysme. Le mensonge prit de telles proportions qu'il évinça la vérité ; celle-ci fut terrassée au point qu'on pouvait douter qu'elle se redresse un jour. Les Écritures nous ont également averti de cela : « Et la vérité fut jetée à terre » (Daniel 8, 12).

Rabbi Nathan songeait à tout cela un matin avant la prière, si bien qu'il lui fut impossible de prier convenablement. C'est dans cet état d'étroitesse d'esprit et dans le quasi-désespoir d'accéder à davantage de largesse qu'il entama sa prière. Il parvint alors aux « Psouké dézimra* » (lecture des *Psaumes* dans la première partie de la prière du matin). Soudain, lorsqu'il lut le verset « Hachomer émet léolam* » (« L'éternel gardien de la vérité »), il ressentit un scintillement et une élévation de son esprit et de la joie dans son cœur. Il expliqua ce verset à l'aide d'une parabole.

Un duc possédait un merveilleux jardin où se trouvaient et où poussaient toutes sortes de plantes existant dans le monde. A l'exception d'une. Des années passèrent sans que cette pièce rare n'apparaisse dans ce

jardin, jusqu'au jour où le duc se procura une graine de cette plante. Il la sema. Mais cette semence étant unique, la seule de son espèce et la plus précieuse de son jardin, elle se trouvait d'autant plus exposée au danger jusqu'à l'achèvement de sa croissance. D'une part, les éléments qui contribuent à sa croissance doivent intervenir au moment précis où la semence en a besoin et être dosés avec exactitude, ni plus ni moins ; d'autre part, les oiseaux qui guettent les semences pour les manger la mettent également en danger. C'est pourquoi le duc nomma des gardiens chargés de veiller constamment et à tour de rôle sur cette semence, sans même en détourner leur regard un seul instant.

Il en va de même pour la vérité, la plus rare des valeurs, qui a été jetée à terre et sur laquelle passe ce qui passe. Il ne faut toutefois pas avoir peur pour elle, car Celui qui l'a jetée à terre n'est autre que « l'Eternel gardien de la vérité » et Il pose toujours les yeux sur elle. Jusqu'à la réalisation du verset « La vérité va germer du sein de la terre » (*Psaumes* 85,12), elle croîtra, prospèrera et donnera des fruits car « la vérité est éternelle » (*Proverbes* 12,19.)

Ensuite, la prière de Rabbi Nathan fut comparable à celle des Tsadikim, et il put prier « dans la joie, le bonheur, la sérénité et l'allégresse. »

Un homme vint se plaindre à Rabbi Nathan de ne pas parvenir à pratiquer son service divin avec toute la ferveur désirée. Rabbi Nathan le consola par ces mots : « Regarde-moi, je suis déjà un juif à la barbe grise et j'aspire encore à devenir un juif intègre. »

Il ajouta : « Lorsqu'on est jeune, il faut se donner beaucoup de mal pour aspirer au moins à devenir un juif simple et intègre lorsque l'âge de la vieillesse arrivera. » (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, p. 244-245.)

*Une partie d'échecs chez notre Rebbe, de
mémoire bénie*

Un jour, on joua une partie d'échecs chez Rabbénou. Comme cela arrive souvent au cours du jeu, on en vient à oublier le respect dû au rang de son adversaire. Ainsi les joueurs ne témoignèrent pas à Rabbénou le respect dû à son rang. Rabbi Nathan et Rabbi Naftali arrivèrent au cœur de la partie, très craintifs et respectueux comme à leur habitude et furent peinés de constater cela. Rabbénou leur dit : « Vous ne faites pas partie de mes guerriers. »

Il leur raconta alors l'histoire d'un roi qui entraîna un jour son ami dans un salon retiré pour y disputer une partie d'échecs. Le roi oublia sa propre identité et l'ami oublia qu'il affrontait le souverain. Ils jouèrent tels deux hommes simples ; tantôt le roi gagnait, tantôt l'ami gagnait, et ainsi de suite. L'ami oublia un peu la crainte qu'il éprouvait pour le roi. A cet instant, des ministres ayant besoin du monarque entrèrent, emplis d'une crainte et d'un respect habituels. L'ami du roi se ressaisit alors, prenant conscience de l'identité de son adversaire. Dès lors il commença à mal jouer dans l'intention de ne pas le vaincre. Le roi lui dit : « Qu'est-ce à dire ? Ce n'est pas ton affaire. Avec eux je gouverne des royaumes, et avec toi je joue aux échecs. »

Alors, Rabbénou désigna de sa main Rabbi Nathan et Rabbi Naftali, et dit : « Avec eux je gouverne des royaumes, et avec vous je joue aux échecs. » (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, p. 202.)

Kaptsin Pacha

Il était une fois un de nos frères juifs très proche du roi de Turquie. Il comptait bien plus aux yeux du souverain que tous ses ministres ; à lui allait sa préférence basée sur un amour d'une grande profondeur. Ainsi, le roi l'invitait quotidiennement à se rendre au palais pour le seul plaisir de sa compagnie. Les ministres en conçurent de la jalousie et ourdirent un complot afin que le roi en vienne à accuser son protégé et le fasse disparaître de ce monde. Parmi ces hommes se trouvait un pacha du nom de Kaptsin Pacha. Il haïssait ce juif plus qu'eux tous mais en sa présence il feignait d'être son ami. Il cherchait sans cesse un stratagème qui conduirait le roi à le mettre en accusation.

Un jour, il s'approcha du juif et lui parla avec ruse. Il lui raconta s'être rendu au palais et avoir entendu du roi lui-même combien celui-ci l'aimait. « Pourtant, une chose l'importune. Lorsque tu lui rends visite et t'entretiens avec lui, il ne peut supporter ton haleine, car il décèle une mauvaise odeur qui s'exhale de ta bouche. Ne pouvant se passer de toi, il se voit contraint d'être considérablement incommodé par cela. Aussi je te conseille de tenir un mouchoir parfumé devant tes lèvres chaque fois que tu te présenteras devant le roi. Le parfum couvrant ta mauvaise haleine, il ne la sentira pas et ainsi tu ne perdras pas la considération qu'il a à ton égard. » Victime de sa naïveté,

le juif crut à ses paroles et décida d'agir de la sorte.

Ensuite, le pacha se rendit auprès du roi et lui raconta avoir entendu son ami le juif dire combien il souffrait de sentir la mauvaise haleine du roi chaque fois qu'il conversait avec lui. « Aussi a-t-il résolu de tenir un mouchoir parfumé devant sa bouche lorsqu'il viendra s'entretenir avec Votre Majesté afin de ne pas sentir cette odeur désagréable. Telle sera pour vous la preuve que je ne mens pas. Demain, lorsqu'il se présentera à vous, vous constaterez vous-même qu'il en sera ainsi. » A ces mots, le roi entra dans une violente colère et lui dit : « Si tes paroles sont justes, je le ferai disparaître de ce monde. »

Le lendemain, le juif se présenta devant le roi un mouchoir devant ses lèvres selon le conseil du pacha dont il avait cru les paroles. Voyant cela, le roi fut obligé d'admettre que le pacha n'avait point menti. Il écrivit aussitôt une lettre en ces termes : « Lorsque le porteur de la présente se trouvera devant vous, jetez-le immédiatement dans la fournaise réservée à tous les condamnés à mort. » Il cacheta la lettre de son sceau et dit au juif : « Je te demande de remettre cette lettre en personne à l'homme dont les coordonnés figurent dessus. » Muni de cette missive et ignorant son contenu, le juif promit au roi d'accomplir sa volonté. Ensuite il rentra chez lui.

Or, notre homme attachait une importance particulière à accomplir la Mitsva de circoncire les nouveau-nés juifs. Chaque fois qu'on l'invitait à honorer

ce saint devoir, nul obstacle n'aurait su l'en empêcher ; cette Mitsva étant infiniment précieuse à ses yeux.

Voici ce qui survint le jour-même où il devait voyager afin de remettre la missive royale à l'endroit indiqué. Désireux de sauver son fidèle serviteur, D. envoya à sa rencontre un paysan juif lequel l'invita à voyager dans son village afin de circoncrire son fils. Habitué à ne jamais se soustraire à cette Mitsva, le juif se demanda comment obéir au roi et délivrer ce message malgré tout. L'Eternel fit alors se rencontrer le pacha et le juif. Ce dernier lui confia avoir reçu du roi une lettre destinée à un homme chez qui il devait se rendre. Mais voilà qu'aujourd'hui D. lui donnait l'occasion d'accomplir la Mitsva de circoncrire un enfant. « Et j'ai pour habitude de ne jamais me dérober à ce saint devoir ajouta-t-il ; aussi je te prie de prendre cette lettre et de la porter toi-même là-bas. » A ces mots le pacha se réjouit grandement ; une occasion se présentait en effet de calomnier davantage le juif auprès du roi dont il ne pourrait accomplir la volonté au sujet de la lettre. Le pacha s'empara de celle-ci et la remit à l'homme concerné ; il s'agissait du bourreau chargé de brûler les condamnés à mort par décret royal. Il saisit aussitôt le pacha et le jeta dans la fournaise où il brûla vif. Ainsi avait-il mérité la sentence divine « mesure pour mesure. »

Revenons à notre juif. Ignorant tout de ce qui était arrivé au Pacha il se rendit dès le lendemain chez le roi lequel fut très surpris de le voir.

- N'as tu donc pas encore remis à cet homme la lettre que je t'ai remise en mains propres, lui demanda-t-il ?

- Votre Altesse, répondit-il, j'ai confié cette lettre à Kaptsin Pacha afin qu'il la remette lui-même à son destinataire. En effet, D. m'a donné l'opportunité d'accomplir la Mitsva de circoncire un enfant, et mon habitude est de ne jamais me soustraire à ce devoir sacré.

Le roi comprit alors que le pacha, qui avait calomnié le juif devant lui, avait été brûlé. Il lui demanda aussitôt : « Pour quelle raison portes-tu un mouchoir parfumé devant ta bouche lorsque tu t'adresses à moi ? » Il répondit qu'il suivait en cela la recommandation du pacha. « Il m'a en effet dit avoir entendu de votre part que vous ne supportiez point mon haleine. » Le roi lui rapporta alors les calomnies du pacha le concernant. « Tu lui aurais dit que, ne pouvant supporter ma mauvaise haleine, tu tiendrais dorénavant un mouchoir parfumé afin de ne pas la sentir. » Il lui révéla aussi le contenu de la lettre et ajouta : « A présent je sais que D. seul dirige le monde et qu'Il préserve ses fidèles de tous les maux. Quant au pacha, sa machination pour te nuire s'est retournée contre lui et D. lui a rendu ce qu'il mérite. »

A compter de ce jour, notre homme reçut encore davantage de considération aux yeux du roi, bien plus que tous les ministres de son entourage. Il resta très important et très cher à ses yeux. (*Co'hvé Or*, Sipourim Niflaïm, 3.)

Prières pour un chat

Un jour, Rabbénou, que sa mémoire soit bénie, raconta à sa fille Adèle l'histoire d'un homme célèbre qui pria pendant neuf ans avec une grande ferveur parce qu'un chat s'entêtait à gratter à sa porte. Il croyait que c'était ses disciples qui se bousculaient au seuil de chez lui, avant de réaliser qu'il s'agissait d'un chat !

Il avait donc prier toutes ces années pour un simple chat ! Que D. nous en préserve. (*Avanéa Barzel*, 13.)

Le marchand qui voyageait en compagnie d'un charretier goy*

Rabbénou, de mémoire bénie, disait : « Le mauvais penchant des juifs intègres est un dibouk*. » Il ajouta : « Lorsque le mauvais penchant s'empare d'un juif intègre, il lui confère une sorte de folie, à D. ne plaise. » Il conclut que ce n'est qu'à un âge vénérable que quelques Tsadikim sont parvenus à se dégager totalement de l'emprise des passions.

Ainsi se poursuivit ma conversation avec Rabbi Avraham, de mémoire bénie. Il appuya ce qu'avait expliqué son père, Rabbi Na'hman de Toulchine, de mémoire bénie, sur cette parole de nos sages à propos des vieillards ignorants : « Au fur et à mesure qu'ils vieillissent, ils perdent la raison ». Pour se faire, il rapporta la parabole d'un commerçant qui voyageait en compagnie d'un charretier goy* ivrogne.

Chaque fois que les deux hommes arrivaient à une auberge, le charretier y entraient pour boire et s'attablait longtemps avec les autres buveurs. Un jour qu'ils atteignirent une auberge abandonnée, le goy descendit de la charrette, se dirigea vers l'auberge désertée, en ouvrit chaque fenêtre, regarda et se mit à gémir. Lorsqu'il remonta en voiture, le commerçant lui demanda : « Mais enfin, que signifie tout cela ? Même lorsque tu arrives dans une taverne abandonnée, tu descends de voiture pour la regarder et y pousser des gémissements ! » Le goy

lui répondit : « J'évoque ainsi le souvenir du bon vieux temps. Ici j'ai bu avec mes amis, nous avons bien mangé, nous avons bien bu, nous nous sommes enivrés, nous étions joyeux et maintenant oye vavoye (il n'en reste plus rien) ! C'est de cela que je dois me lamenter. »

En effet, les vieillards ignorants, habitués à assouvir leurs passions depuis leur jeunesse et n'éprouvant pas l'ombre d'un désir de vaincre la moindre d'entre elles, n'ont plus la possibilité de les satisfaire une fois devenus vieux : leurs désirs subsistent mais leur corps et leurs membres sont usés. Ils se souviennent alors de ce que ces membres leur ont permis de faire autrefois, de la jouissance éprouvée, et se lamentent, pauvres d'eux, de ne plus pouvoir satisfaire leurs désirs. Leur esprit est tout simplement troublé et confus, et ils en deviennent fous.

Mais les vieillards érudits, ceux qui ont aspiré durant toute leur jeunesse à restreindre leurs passions, à les anéantir et à les vaincre, eux qui regrettaient alors d'éprouver des désirs et redoutaient que leur corps en bonne santé puisse céder aux passions qu'ils tentaient justement de briser, ceux-ci ont alors éprouvé de grandes souffrances. Cependant, une fois devenus vieux, lorsque leurs membres se sont affaiblis, ils se sont encore renforcés dans leurs aspirations. Et leur esprit en est alors d'autant plus clair qu'ils n'ont plus à lutter contre leurs passions comme du temps de leur jeunesse. Quoi qu'il en soit, au terme de leur vie, ils obtiennent ce qu'ils ont jadis tant désiré. (*Avnéha Barzel*, 62.)

Le lustre

Voici l'histoire d'un jeune homme qui quitta la maison paternelle. Il voyagea très longtemps à l'étranger où il logea chez l'habitant. Puis il revint chez son père fier d'avoir appris un art parmi les plus nobles, celui de fabriquer des lustres. Il demanda à son père de rassembler tous les fabricants de lustres afin de leur montrer son savoir en la matière. Le père en fit ainsi ; il réunit tous ces artisans afin qu'ils soient témoins du talent de son fils, et de ses connaissances acquises durant ce temps passé chez autrui.

Le fils leur montra un lustre de sa fabrication que tous trouvèrent horrible. Le père se rendit chez les fabricants leur demander leur verdict, et ils furent obligés de lui avouer que le lustre était très laid.

Le fils continua de se vanter : « Et bien, que dites-vous de mes dons artistiques ? » Le père lui révéla que tous trouvaient son œuvre affreuse. Le fils lui répondit : « Bien au contraire ! J'ai précisément prouvé ma grandeur de cette manière. Je leur ai montré à tous leurs défauts, car ce lustre réunissait les imperfections de chacun des artisans présent ici. En effet, tu constateras qu'untel critique cette partie mais en admire une autre tandis que pour celui-là c'est le contraire ; la partie qui a déplu à son ami lui semble magnifique et une autre laide. Il en est ainsi pour tous ; ce qui est laid aux yeux de l'un est beau

aux yeux de l'autre et vice versa.

J'ai réalisé ce lustre uniquement à partir de défauts, afin de leur montrer à tous qu'ils ne sont pas parfaits et que chacun a une tare, car ce qui paraît beau à l'un semble défectueux aux yeux de son ami. Mais en réalité je suis capable de fabriquer un lustre parfait, sans le moindre défaut. »

En fait, si l'on connaissait tous les défauts et les manques d'une chose, on saisirait l'essence profonde de cette chose, sans même l'avoir jamais vue.

Les œuvres de D. sont sublimes. Aucun homme ne ressemble à un autre. Toutes les créatures existaient déjà dans le premier homme ; chacune d'elles était incluse dans les seules lettres du mot « ADAM » (homme) ; tous les luminaires se trouvaient inclus dans les seules lettres du mot « OR » (lumière). Et il en est de même pour le reste, pour toute chose au moment de la Création du monde. En examinant les feuilles d'un même arbre, on verra qu'il n'en est pas deux identiques.

Rabbi Na'hman approfondit ce thème très longtemps. Il dit encore qu'il existe une science dans le monde permettant de vivre sans manger ni boire. Et il poursuivit alors avec des propos merveilleux et terribles. (Conversations postérieures aux *Contes*).

La pompe

Cette histoire parle d'un homme qui ne croyait pas les gens qui disent que des esprits provenant de l'Autre Côté* viennent parfois abuser les êtres humains, comme cela s'est déjà produit à plusieurs reprises. Cet homme-là n'y accordait aucun crédit.

Hors, une nuit, un esprit vint à lui et l'appela pour l'inviter à sortir au dehors. L'homme sortit, et l'esprit lui montra le beau cheval qu'il avait à vendre. Il constata la beauté de la monture et lui demanda : « Combien en veux-tu ? » « Quatre roubles » répondit l'esprit. L'homme estima qu'il valait au moins huit roubles car c'était une bête de choix et en très bonne santé. Il acheta le cheval pour quatre roubles et réalisa une excellente affaire. Le lendemain, il sortit le cheval pour le vendre. On marchanda en lui proposant une certaine somme. Il se dit : « Si l'on m'en propose un tel prix, c'est sûrement qu'il en vaut le double ! » Il refusa de le vendre et conduisit le cheval plus loin. Là, on lui en proposa deux fois cette somme comme il le souhaitait. Il se dit : « Il en vaut certainement plus du double. » Il conduisit ainsi le cheval de plus en plus loin où la bête finit par atteindre des milliers de roubles. L'homme refusa toujours de la vendre à qui que ce soit, se disant sans cesse : « Je peux certainement en obtenir plus du double. ». Et cela jusqu'à ce qu'il ne trouve personne pour acheter la monture,

excepté le roi. Il conduisit le cheval au souverain, lequel lui proposa une somme énorme car la bête plaisait énormément à tout le monde. Là encore il refusa la proposition du roi en se disant : « Il en vaut assurément davantage. ». Le roi lui non plus n'acheta le cheval.

De là, l'homme alla abreuver sa monture. Il se trouvait à cet endroit une pompe servant à abreuver les bêtes. Le cheval sauta dans la pompe et disparut tout à fait. (En tout cas il sembla à son propriétaire qu'il disparut car toute cette histoire n'était que l'œuvre des esprits.)

L'homme commença à crier très fort. « Pourquoi cries-tu ? » lui demanda la foule ameutée par ses hurlements. Il répondit que son cheval avait sauté dans la pompe. Le croyant fou, les gens se mirent à le battre et le blessèrent. L'orifice de la pompe était très étroit ; comment un cheval aurait-il pu y sauter ? Lorsque l'homme vit qu'on le battait et qu'on le prenait pour un aliéné il voulut s'en aller. Au même instant, le cheval sortit sa tête de la pompe. Pensant voir son cheval, l'homme cria de plus belle : « Aha ! Aha ! » Les gens accoururent de nouveau vers lui et battirent une seconde fois celui qu'ils prenaient pour un fou. Cette fois encore il voulut s'en aller mais le cheval sortit la tête de la citerne au même instant. Et l'homme de crier de plus belle et les gens de se grouper autour de lui pour le battre.

Voilà comment l'Autre Côté* parvient sans cesse à tromper l'homme, pour rien, par un mensonge grossier sans la moindre réalité. Et celui-ci s'y méprend, se laisse

duper, imaginant chaque fois qu'il pourra gagner davantage et qu'il pourra d'autant mieux assouvir ses passions. Il leur court après pendant un certain temps, et soudain, celles-ci disparaissent et l'abandonnent. En effet, il arrive parfois que les passions s'atténuent ; alors, lorsque l'homme veut s'en débarrasser, ces dernières relèvent la tête et l'homme les poursuit de plus belle et ainsi de suite.

(Rabbénou, zal, ne s'est pas davantage expliqué sur ce sujet. A toi de bien comprendre.) (Conversations postérieures aux *Contes*.)

La confiance en D.

Il était une fois un roi curieux de savoir s'il existait au monde une personne ayant moins de soucis que lui. « Moi qui suis comblé, qui suis roi et qui gouverne ? » se dit-il. Et il partit s'en enquérir.

La nuit, il se cachait derrière les maisons afin d'écouter et de prendre part aux paroles prononcées chez autrui. Il entendit les plaintes de chacun : ici le commerce ne leur rapportait pas suffisamment ; ailleurs le gouvernement leur causait des ennuis, et ainsi de suite. Chacun se plaignait.

Il s'en alla puis aperçut une maison basse, enclavée dans la terre, dont les fenêtres étaient à hauteur du sol et le toit tombait en ruine. A l'intérieur, il vit un homme assis jouant du violon dans une grande joie. Il fallait bien tendre l'oreille pour entendre le son de la musique. Devant lui, une cruche remplie de vin et de la nourriture. Il respirait la gaieté, la joie et l'absence de soucis.

Le roi entra dans la maison, en salua l'habitant et reçut son salut en retour. Il vit la cruche remplie de vin et les diverses sortes d'aliments posées devant cet homme très gai. Ce dernier invita le roi à boire et il but à sa santé. Le roi but à son tour en signe d'amitié, puis s'allongea afin de dormir, et remarqua à nouveau l'allégresse que dégageait cet homme dénué de tout soucis. Le lendemain matin le souverain se leva ; son hôte en fit de même et le

raccompagna. Le roi lui demanda alors :

- D'où provient ta subsistance ?

- Je sais réparer toutes sortes d'objets cassés, lui répondit-il. J'ignore comment exécuter un travail entièrement ; je répare uniquement des objets endommagés. Ainsi, je sors dès le matin et je les remets en état jusqu'à parvenir à réunir cinq ou six pièces d'or. Avec cette somme, je m'achète le nécessaire pour manger et boire.

Entendant ses propos le roi se dit en lui-même : « Je vais bouleverser cela. » Il partit et publia un décret stipulant que toute personne en possession d'un objet défectueux devrait dorénavant le réparer lui-même ou en acheter un neuf mais ne le confier à personne pour en assurer la remise en état.

Le lendemain matin notre homme se mit en quête d'objets à réparer. On lui fit alors part du décret royal. Cela l'inquiéta, mais il avait pleine confiance en D. Il continua son chemin et aperçut un homme riche en train de couper du bois. Il lui demanda :

- Pourquoi coupes-tu ce bois toi-même ? Cela convient-il à ton rang ?

- J'ai bien cherché un bûcheron, répondit-il, mais en vain ; aussi ai-je dû couper ce bois moi-même.

- Laisse-moi t'y aider.

Il coupa du bois pour le seigneur en échange d'une pièce d'or. Se disant que c'était une bonne chose, il s'en alla effectuer la même tâche jusqu'à réunir six pièces d'or.

De nouveau il put acheter de quoi préparer un repas et en fut joyeux (Rabbénou dit en ces termes : « Et ce repas était un vrai repas. »). Le roi se rendit pour la seconde fois derrière la fenêtre de sa maison voir ce qui s'y passait. Il découvrit notre homme assis dans une joie profonde devant sa nourriture et sa boisson. Il entra, constata tout cela, puis s'allongea tout comme la nuit précédente. Le matin venu, notre homme se leva et raccompagna le roi. Celui-ci lui demanda :

- Toutes ces choses coûtent de l'argent. Comment te les es-tu procurées ?

- J'avais pour habitude de réparer toutes sortes d'objets endommagés ; mais le roi ayant décrété que l'on ne donne plus rien à réparer à quiconque, j'ai alors entrepris de couper du bois jusqu'à réunir l'argent nécessaire.

Le roi s'en alla et décréta qu'il était désormais interdit de donner à quiconque du bois à couper. Et lorsque notre homme se rendit chez l'homme riche pour couper du bois, ce dernier lui fit part du nouveau décret royal. Cela l'inquiéta car il n'avait plus de rentrée d'argent, mais il avait grande confiance en D. Il s'en alla et vit un homme nettoyant une écurie, il lui demanda :

- Qui es-tu pour nettoyer une écurie ?

- J'ai cherché et je n'ai trouvé personne pour nettoyer mon écurie, alors j'ai dû le faire moi-même.

- Laisse-moi, je vais la nettoyer.

C'est ce qu'il fit et reçut deux pièces d'or. Il s'en alla

et nettoya d'autres écuries. Il put ainsi réunir six pièces d'or et s'acheter un repas. Il se rendit chez lui (« Le repas était un vrai repas. ») et fut très joyeux.

Le roi se rendit chez lui et constata que tout se déroulait comme la nuit précédente. Ensuite, au matin, le roi se fit racompagné, posa la question habituelle et l'homme lui raconta toute son histoire. Le roi s'en alla et décréta de ne plus donner d'écuries à nettoyer.

Le matin, notre homme se remit en quête d'écuries à nettoyer mais on l'informa de nouveau du décret royal. Il se rendit alors chez le ministre chargé de recruter les mercenaires du roi et se fit enrôler par lui. Il existe en effet deux sortes de soldats : les uns sont mobilisés au nom du pouvoir de l'état et les autres dont on loue les services. Notre homme s'engagea donc, tout en stipulant au ministre le côté provisoire, non définitif de cet engagement et en réclamant que son salaire de la journée à venir lui soit versé chaque matin. Le ministre lui fournit aussitôt l'uniforme à revêtir et suspendit une épée à sa taille ; il l'envoya ensuite là où il convenait. Le soir venu et sa tâche terminée, notre homme quitta son uniforme et acheta le nécessaire à son repas. Il rentra chez lui et dîna dans la joie (« Le repas était un vrai repas. ») Le roi vint une nouvelle fois voir ce qu'il advenait et constata que tout était en place, posé devant cet homme lequel s'en réjouissait grandement. Il entra, s'allongea et lui posa les questions habituelles. L'homme lui raconta ses aventures et le roi s'en alla. Il convoqua son ministre et lui ordonna

de ne payer personne ce jour-ci avec l'argent de la solde.

Le matin-même, notre homme se rendit chez le ministre afin de recevoir son salaire quotidien mais celui-ci le lui refusa. Alors il s'indigna : « N'était-il pas convenu entre nous que tu me payes chaque jour ? » Le ministre lui fit alors part de la sentence royale : nul ne serait payé aujourd'hui. Notre homme continua d'argumenter, mais en vain. « Demain tu recevras deux jours de salaire, mais pour l'heure je ne peux rien te donner » ajouta le ministre.

Que fit-il ? Il s'en alla, puis cassa un morceau de la lame de son épée et le remplaça discrètement par une pièce de bois que l'on ne remarquait pas de l'extérieur. Il déposa ce morceau d'épée en gage et put ainsi acheter de quoi préparer son repas. (« Et le repas était un vrai repas. ») Le roi vint de nouveau constater l'évolution de la situation et vit que la joie était entière comme à l'accoutumée. Il entra, s'allongea et lui posa les mêmes questions. Notre homme lui raconta tout : afin d'acheter de quoi manger, il avait été contraint de briser une partie de la lame de son arme et de la déposer en gage ; « Lorsque je recevrai mon salaire de la veille, ajouta-t-il, je récupérerai mon gage et réparerai l'épée. Sachant remettre en état les objets abîmés, cela passera inaperçu et ne nuira aucunement au roi. »

Le roi rentra chez lui, convoqua le ministre et lui donna l'ordre suivant : « Nous avons un condamné à mort ; je veux que tu appelles le mercenaire que tu as

engagé et que tu lui imposes, à lui précisément, de trancher la tête de ce condamné. » Le ministre se retira et s'exécuta. Il convoqua notre homme lequel parut devant le roi. Ce dernier exigea la réunion de tous ses ministres afin qu'ils soient témoins de cette farce : un homme avait remplacé la lame de son épée par un morceau de bois. Notre homme se présenta donc devant le souverain et se jeta à ses pieds :

- Votre Altesse, pour quelle raison m'avoir demandé ?

- Afin de trancher la tête de ce condamné à mort, répondit-il.

Il supplia le roi d'exiger cela d'autrui n'ayant jamais versé de sang de sa vie. Le roi insista : la tâche lui revenait à lui et il se devait de l'exécuter sur le champ.

- Est-on sûr de la sentence ? Cet homme ne mérite peut-être pas la peine capitale. Je n'ai jamais fait couler de sang, comment pourrais-je exécuter un homme dont on n'est pas certain qu'il mérite ce sort ?

- Le verdict est évidemment tout à fait clair : il doit mourir. D'ailleurs le jugement a déjà été prononcé, et à présent, c'est à toi seul qu'il incombe de l'appliquer.

Comprenant qu'il n'obtiendrait rien du roi, il se tourna vers l'Eternel et Lui dit :

- D. tout puissant, je n'ai jamais versé de sang de toute ma vie. Si cet homme n'est pas passible de mort, que le fer de mon épée se transforme en bois.

Il tira précipitamment l'épée de son fourreau et tous

constatèrent que sa lame était en bois. Un éclat de rire général retentit. Le roi prit conscience de la bonté de cet homme et le congédia en paix.

Le nouvel ange et les Chofars

Une fois, Rabbénou, zal, me dit avoir vu le jour même un nouvel ange dont il connaissait le nom, et doté de préposés tenant des Chofars dans leurs mains. Il sonnaient d'abord un son long (Tékia), puis un son court (Téroua), et à nouveau un son long (Tékia). Tous creusaient, à la recherche de ces choses égarées qui existent en nombre comme il est écrit : « Le désir des méchants sera perdu. » (*Psaumes* 112, 10). Les initiales de ce verset sont les mêmes que les mots Tékia-téRoua-Tékia (תר"ת.)

Le désir	Taavat	Tékia	Son long
Des méchants	Réchaïm	téRoua	Son court
Sera perdu	Toved	Tékia	Son long

Il est également rapporté : « Ils devront chercher et ils seront perdus. » (*Psaumes* 83, 18.) Parfois, le Tsadik qui recherche ces choses éparses est lui-même égaré : « Il y a un Tsadik qui est perdu malgré sa vertu. » (*L'Ecclésiaste* 7, 15). Alors - et bien qu'il n'ait évidemment pas réellement commis cette faute, mais seulement une partie infime de celle-ci - le Tsadik se repent du péché qui a occasionné ces pertes. Lorsqu'il parvient au repentir total, il retourne sur les lieux de ce péché et y trouve d'importantes pertes ; à cet instant, une profonde joie et un grand bruit retentissent.

Le Rebbe parla ensuite de la difficulté extrême de recevoir ; car il semble que celui qui reçoit nuit et endommage ce fait concernant les pertes et en occasionne d'autres encore. C'est ce qu'il m'a paru comprendre d'après ce qu'il a dit.

Bien qu'inaccessibles, ces propos sont merveilleux et d'une grande profondeur. Référez-vous au *Likouté Moharan* (II , 88) concernant d'une part les Kavanot* du mois d'Eloul qui constituent un remède pour réparer la détérioration de l'Alliance ; et d'autre part les fruits qui ne sont pas murs ; car tout a un rapport avec les paroles précédentes. Voilà l'explication que j'ai entendue de sa sainte bouche et nul d'entre nous n'en n'a perçu la profondeur. (*Si'hot Haran*, 180).

***Tu as travaillé gratuitement et tu manges
gratuitement***

Rabbénou raconta cette histoire pour illustrer la stupidité de ce monde.

Tous les gens travaillent et se donnent du mal afin de gagner leur vie et ont la conviction que seuls leurs efforts leur permettent de vivre et de subsister ; alors qu'en vérité leur moyen de subsistance provient uniquement de la main large de D. béni soit-Il.

Deux hommes riches habitaient le même bâtiment ; l'un particulièrement avare, l'autre hospitalier et très charitable. Un jour, un miséreux vint trouver le riche avare et lui demanda l'aumône pour apaiser sa faim. Le riche lui dit : « Regarde. J'ai des arbres qu'il faut découper en tronçons ; accomplis ce travail pour moi et ensuite je te donnerai à manger en échange de ton labeur. » N'ayant pas le choix, le pauvre travailla chez lui et accomplit cette tâche ardue. Lorsqu'il eut terminé, le riche lui dit de se présenter chez son voisin, l'homme aisé et généreux habitant le même bâtiment ; là-bas on lui donnerait ce qu'il réclamait.

Le pauvre alla naïvement dans la maison où l'on pratiquait l'hospitalité pensant que c'était le riche dont il avait coupé les arbres qui payait son repas. Dès son entrée, l'homme fortuné et charitable le reçut avec beaucoup d'honneurs et lui donna à manger selon son

habitude. Au milieu du repas, l'hôte entendit le pauvre gémir et dire : « J'ai travaillé si dur aujourd'hui ! » L'hôte lui demanda la nature de sa besogne. Et le pauvre de lui raconter son l'histoire : il avait travaillé chez son voisin lequel l'avait envoyé manger ici en guise de salaire. L'hôte hocha de la tête et lui dit : « Vénérable juif ! Tu as travaillé gratuitement et tu manges gratuitement. »

Le roi et le serviteur

Un jour, à Istanbul, un homme humilia beaucoup le Rebbe alors en route vers la terre d'Israël. Cet homme mourut immédiatement dès son retour chez lui et son compagnon interrogea notre Rebbe de mémoire bénie : « N'est-il pas écrit que même la punition n'est pas bonne pour le Tsadik (*Proverbes* 17, 26) ? » Il lui répondit par cette parabole.

Un roi chérissait beaucoup l'un de ses serviteurs. Il l'avait pris en affection et lui témoignait amour et attention. Cependant, devenu grand, le serviteur se rebella contre le roi. Ce dernier lui dit : « Sache que malgré mon amour pour toi, je ne peux enfreindre la règle et la loi du royaume et te condamner à mort. » Le roi ordonna immédiatement de le lier avec des chaînes en fer et de le jeter en prison. Le serviteur commença à imaginer les souffrances que son exécution allaient lui faire endurer. Il comprit qu'elles seraient brèves, et ne dureraient que jusqu'au moment où on le tuerait ; mais lorsqu'il songea au chagrin du roi, il réalisa que celui-ci ne cesserait de croître, sans le moindre espoir de consolation. Il savait en effet que le souverain l'aimait beaucoup, le regretterait énormément et en éprouverait une douleur éternelle. Il eut pitié du chagrin du roi plus que du sien propre et se demanda comment sauver le monarque de sa peine. Soudain, la chose suivante lui traversa l'esprit : la

honte a la même valeur que la mort.

Il ordonna au geôlier de l'introduire auprès du roi et dit à celui-ci : « En vérité, je sais que votre chagrin l'emporte sur le mien mais vous ne pouvez pas enfreindre la loi et la règle du royaume ; par conséquent, je vous donne le conseil suivant : faites en sorte qu'à l'aide d'un stratagème on me fasse honte publiquement car la honte a la même valeur que la mort. Pour cela, choisissez parmi les prisonniers un voleur condamné à la peine capitale ; je le provoquerai jusqu'à ce qu'il s'emporte contre moi, m'insulte et me frappe en public. J'en éprouverai une profonde honte comparable à la mort. Ensuite, on s'emparera du voleur et on l'exécutera selon sa sentence. Les gens penseront ainsi qu'il a été exécuté pour avoir humilié le serviteur préféré du roi, l'honneur du royaume sera sauf et son serviteur également. »

Ainsi, lorsque quelqu'un insulte le Tsadik, il arrive parfois qu'il lui fasse en réalité beaucoup de bien car, de la sorte, il lui permet d'expier ce qui l'aurait rendu passible de mort, au lieu de quoi on lui fait honte. Cependant, même s'il n'est pas digne du Ciel de ne pas se venger lorsque l'on a humilié le serviteur préféré du roi, il ne convient pas non plus de punir à mort un homme sous le seul prétexte qu'il a humilié le Tsadik. En effet, « Même la punition n'est pas bonne pour le Tsadik. » Par conséquent, D. béni soit-Il inverse les données et met face à face le Tsadik et un homme depuis longtemps voué à la peine capitale. Il les réunit tous deux dans une auberge ;

l'homme fait honte au Tsadik lequel est ainsi sauvé de sa condamnation, comme nous l'avons expliqué précédemment. Cet homme reçoit ensuite sa punition, et le nom divin est sanctifié ; en effet, il a été puni pour préserver l'honneur du Tsadik, bien qu'en réalité « c'est un homme mort qui a été tué », puisqu'il avait déjà été condamné au préalable. « Droites sont les voies de l'Eternel » (*Osée* 14, 10), « Et il est inaccessible à l'injustice » (*Psaumes* 92, 16.) (*Shiv'hé Haran*, 29.)

Auquel des trois revient le meilleur salaire ?

Un jour, un roi envoya trois messagers dans un pays étranger. Il leur confia la mission de transmettre un secret à un autre souverain, mais pour se faire il leur fallait traverser plusieurs contrées ennemies.

Le premier messager agit avec sagesse et réussit à maintenir le secret ; il traversa le pays rival sans que personne ne se doute qu'il détenait cette information. Le second messager arriva dans le pays ennemi et éveilla les soupçons de ses habitants. Il se rendirent en effet compte qu'il détenait un secret et s'emparèrent de lui afin qu'il le leur révèle. Il agit cependant avec assez d'intelligence ou suffisamment de force pour réussir à leur échapper. Le troisième messager arriva dans ce même pays et fut sujet à d'identiques soupçons. On s'empara de lui et lui infligea toutes sortes de tortures. Malgré chacune d'elles, malgré les souffrances et les douleurs subies, il ne révéla rien de son secret. Force était de constater l'inutilité de le torturer. On le relâcha donc, pensant qu'apparemment il ne savait rien. Le messager traversa le pays ennemi et arriva chez le roi.

On souleva la question de savoir auquel de ces trois messagers revenait le meilleur salaire. Certains dirent : « C'est au premier messager qu'il revient car il a agi avec sagesse pour dissimuler totalement ce qu'il savait. » D'autres dirent : « Il doit davantage revenir au deuxième

envoyé, car bien que soupçonné de détenir un secret, son intelligence lui a permis de s'enfuir. » Le roi déclara : « C'est au troisième messager que revient le meilleur salaire, car il a été pris dans leur piège, et il est sûr que lui aussi aurait voulu y échapper, mais il n'y est pas parvenu. Il a été capturé, torturé et on l'a fait souffrir atrocement. S'il avait révélé un seul secret tous (ses bourreaux) l'auraient glorifié et malgré tout il a résisté à une telle épreuve et n'a rien révélé. C'est pourquoi c'est à lui plus qu'à tous que revient le meilleur salaire (la morale est un peu perceptible pour ceux qui comprennent). (*Shiv'hé Haran*, 36.)

Qu'ai-je dans la main ?

Le mauvais penchant est semblable à une personne qui court au beau milieu des hommes la main fermée et dont nul ne sait ce qu'elle renferme. De plus, il les dupe tous en leur demandant : « Qu'ai-je dans la main ? » Chacun croit que cette personne détient précisément tout ce dont il a envie. Voilà pourquoi tout le monde le poursuit car chacun s'imagine que sa main renferme tout ce qu'il désire. Pourtant, lorsqu'il ouvre la main, celle-ci est vide.

Il en va exactement ainsi en ce qui concerne le mauvais penchant. Lui aussi dupe le monde entier et chacun de lui court après. Il n'a de cesse de nous abuser, au point que chacun croit posséder ce qu'il convoite, conformément à sa sottise et à ses désirs. Mais en fin de compte, lorsqu'il ouvre la main, celle-ci est vide, car personne ne comble ses attentes à l'aide du mauvais penchant.

De même, tous les désirs du monde sont semblables à des rayons de lumière issus du soleil et pénétrant dans une maison. Comme on peut le constater, l'étincellement du soleil les fait ressembler à des colonnes ; mais si on tente de les saisir et de s'en emparer, notre main ne capture rien. Il en est ainsi pour toutes les passions de ce monde. (*Si'hot Haran*, 6.)

Le père, le fils et la nostalgie

Celui qui a le privilège de donner de l'argent aux Tsadikim véritables possède un très grand mérite.

En voici une illustration à travers l'exemple d'un fils, éloigné de son père, éprouvant une profonde nostalgie à son égard et réciproquement. Un jour, le père décida de voyager et de se rendre chez son fils ; celui-ci prit la même décision et résolut de rendre visite à son père. Ils se mirent donc en route tous deux pour aller à la rencontre l'un de l'autre. Plus ils se rapprochaient, plus leurs languissements augmentaient. Ils poursuivaient leur voyage l'un vers l'autre, le père vers le fils et le fils vers le père jusqu'à ce qu'une distance de deux parsao (environ huit kilomètres) ne les sépare. Vu l'intensité de ses languissements, le père comprit que s'il leur cédait dès à présent, il ne trouverait pas la force de supporter ceux qui aller s'ajouter durant la distance restant à parcourir. Le fils comprit de même qu'il n'avait plus la force de supporter les languissements qu'il éprouverait lors de cette ultime distance, et que s'il se laissait aller à eux il en mourrait, à D. ne plaise. Ils décidèrent alors de rejeter complètement tous ces manques et de les chasser de leur esprit. A cet instant arriva un homme possédant une charrette ; il s'empara du fils et le conduisit à son père précipitamment. Quel plaisir merveilleux et intense cet homme procura au père en lui amenant son fils, à la vue

de leurs languissements mutuels.

Ainsi, le Tsadik, fils de D. béni soit-Il, s'est éloigné de son père béni soit-Il à cause du voile qui les sépare. D., si l'on peut dire, en éprouve de la nostalgie, tout comme le Tsadik qui languit de retourner et de se rapprocher de l'Eternel. Alors, tandis qu'ils se rapprochent l'un de l'autre jusqu'à ce qu'une distance infime les sépare, à l'image de la parabole précédente, ils comprennent que l'intensité de leurs languissements n'est plus supportable ; aussi acceptent-ils de rejeter ces manques de leur esprit car D. béni soit-Il dit : « N'a-t-il pas d'autres missions à accomplir ? N'y a-t-il pas des mondes et des mondes desquels s'occuper ? » Le Tsadik se dit aussi en lui-même : « N'y a-t-il donc que cela ? (c'est-à-dire la nostalgie de D.) Il existe d'autres tâches à accomplir comme le port des Tsitsit*, des Téfilines* et les autres Mitsvot* ! » Ainsi s'accordent-ils pour chasser la nostalgie de leur esprit. A cet instant, un juif arrive avec sa charrette afin d'apporter au Tsadik sa subsistance. Et grâce à elle il le rapproche et l'amène jusqu'à D. ; en effet, « Le Tsadik mange pour rassasier son âme » (*Proverbes* 13, 25), ce qui s'apparente au verset : « Il rassasiera ton âme de jouissances pures » (*Isaïe* 58, 11.)

Il se trouve que le grand et véritable Tsadik, puise dans ses moyens de subsistance et sa nourriture le mérite d'atteindre les lumières de la clarté laquelle permet

d'annuler le voile séparateur ; et alors il parvient à se rapprocher de D. On voit ainsi quel plaisir cet homme a suscité en apportant sa subsistance au Tsadik véritable, car de ce fait il l'a rapproché et emmené jusqu'au tout Puissant. (*Si'hot Haran*, 24.)

Les tonneaux percés

Le monde entier considère l'oubli comme une chose très négative mais à mes yeux il a un grand avantage. En effet, s'il n'existait pas on ne pourrait absolument pas pratiquer le service divin ; car si l'on se souvenait de tous les péchés commis, on ne pourrait d'aucune manière se relever afin de servir D. De même, toutes les épreuves subies par l'homme le troubleraient considérablement. Mais grâce à l'oubli le passé est révolu.

Le Rebbe estime que tout ce qui est passé est totalement aboli ; il ne reviendra pas dessus et son esprit ne se laissera pas embrouiller par ce qui est déjà achevé. Ce conseil est d'une grande valeur pour pratiquer le service divin ; en effet, les événements quotidiens parviennent à troubler l'homme, à confondre son esprit, particulièrement au moment de la prière. C'est à cet instant précis que toutes ses pensées confuses se présentent à lui et l'agitent, qu'il s'agisse de problèmes de commerce, de problèmes domestiques ou autres. Il se souvient n'avoir pas fait telle chose correctement, pense qu'il aurait dû procéder autrement ; certaines pensées le troublent pendant qu'il étudie la Torah ou prie, ainsi que les mauvaises actions commises autrefois à l'encontre des hommes et contre D. béni soit-Il. L'oubli est par conséquent un précieux conseil. Lorsque des pensées étrangères au culte se présentent à son esprit, que

l'homme les chasse immédiatement et qu'il se détourne d'elles sans revenir dessus. Comprends bien cela car c'est là une très grande chose.

Les livres rapportent que l'oubli nous a été donné afin que la Torah soit toujours appréciée de ceux qui l'étudient comme au premier jour. En effet, grâce à la faculté d'oubli, lorsque l'on revient sur ce que l'on a déjà étudié auparavant cela nous apparaît nouveau et précieux.

Une parabole compare celui qui étudie et celui qui oublie à des gens embauchés pour remplir des tonneaux percés. Tout ce qu'ils versent dans les tonneaux se déverse à l'extérieur, et les sots disent : « Puisque tout se déverse sans cesse hors des tonneaux, pourquoi nous fatiguer à remplir ce qui se vide ensuite ? » Mais le sage dit en revanche : « Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? De toute manière on me paie à la journée, que m'importe donc si les tonneaux se vident, on ne me diminuera pas pour autant mon salaire. »

Ainsi, même si l'étudiant en Torah ne se souvient plus de son étude, on ne lui supprimera le salaire d'aucun jour. Sache aussi que dans le monde futur on rappelle à l'homme tout ce qu'il a appris même s'il l'a oublié. De la même manière, ceux qui entendent un enseignement du Tsadik véritable sans pour autant le comprendre, le comprendront dans l'au-delà. Car la Torah est essentiellement destinée aux âmes, et dans le monde futur les âmes seront aptes à bien saisir la Torah que l'on

aura apprise ou entendue de notre vivant. Heureux celui qui emploie beaucoup de son temps à l'étude de la Loi et au service divin. (*Si'hot Haran*, 26.)

Les eaux pures

L'homme est en proie à une grande confusion lorsqu'il commence à pratiquer le service divin et à se rapprocher du Tsadik.

Prenons l'exemple d'un récipient rempli d'eau. A première vue celle-ci semble pure. Mais si on l'observe de plus près, qu'on la pose sur le feu et la fait bouillir, elle se trouble. Et durant l'ébullition, toutes les impuretés qu'elle contenait remontent à la surface ; aussi faut-il que quelqu'un soit présent, continuellement, pour écumer le nuage d'impureté de l'eau. Au début l'eau semblait pure mais les saletés remontent à la surface ; et ce n'est que lorsque l'on enlève le nuage d'impureté que l'homme accède véritablement à la pureté.

De la même manière, le bien et le mal sont entremêlés en l'homme avant que celui-ci ne s'adonne au service divin ; ils se confondent l'un avec l'autre. Les impuretés enfouies en lui demeurent invisibles car le mal et le bien ne font qu'un. Mais lorsqu'il entreprend de se vouer au service divin et de se rapprocher du Tsadik authentique, l'homme commence à se purifier, à se relier (aux forces divines). Alors, à l'image de la parabole précédente, les impuretés et le mal ne cessent de remonter à la surface. Et quelqu'un doit se trouver là pour l'en débarrasser au fur et à mesure afin de le faire accéder à une pureté parfaite. Il aurait été possible de retirer d'un

coup la fange des hommes plongés dans la matérialité et qui se sont rapprochés de D. béni soit-Il ; mais qu'advient-il par la suite ? Car si l'on ôte cette fange, on peut aussi ôter le cerveau simultanément, les deux étant intimement liés en l'homme. Par conséquent, il importe d'agir avec modération jusqu'à ce que l'homme se purifie quelque peu. (*Si'hot Haran*, 79.)

Le pauvre et le riche

Le Rebbe raconta autrefois l'histoire de deux jeunes garçons vivant dans la même ville et liés par un profond sentiment d'amitié. Un jour, l'un d'eux s'aperçut que son ami s'était un peu écarté du droit chemin et avait agi malhonnêtement. Il se dit : « C'est le simple fruit du hasard ». Mais plus tard, chose plus grave, il le vit commettre une véritable transgression. Il s'éloigna de lui et cessa dès lors de le fréquenter.

Des années passèrent. Lorsque tous deux cessèrent de vivre chez leur beau-père, l'auteur de la transgression commença à s'enrichir considérablement. Il fit fortune alors que le second s'appauvrit beaucoup ; et les voies de l'Éternel le laissaient insatisfait. Il se disait en effet en lui-même : « Je sais bien que cet homme a gravement fauté ; pourquoi lui accorde-t-on un tel statut ? »

Un jour, il vit un rassemblement d'hommes, entendit du bruit, des pièces d'argent tinter, des billets froisser ; on brassait là une somme importante. Il s'approcha d'eux et ceux-ci lui dirent : « Ne touchez pas à cet argent. » Il appartenait en effet au riche en question, son ancien ami. Il leur répondit : « Le moment est venu de vous poser une question ! » et il souhaita savoir pourquoi cet homme avait droit à la richesse alors qu'il l'avait vu de ses propres yeux commettre une transgression. On lui répondit : « Depuis le jour où vous

avez tous deux quitté la table de votre beau-père, votre ami a prévu d'étudier la Torah ; il a érigé cela en règle et pas un jour ne passe sans qu'il ne se livre à l'étude de tel ou tel chapitre. Vous par contre vous n'étudiez pas la Torah. Voilà pourquoi votre ami est fortuné malgré la faute commise autrefois car "Une transgression annule les Mitsvot, mais elle n'annule pas la Torah." » (*Sotah*, 21.) Les initiales des mots composant la phrase « Une transgression n'annule pas la Torah » forment le mot « maot » (argent.) (*Si'hot Haran*, 137.)

La toile d'araignée

J'ai entendu de la part de l'un des disciples du Rebbe qu'il vint le voir à plusieurs reprises avec le désir de lui parler mais fut incapable d'ouvrir la bouche et d'exprimer ce qui pesait sur son cœur. Un jour qu'il se trouvait là et le servait, il eut la même intention de s'adresser à lui mais ne put cette fois encore ouvrir la bouche. Rabbénou de mémoire bénie ordonna ensuite à ce 'Hassid de lui tendre ses chaussures afin de les chausser en l'honneur de Chabbat ; cela se passait en effet après la sortie du bain la veille de Chabbat. Au moment où il lui tendait ses chaussures, Rabbénou de mémoire bénie lui répondit de lui-même et lui adressa ces paroles : « Prends l'habitude de parler devant D. béni soit-Il et ensuite tu pourras en faire autant avec moi. »

Après avoir déjà mérité de lui parler, il entra dans la pièce où se trouvait le Rebbe et désira s'entretenir avec lui, mais cela lui fut à nouveau très difficile. Rabbénou de mémoire bénie lui raconta alors cette histoire.

Un héros se ceignit les hanches pour conquérir une solide muraille. Arrivé devant la porte de celle-ci, il dut renoncer à son combat parce que des toiles d'araignée y étaient tissées et en bloquaient l'entrée. Est-il sottise plus grande que celle-ci ? (La morale est évidente.)

Le Rebbe ajouta : « L'essentiel réside dans la

parole ; celle-ci permet en effet de tout conquérir et de vaincre toutes les guerres. » Il dit encore : « Bien que l'on puisse dialoguer avec D. en pensée, l'essentiel tient pourtant à la parole. »

La morale de l'histoire s'explique d'elle-même : si l'homme éprouve de la difficulté à exprimer devant D. béni soit-Il ou devant les Tsadikim authentiques ce qui pèse sur son cœur, cela vient d'un sentiment de honte ou de lourdeur, et parce qu'il n'a pas une audace de sainteté suffisante. C'est évidemment faire preuve d'une grande sottise parce que c'est précisément par sa parole qu'il veut remporter une guerre difficile, celle menée contre le mauvais penchant. Et à présent que le but est proche, qu'il s'apprête à conquérir et à faire tomber des murailles, à ouvrir des portes grâce à la parole, un léger obstacle provenant d'un relâchement de son esprit l'empêcherait de parler, à D. ne plaise ! Car cet obstacle est comparable à l'obturation par une toile d'araignée des murailles que l'homme veut briser par sa parole.

Cet homme me raconta également que Rabbénou lui ordonna de dialoguer avec D. deux heures par jour ; durant la première, qu'il désire et se prépare à parler, prédisposant ainsi son cœur à cela, et qu'il parle ensuite durant une autre heure. (*Si'hot Haran*, 232.)

La lettre et les ondes sonores

Quelle explication peut-on donner à la conversion ? Comment des personnes aussi loin de la sainteté d'Israël en viennent-ils à se convertir ?

Sache que la réponse se trouve dans le Psaume 19 « La richesse accroît le nombre des amis. » ; en d'autres termes donc, grâce à la Tsédaka* donnée à un érudit en Torah lequel inclus nombre d'âmes d'Israël. En effet, comment un non-juif, si loin d'Israël, saurait-il parvenir à la croyance d'un juif ? Et comment est-il seulement possible de lui parler, de le faire écouter et de lui permettre ainsi d'accéder à la foi sainte ?

Ceci à l'image d'une personne séparée de son ami par une très longue distance ; ne pouvant lui parler afin qu'il écoute, il conviendra alors de lui écrire une lettre jusqu'à ce qu'il puisse écouter, et cela malgré la distance existant entre eux.

Le phénomène auditif s'explique en effet par le fait que les lettres contenues dans la parole sont gravées dans l'air et que les ondes sonores se permutent l'une l'autre jusqu'à parvenir aux oreilles de l'auditeur. Lorsque l'air est calme, limpide et pur, et lorsqu'un homme pouvant parler se met à le faire, sa parole sera entendue même de loin ainsi qu'on le pensait depuis longtemps. En revanche, lorsqu'un vent de tempête souffle, il contribue à séparer les différentes couches d'air, à les rendre

confuses, jusqu'à ne plus permettre à l'ami d'entendre la voix et *a fortiori* la parole elle-même.

Et grâce à la Tsédaka l'homme s'attribue des êtres et se fait des amis, et grâce à cet amour acquis, l'air devient pure et limpide. (*Likouté Moharan I, 17.*)

La finalité

Sache que chaque chose a une finalité ; et que la finalité elle-même a une finalité, plus élevée encore.

Le but de la construction d'une maison par exemple est de fournir à l'homme un endroit où se reposer et le but de ce repos est d'y puiser la force nécessaire à l'accomplissement de son service divin.

Et le but du service divin...

Par ailleurs, la finalité de chaque chose est davantage liée à la pensée et à l'intuition de cette chose qu'à cette chose elle-même ; en d'autres termes, la finalité est plus proche de la pensée que de la chose en soi, et ceci dans la mesure où tout acte est délimité par une pensée (Lé'ha Dodi*). Le but se trouve ainsi au commencement de la pensée, proche d'elle ; et du but découlera l'acte.

Lorsqu'il vient à la pensée d'un homme de se construire une maison par exemple, il sait pertinemment que cela ne s'accomplira pas d'un seul trait et qu'il faudra au préalable préparer du bois et tailler chaque planche à la bonne mesure avant que la maison ne soit définitivement prête.

Cette maison achevée, autrement dit le but de la construction atteint, se trouvait au commencement dans la pensée. Ainsi, la finalité se trouve plus proche de la pensée que du début de l'acte. (*Likouté Moharan I*, 18.)

Les habits de la reine

Parabole d'un roi fou de colère contre son fils ; lorsque le monarque vit la reine vêtue de ses somptueux habits, il en devint aussitôt miséricordieux à l'égard de son fils. (*Likouté Moharan I, 42.*)

L'intensité du désir

L'intensité du désir d'un homme repose pour l'essentiel sur l'empêchement qu'on lui enverra alors de réaliser ce désir. En effet, lorsqu'un fils d'Israël se doit d'accomplir une chose particulière à l'égard de sa vie religieuse, lorsqu'il se doit d'accomplir une chose d'une importance extrême à l'égard de cette vie religieuse comme si celle-ci en dépendait toute entière – voyager chez le Tsadik authentique par exemple – c'est alors précisément qu'on lui préparera un obstacle. Et cet obstacle n'a de raison d'être qu'en fonction même du désir de cet homme ; de l'empêcher de réaliser cette chose ne fera en effet qu'augmenter et renforcer considérablement son envie d'y parvenir.

Ceci à l'image d'un enfant auquel on montrerait un objet qui lui plaît beaucoup pour aussitôt le lui ôter du regard et le dissimuler à sa vue. L'enfant s'empressera auprès de l'adulte, le lui réclamera avec insistance et désirera ardemment revoir ce même objet.

Ainsi, l'essentiel de son désir aura pris naissance dans le fait même qu'on lui a ôté et caché l'objet de son désir. (*Likouté Moharan I, 66.*)

L'encouragement pour avancer

Un bébé qui commence à marcher continue de réclamer de l'aide et du soutien ; quand bien même il n'avance encore que lentement, à petits pas, il convient de l'encourager dans ses efforts.

De la même manière, un homme qui entreprend de s'engager dans la voie de D., en respectant le Chabbat notamment, doit encore se faire épauler et soutenir ; et cet aide est de l'ordre de la vérité ; et le Chabbat est de l'ordre de la vérité. (*Likouté Moharan I, 86.*)

Petites et grandes miséricordes

Ainsi que le rapporte le saint *Zohar*, il existe chez D. de petites et de grandes miséricordes.

En voici une illustration à travers la parabole suivante :

Lorsque d'une part se trouvent dans une ville deux personnes fortunées, l'une d'une richesse simple, le second d'une richesse immense, inestimable, une personne éminemment puissante, et lorsque d'autre part se trouve un homme en quête d'une importante délivrance, à l'évidence celui-ci ira formuler sa demande auprès du petit riche et n'osera pas même se rendre chez le plus puissant.

Pourtant, et malgré son réel désir de lui venir en aide, le petit riche ne saurait ni recevoir, ni remplir la requête de cet homme de loin supérieure à ses propres possibilités. Voici le conseil à donner et la voie à suivre par cet homme en attente de délivrance : il se rendra chez le riche de moindre importance et s'adressera en lui en ces termes : « Vois, j'ai en moi un immense besoin de délivrance et je sais ta volonté de t'apitoyer sur moi. Pourtant, et malgré ton désir de m'aider, tu n'es pas en mesure de satisfaire ma demande ; aussi je te prie de m'accorder ta bonté et de te rendre chez cet homme éminemment riche afin de lui demander miséricorde ; l'abondance de ses moyens est en effet capable de

satisfaire ma demande au centuple. De moi-même, je ne saurais me rendre chez un homme si puissant ; toi, tu le peux en revanche. Aie pitié de moi ; prie-le pour moi de satisfaire ma requête et ainsi tu auras part à ma délivrance dans toute sa plénitude. »

Ainsi en est-il en réalité : la demande de bontés simples éveille des miséricordes plus grandes encore et nous permettent dès lors de recevoir ces bontés capables de répondre pleinement à tous nos besoins. (*Likouté Moharan I*, 108.)

Ce qui nous voile la vue

« **E**t la voie des Tsadikim est telle la lumière du matin, dont l'éclat va grandissant jusqu'en plein jour. » (*Proverbes* 4, 18.) En effet, l'intensité du soleil est identique en début et en milieu de journée, et c'est uniquement la terre qui fait obstacle et s'interpose comme un écran entre l'homme et le soleil. Voilà pourquoi la lumière se diffuse peu en début de journée puis progressivement jusqu'à se répandre sur la terre.

De la même manière, le Tsadik éclaire constamment, et seuls ceux qui reçoivent sa lumière constituent un obstacle. Cet obstacle est par ailleurs dû à la terre, autrement dit à ce monde-ci, qui agit tel un écran. En effet, les gens sont à ce point enracinés dans ce monde qu'ils se révèlent impuissants à recevoir la lumière du Tsadik.

(...)

Si tu places une petite pièce de monnaie contre ton œil, elle t'empêchera de voir une montagne immense, quand bien même serait-elle des milliers de fois plus grande que la petite pièce. Plaquée contre son œil, elle agit tel un écran devant la vue des yeux au point de rendre invisible une chose plusieurs fois plus grande qu'elle.

Ainsi, lorsqu'il arrive et vient au monde, l'homme y reste enfoncé, enlisé dans ses vanités au point de les

croire supérieures à tout. Ce monde restreint et étriqué l'empêche de voir la grande et éminente lumière de la Torah laquelle est des milliers de fois plus grande que lui (cf. l'enseignement 133 dans son ensemble.)

Dans la première parabole, la terre empêchait de voir la grande lumière du soleil bien que celui-ci soit plusieurs fois plus grand que notre planète ; il en va de même dans la parabole de la pièce de monnaie. (*Likouté Moharan I, 133.*)

Le grand docteur

Voici une parabole relative aux histoires que raconte le Tsadik authentique.

Un médecin tomba malade et dut s'en remettre au plus grand des docteurs. Le médecin voulait qu'il lui prescrive des remèdes selon ce qu'il connaissait, qu'il lui arrache une dent, ou le rase, mais le docteur connaissait des remèdes de valeur et d'importance qu'il devait lui prescrire.

De la même manière, il arrive qu'un homme se rende chez le Sage et Tsadik de la génération, lequel soigne les maladies de l'âme, en attendant de lui des remèdes, c'est-à-dire un mode de conduite conforme à ce qu'il sait. Mais en réalité, le Tsadik détient les remèdes et sait les droits chemins que cet homme doit suivre afin de guérir.

D'autre part, il est parfois nécessaire de donner au malade un médicament particulier de sorte que si on le lui administrait tel quel, le malade en mourrait assurément. Aussi doit-on mélanger cette antidote avec d'autres composants.

Il existe ainsi des personnes auxquelles on ne peut pas révéler la profondeur de la Torah nécessaire à leur guérison, car la Torah est un remède comme cela est rapporté : « Ce sera la santé pour ton corps. » (*Proverbes* 3, 8.)

Cependant la Torah possède deux pouvoirs : elle peut être un élixir de vie, ou bien un poison comme l'on dit nos sages de mémoire bénie (*Yoma*, 72) : « S'il a mérité elle devient pour lui un élixir de vie, s'il n'a pas mérité elle devient pour lui un poison. » Par conséquent, si l'on révèle à ces personnes la Torah telle qu'elle est, elles en mourront sans aucun doute car pour celui qui n'a pas mérité elle devient un poison. Il faut donc obligatoirement lui masquer la profondeur de la Torah par d'autres paroles de Torah. Et cela non plus il ne peut parfois le recevoir, quand bien même on l'a revêtue par d'autres paroles de Torah. Voilà pourquoi on masque la Torah par des histoires profanes, afin qu'il puisse recevoir le remède caché dedans. Car si la Torah nous a été transmise parée d'histoires, c'est parce qu'elle n'était pas transmissible telle qu'elle est. (*Likouté Moharan I*, 164.)

La lumière et l'ombre

Tous les manques d'un homme, qu'ils concernent les enfants, les finances ou la santé, tous incombent à cet homme. En effet D. répand sa lumière de manière continue sur l'homme ; mais celui-ci, de part ses mauvaises actions, contribue en effet à se faire de l'ombre à lui-même et à empêcher la lumière divine de parvenir jusqu'à lui. Dès lors, à chaque acte créateur d'ombre répond en conséquence la naissance d'un manque.

L'ombre issue du matériel viendrait ainsi s'interposer devant le spirituel (plus fin que lui par nature) à l'image de la pluie, d'un arbre ou d'une pierre s'interposant devant la lumière du soleil ou celle de la lune. Ainsi d'une éclipse de soleil ou de lune face à la terre, ou du soleil lui-même face à plus haut que lui.

Selon son degré de matérialité et en fonction de ses actes, l'homme se fait ainsi de l'ombre à lui-même et fait écran à la lumière et à l'abondance divines.

Mais s'il parvient à totalement s'annuler en ce monde, à n'être plus rien, il ne créera pas de zone d'ombre et pourra ainsi recevoir la lumière de D. (*Likouté Moharan I, 172.*)

Celui qui recherche les honneurs est un sot

Celui qui recherche les honneurs est un sot. En voici une illustration.

Un grand prince envoya un fonctionnaire dans une ville lointaine qui lui appartenait. Là-bas, ce fonctionnaire prit à son compte tous les honneurs témoignés par les Gentils (les incirconcis) lesquels ignoraient qu'il était au service du prince et le prenaient pour le souverain lui-même. Lorsqu'ils avaient besoin de lui, ils se prosternaient à ses pieds, l'honoraient et usaient à son égard de tous les titres honorables convenant à un seigneur.

Un jour, le prince en personne se rendit dans cette ville ; le fonctionnaire se présenta à lui. Le prince l'interrogea sur les affaires du pays ; pourquoi ces Gentils n'effectuaient-ils pas leur travail ? Il appela un policier et lui demanda comment fonctionnait la ville mais ce policier non-juif ne connaissait que le fonctionnaire et non le prince. Il se prosterna aussitôt aux pieds du subordonné, lui témoigna toutes les marques de respect dues au seigneur et répondit à la question. Alors, le visage du fonctionnaire devint blême et il éprouva une honte incroyable. En effet, il n'est pas d'humiliation plus grande que celle-ci, se voir accorder tant d'honneur en face du prince en personne.

En outre, l'essentiel des honneurs est prodigué grâce

à la parole. Il est en effet impossible d'honorer une partie du corps comme la main par exemple parce que cette main ne révèle rien de la stature d'un homme. De même pour le visage. Le visage de l'homme ne lui est pas propre puisque certains animaux, le singe notamment, ont eux aussi un visage d'homme mais ne sont pas des êtres humains pour autant. Par conséquent, on n'honore l'homme qu'en vertu de la parole laquelle le distingue de l'animal. Ainsi, étant donné que l'essentiel des honneurs réside dans la parole et que celle-ci est le palais du Roi (Le mot « palais » [en hébreu « hé'hal »] a en effet la même valeur numérique que le nom de D. [« Adonai » en hébreu] qui correspond à la parole [*Tikoun* 8] comme le rapportent les *Psaumes* : « Seigneur, puisses-Tu m'ouvrir les lèvres, pour que ma bouche proclame Tes louanges ! »), par conséquent il n'est pas de plus grande humiliation que celle de recevoir des honneurs dans le palais du Roi, comme chacun sait. De toute évidence et à l'image de cette parabole, le serviteur éprouvera une honte immense lorsqu'on lui témoignera de grands honneurs devant le Roi lui-même. (*Likouté Moharan* I, 194.)

L'arbre source de vie

Les personnes éloignées du Tsadik en reçoivent elles aussi vie et lumière. Ceci, du seul fait que le Tsadik les protège tel un arbre doté d'un tronc, de branches et de feuilles. Tous puisent en effet leur vitalité de cet arbre.

Cependant, certaines herbes poussent si loin de l'arbre qu'elles sembleraient n'en recevoir aucune source de vie ; mais en vérité, en les protégeant et en les préservant du soleil, l'arbre leur transmet à elles aussi cette vitalité.

Cette notion de feuilles et de branches se trouve également présente chez le Tsadik lui-même ainsi qu'il est rapporté en un autre endroit (*Likouté Moharan I, 66.*) Et parce qu'il les recouvre tel un arbre le ferait, ces personnes éloignées du Tsadik reçoivent elles aussi vie de lui. (*Likouté Moharan I, 224.*)

Le Mazal et les profusions du Tsadik*

Toutes les abondances et toutes les choses de ce monde ne proviennent que du Tsadik authentique. En étant proche de lui, il devient dès lors aisé d'obtenir les biens matériels dont on a besoin ou la naissance d'un enfant que l'on souhaite. Ces besoins ne nous parviendront en revanche que très difficilement si l'on se tient éloigné du Tsadik authentique. En effet, la richesse et les enfants sont attribués à chaque homme en fonction de son Mazal* ; et le Mazal reçoit sa profusion du Tsadik dispensateur de toutes les profusions existantes. Si cet homme se tient loin de lui, et en raison même de cette distance entre eux, son Mazal devra déployer de considérables efforts pour recevoir la profusion du Tsadik.

Les cas sont nombreux.

Parfois un homme acquiert de l'argent, en meurt et sa fortune revient alors à ses héritiers ; parfois encore, il acquiert de l'argent, en meurt mais perd ces sommes à tout jamais.

De la même manière lorsqu'une personne cherche à soulever un poids lourd et engage toutes ses forces à cette tâche ; s'il y parvient, il se peut que l'intensité des efforts fournis provoque une déchirure de ses intestins au point de provoquer sa mort. Malgré cela, la charge peut soit rester dans sa main, soit en tomber. Cette personne aura donc succombé pour avoir soulevé une charge qui ne

reviendra ni à lui ni à ses descendants.

Différents cas peuvent donc se présenter lorsqu'un homme éloigné du Tsadik oblige son Mazal à fournir de grands efforts pour recevoir de lui son abondance. Celui qui s'en trouve proche au contraire, et du fait même de cette proximité, ne contraindra pas son Mazal à déployer de telles forces. Pourtant, il arrive aussi qu'un homme se rapprochant du Tsadik en vienne à perdre sa richesse. Sache que cela tient à la raison suivante : cet homme a vu une chose plus élevée et plus chère encore que ses propres biens ; et si lui-même ne la pas vue, c'est son Mazal qui aura perçue cette chose plus onéreuse, plus haute, et lui encore qui parviendra à débarrasser l'homme de sa fortune passée.

Ceci à l'image d'une personne qui soulèverait un objet en cuivre et apercevrait plus loin de l'or et des pierres précieuses ; il jettera aussitôt l'ustensile en cuivre pour se précipiter vers ces choses rares. En se rapprochant et en voyant de l'or pur et des perles s'offrir à son regard, son Mazal le débarrassera aussitôt de ses richesses antérieures.

A fortiori lorsque cet homme mérite lui-même de percevoir combien le rapprochement du Tsadik dépasse en valeur toutes les splendeurs de ce monde ; alors, et de toute évidence, ni l'argent, ni la richesse ne compteront à ses yeux. (*Likouté Moharan* I, 240.)

Les palais des permutations

Sache qu'il existe des chambres de la Torah. Et celui qui s'en montre digne, lorsqu'il commence à innover en matière de Torah, pénètre dans ces chambres et passe de l'une à l'autre car elles communiquent entre elles par plusieurs ouvertures donnant sur d'autres chambres encore. Il entre et se promène dans toutes ces pièces, y recueille des trésors, des biens précieux et des objets de grande valeur. Heureuse est sa part ! Mais sache qu'il faut faire très attention à ne pas se tromper car ceci ne s'acquiert pas rapidement. En effet, de nombreuses innovations ne proviennent pas de là-bas mais uniquement des palais des permutations car D. a créé une chose et son contraire. Et quand bien même l'homme a l'impression d'avoir perçu quelque chose de grand, il faut malgré tout savoir qu'il existe là-bas aussi des innovations qui ont l'air de perceptions.

Et cela aussi contient plusieurs niveaux, comme par exemple lorsqu'on écrit le mot « Adam » (« homme ») ; on sait que cela fait allusion à l'image de l'homme, mais il ne s'agit que d'une allusion car il n'y a aucune forme d'homme dans ce mot. Certains dessinent sur une feuille de papier la forme d'un homme, laquelle révèle un peu plus l'apparence de cet homme. D'autres encore taillent dans un morceau de bois cette même forme humaine et il s'y révèle encore davantage d'une apparence humaine.

Mais malgré tout il ne s'agit pas là d'un être humain réel, et seul l'homme lui-même est vraiment Homme.

Ainsi en est-il des innovations de la Torah ; celles-ci sont en effet comme un simple carnet. Et cela se rapporte au fait d'écrire simplement le mot « Homme », puisque la Torah s'apparente à l'homme, ainsi qu'il est écrit : « Celle ci est la Torah : un homme... » (*Nombres* 19, 14.) Et certains rentrent dans une innovation plus profonde encore ; mais quand bien même ils n'atteignent pas l'Homme véritablement, ce n'est que lorsque l'on mérite la Torah elle même (la Torah véritable) qu'il y a l'Homme véritable.

Et sache qu'avant d'atteindre des perceptions authentiques dans la Torah, un homme doit obligatoirement passer par ces palais des permutations. Mais la règle veut qu'il est interdit de se tromper soi-même en pensant que l'on a déjà atteint la perception juste. Car s'il pense ainsi, il restera là-bas, à D. ne plaise. En revanche, lorsqu'il saura qu'il n'a pas encore commencé à pénétrer dans les vraies chambres de la Torah, il devra alors pratiquer le service divin avec davantage de ferveur, multiplier les prières et les supplications jusqu'à ce que les portes de la sainteté s'ouvrent à lui véritablement. Alors il verra la différence.

Et même si avant de mériter d'innover dans la Torah il a accompli des actes, des jeûnes, et a pratiqué l'ascèse pour D. béni soit-Il, il ne devra malgré tout pas s'appuyer sur cela pour penser qu'il s'agit là de perceptions

authentiques ; car il convient aussi d'accomplir de tels actes et de tels jeûnes pour percevoir les illusions des palais des permutations. Nous en trouvons une illustration lorsqu'il se joue une pièce de théâtre comique par exemple. Celui qui s'y rend s'imagine et pense à toutes les choses qui seront mises en scène. Et bien qu'il ne s'agisse en rien de la comédie elle-même, il éprouve du plaisir à entendre tout cela. Et lorsqu'il arrive devant la salle de spectacle, il voit le programme figurant sur une affiche ; mais là non plus il ne s'agit pas du spectacle en soi. De même lorsqu'il entre dans cette salle, il aperçoit un bouffon imitant et singeant tout ce que l'acteur de la comédie joue, et à nouveau cela n'a rien à voir avec le véritable spectacle. L'essentiel, c'est la comédie elle-même qui se joue là-bas. Cette parabole se comprend d'elle-même. A l'image de quelqu'un qui s'imagine être entré à l'intérieur et à l'intérieur de l'intérieur, alors qu'il se trouve encore complètement à l'extérieur sans avoir commencé à saisir la moindre perception authentique.

Et même lorsque le très grand Tsadik a le mérite d'atteindre, véritablement, de hautes perceptions de la Sainteté, il les considère comme n'étant rien vu l'importante et profonde connaissance qu'il a de la grandeur du Créateur béni soit-Il. C'est pourquoi il s'efforce et se renforce sans cesse afin que D. béni soit-Il commence à lui révéler la lumière de la Torah comme s'il n'avait jamais rien perçu de toute sa vie. (*Likouté Moharan* I, 245.)

Comment se comporter avec la miséricorde

« **C**ar Celui qui les a pris en pitié les dirigera. »
(*Isaïe 49, 10.*)

En d'autres termes, celui qui fait preuve de miséricorde peut être un dirigeant. Mais encore faut-il savoir comment se comporter avec la miséricorde ; il est en effet interdit d'avoir pitié des méchants, des tueurs et des voleurs.

Ainsi, celui qui ignore comment agir avec charité peut prendre pitié d'un enfant de quatre jours en lui donnant une nourriture qui conviendrait à un adulte mais pas à un nourrisson. Aussi faut-il savoir quelle attitude miséricordieuse adopter, et avoir pitié d'un nouveau-né en ne lui donnant précisément que du lait, et d'un adulte en le nourrissant conformément aux exigences de son âge.

De la même manière envers chaque être humain ; il convient d'éprouver de la miséricorde selon les besoins de chacun. (*Likouté Moharan II, 7; 1.*)

L'intensité de la joie

La parabole suivante évoque le thème de la joie.

Lorsque des gens sont joyeux, qu'ils dansent, il arrive parfois qu'ils attirent à eux un homme de l'extérieur, triste et déprimé, afin de le forcer à entrer dans la ronde des danseurs, et le contraindre à participer à leurs réjouissances.

Il en est ainsi de la joie. En effet, un homme joyeux parvient à mettre de côté sa déprime et ses souffrances. Mais il existe un niveau plus élevé encore qui consiste à s'efforcer d'entretenir cet état de déprime afin de la faire entrer elle aussi dans la joie et de telle sorte que l'accablement et toutes les souffrances inhérentes se transforment à leur tour en allégresse. Il en va de même pour celui qui se mêle à la joie ; l'intensité de cette joie, l'intensité de la liesse aussi, lui permettent de transformer en gaieté tous ses soucis, sa tristesse et sa déprime. A l'image de cette parabole, il parvient contre son gré à faire entrer dans la joie son abattement initial. (*Likouté Moharan II, 23.*)

Le grand et le petit

C'est tantôt le grand qui entreprend de voyager chez le petit ; tantôt le contraire. Ainsi, il arrive parfois que le grand voyage dans un pays et en éclaire les élèves, et parfois que les élèves se rendent chez le maître.

Cette notion, sache-le, relève d'un niveau très élevé ; en outre, le fait que le grand se rende chez le petit relève d'un niveau plus élevé encore.

En effet, l'évidence voudrait que le petit ait à se rendre chez le grand dans la mesure où il doit recevoir de lui. Cependant, dans certains cas, la lumière du grand est à ce point intense, que de sa place, de l'endroit où il se trouve, le petit est incapable de recevoir la moindre étincelle de cette lumière si éclatante.

Alors, le grand se trouve obligé de se plier, de se rabaisser au niveau du petit et d'aller en fonction de lui afin de diminuer, et de matérialiser un tant soit peu sa lumière et la rendre accessible au petit.

Que le grand se rende chez le petit témoigne ainsi de la grandeur de son niveau. (*Likouté Moharan II*, 38.)

Il n'y a aucune muraille

Il suffit de faire appel à D. lorsque le doute et la négation de la foi se renforcent en nous.

De là vient que l'on raconte la parabole suivante au nom du Baal Chem Tov, que le nom de ce saint Tsadik soit béni.

Un roi déposa un trésor en un certain lieu. Par l'effet d'une illusion d'optique il érigea de nombreuses murailles autour de ce trésor, et lorsque des gens arrivaient au pied de ces fortifications elles leur semblaient réelles et difficiles à briser. Certains repartaient immédiatement, d'autres en passaient une mais non la seconde, d'autres encore en franchissaient davantage mais ne parvenaient pas à bout des restantes. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le fils du roi arriva et dit : « Je sais que ces murailles ne sont qu'une illusion d'optique ; en réalité il n'y a aucune muraille. » Puis il s'avança plein d'assurance et parvint à les franchir toutes.

Celui qui fait preuve d'intelligence comprendra de lui-même cette parabole, à savoir que tous les obstacles, les provocations, les tentations sont tels des murailles entourant le trésor de la crainte du Ciel, mais n'ont en réalité aucune existence réelle. L'essentiel est que pour celui qui possède un cœur fort et courageux, il n'y a aucun obstacle, et surtout pas des empêchements d'ordre matériel tels que les soucis financiers par exemple, ou

l'opposition de sa femme, de ses enfants, de son beau-père, ou de son père et de sa mère... Tout cela est nul et non avvenu pour qui possède un cœur fort et vaillant envers D. béni soit-Il ; car la bravoure des héros eux-mêmes ne provient que de la force et du courage du cœur. Comme le rapportent les livres, l'homme doit posséder un cœur à ce point fort qu'il soit capable de s'élancer sur les sentiers de la guerre. (*Likouté Moharan II*, 46.)

L'orientation de la pensée

La pensée d'un homme tient toute entière dans le creux de sa main ; comme cela est rapporté ailleurs (*Likouté Moharan I*, 72; *'Hayé Moharan* 44) l'homme peut ainsi la diriger à son gré vers l'endroit de son choix. D'autre part, deux pensées ne peuvent cohabiter ensemble ; si parfois la pensée de l'homme s'envole et s'égaré vers des pensées étrangères, celui-ci a dans sa main le pouvoir de la ramener et de l'orienter malgré elle dans le droit chemin et lui faire penser ce qu'il convient de penser.

Ceci à l'image d'un cheval qui se détourne de sa route pour en emprunter une autre mais que l'on dirige par sa longe et parvient dès lors à ramener malgré lui sur la bonne voie.

Ainsi en est-il avec la pensée, vraiment ; il est possible de la saisir et de la ramener, malgré elle, vers la route qu'elle se doit de suivre. (*Likouté Moharan II*, 50.)

Le cheval

Le Tsadik a l'obligation de faire Téchouva pour le peuple d'Israël. Cela signifie que lorsque quelqu'un s'écarte du droit chemin et se décharge du joug de la Torah, alors, et comme le montre la parabole suivante, le Tsadik se doit de faire Téchouva pour lui.

Un jour, deux hommes partirent en voyage conduits par un cheval fou. Le cheval les souleva et les éjecta hors de la carriole. L'un des deux voyageurs se leva et commença à frapper la bête à coups de poing, abondamment. Le second se moqua de lui et lui dit : « Mais voyons c'est ta propre main que tu frappes ! En quoi ces coups changeront-ils le cheval ? Tu devrais te saisir d'une lanière de cuir avec laquelle on bat habituellement les chevaux et t'en servir pour le nôtre. » Il s'en alla et agit de la sorte ; il prit une lanière de cuir et commença à frapper la bête. Celle-ci se tenait là, puis se mit à galoper à grand effroi et à prendre la fuite ; elle les propulsa dans la boue et s'enfuit au loin. De toute évidence le conseil ne valait rien. On lui en donna un second : prendre une belle corde, attacher le cheval à un arbre et le frapper violemment afin de lui apprendre à se corriger. Le voyageur en fit ainsi, il frappa la bête très fort et se fatigua. Il s'avéra que ce conseil aussi était mauvais ; en effet le cheval ne valait pas tant d'efforts et d'essoufflement occasionnés par les coups. A l'évidence,

nulle autre réparation n'était possible pour un tel cheval que de le pointer avec un fusil ; mais cela lui peinait trop.

De la même manière, lorsque quelqu'un s'écarte du droit chemin et ne se conduit pas comme il convient, nul conseil sur la manière de se comporter avec lui n'aura d'utilité car cette personne aurait tout autant pu être punie de son propre fait, par un intermédiaire ou d'une tiers façon. Mais toutes les punitions touchent le Tsadik lui-même comme nous l'avons également vu à propos de D. « Dans toutes leurs souffrances, Il a souffert avec eux. » (*Isaïe* 63, 9.) Car le peuple d'Israël est une partie intégrante de D. ; par conséquent, lorsqu'il souffre, à D. ne plaise, l'Eternel souffre également si l'on peut s'exprimer ainsi. Et il en est de même pour le Tsadik. Une punition lui nuit à lui aussi : « Même la punition n'est pas bonne pour le Tsadik » (*Proverbes* 17, 26.) Ainsi la punition d'autrui est également nuisible au Tsadik lui-même. (*Likouté Moharan* II, 66.)

Le festin du roi

L'observance de la Torah toute entière et des Mitsvot est en vérité chose facile et agréable comme cela est rapporté : « Ses voies sont des voies pleines de délices » (*Proverbes* 3, 17.) Ainsi, et de manière tout à fait juste, il ne convient pas d'être rétribués pour les avoir observées, et toutes les récompenses accordées par l'Eternel relèvent en fait du présent gratuit comme cela est écrit : « Et toi mon D., la bonté est tienne, car Tu rémunères chacun selon son œuvre » (*Psaumes* 62, 13.) L'ensemble des Mitsvot ne constitue qu'une préparation à recevoir un présent gratuit de D. béni soit-Il ; présent, qui est le salaire de telle ou telle Mitsva. Ainsi par exemple, grâce au port des Tsitsit* nous nous préparons à nous envelopper dans la lumière des Tsitsit et à mériter l'habit des sages ; de même, grâce à la Mitsva des Téfilines* nous nous préparons à nous orner des couronnes de la royauté, qui sont les lumières des Téfilines à leur origine. D'après la justice, l'homme ne mérite pas un salaire aussi prodigieux pour avoir porté les Tsitsit et les Téfilines, car ces deux Mitsvot sont faciles et agréables à accomplir. Le salaire reçu en échange n'est qu'un cadeau gratuit. Simplement, dans sa compassion, D. béni soit-Il nous a pris en pitié et nous a ordonné d'accomplir dans ce monde ces saintes Mitsvot afin que nous possédions des réceptacles et la force nécessaires pour accepter son

cadeau gratuit. Et il en est de même pour toutes les autres bonnes actions. Concernant toutes les Mitsvot qui relèvent de l'interdiction, Il nous a lancé l'avertissement de ne pas faire telle ou telle chose afin de ne pas nous présenter souillés, à D. ne plaise, au festin royal.

D. est tel un roi ayant averti ceux qui l'aiment de son souhait de leur offrir de précieux cadeaux, des trésors merveilleux et sublimes, à chacun à un moment particulier. Dans son amour et sa compassion, Il les informe au préalable afin de les laisser se préparer et ne pas se présenter, à D. ne plaise, couverts de fange et d'immondices au festin royal où Il sera présent Lui et ses aides. Il est en effet clair qu'ils ne peuvent recevoir ses saints cadeaux s'ils sont souillés, à D. ne plaise. Ils doivent par ailleurs se confectionner de beaux vêtements de valeur, préparer plusieurs sortes de parfums aux senteurs délicieuses, du nard et du safran, du cinnamome et de la cannelle et différentes sortes d'ornements beaux et agréables afin de pouvoir s'en parer pour pénétrer dans le palais royal parmi les grands du royaume, les ministres et les serviteurs saints et purs du roi. Ils pourront alors recevoir un cadeau de sa main généreuse. Et dans son immense miséricorde, le roi leur a d'avance préparé tout le nécessaire à la confection et à la réparation de tels vêtements et couronnes, parés desquels ils seront dignes d'entrer dans le palais du roi, ainsi que toutes sortes de senteurs et de fragrances délicates dont ils se parfumeront

auparavant. Il leur a imposé et les a prévenus que tout le temps accordé à la préparation de ce festin doit être consacré à confectionner et à réparer ces vêtements précieux et ces saintes couronnes. Pour se faire, il leur a envoyé ses fidèles délégués chargés de leur enseigner et de leur transmettre dans les moindres détails la marche à suivre, afin qu'ils arrivent au palais revêtus de vêtements et de couronnes réparés comme il convient là-bas et qu'ils n'aient pas honte devant l'assemblée qui y sera présente. Par l'entremise de ses délégués, il a particulièrement insisté sur les choses à éviter ; il les a grandement averti de ne pas se souiller ni se salir, à D. ne plaise, au contact de toutes les choses immondes existant là-bas. Dans sa grande compassion et toujours par l'intermédiaire de ses fidèles envoyés, il leur a également indiqué la manière de se laver et de se purifier de ces saletés au cas où ils n'auraient parfois pas su les éviter, à D. ne plaise. Ainsi leur a-t-il préparé de nombreuses sources pures et donné plusieurs conseils et réparations afin de se laver et se débarrasser de tout cela ; de la sorte, même celui qui est très sale, qu'il soit plongé dans une fosse, immergé dans un borbier ou revêtu de vêtements souillés, à D. ne plaise, peut lui aussi se laver, se nettoyer et se purifier dans ces sources d'où jaillit une huile embaumante, ainsi que toutes sortes de senteurs exquis ayant le pouvoir de transformer de nombreuses odeurs nauséabondes en délicieux parfums de valeur.

Le roi leur a fait savoir que durant tout le temps

accordé pour s'apprêter au festin royal, il leur incombe de s'emparer de tous les objets et parfums qu'il leur a préparés, de s'en revêtir, de s'en parer à leur guise, de se plonger dans les sources saintes et de s'y purifier ; elles les débarrasseront de toutes les impuretés afin de les faire entrer propres et purs dans le palais royal, parfumés de myrrhe et d'encens, revêtus de vêtements saints et propres comme le veut la coutume là-bas, et coiffés de la couronne de la royauté. Ils pourront alors recevoir tous les trésors de cadeaux gratuits que le roi leur réserve, comme nul n'en a vu de semblables. Heureux soit celui qui en est digne !

L'explication de cette parabole tombe sous le sens. En effet, toutes les Mitsvot et les bonnes actions proviennent de D. béni soit-Il, de ce qu'Il nous a préparé dans Sa grande compassion comme cela est écrit : « Car tout vient de Toi et c'est de Ta main que nous tenons ce que nous T'avons donné. » (*Chroniques I* 29, 14), et encore : « Qui M'a rendu un service que Je dois payer de retour ? » (*Job* 41, 3.) Et il ne convient pas de recevoir un salaire pour les avoir accomplies. Mais dans sa miséricorde D. a désiré nous rendre méritants, nous offrir de tels trésors de présents gratuits, et a multiplié de la sorte l'étude de la Torah et l'accomplissement des Mitsvot. Tous deux sont des réparations et nous préparent à recevoir ses bienfaits cachés, à savoir ces trésors de présents gratuits qu'Il veut nous prodiguer dans Sa grande

bonté et dans Sa miséricorde. C'est pourquoi nos sages de mémoire bénie ont dit : « Ne soyez pas tels des serviteurs qui servent leur maître en vue du salaire ; mais soyez comme des serviteurs qui servent leur maître sans attendre nulle rémunération, et soyez pénétrés de la crainte de D. » (*Maximes des Pères* 1, 3.) Cela revient à dire que nos bonnes actions nous permettront sans le moindre doute de recevoir de grands bienfaits, comme jamais personne n'en a vu de semblables. Mais nous devons toutefois prendre conscience de la vérité ; selon la stricte justice nous n'avons droit à aucune récompense puisque tout provient de Lui. Notre dévotion toute entière ne doit pas être accomplie dans le but de recevoir une récompense ; le service divin et l'accomplissement des bonnes actions nous préparent uniquement à bénéficier de Sa grande bonté, à savoir ces trésors de présents gratuits qu'Il donnera à chacun selon la manière dont il s'est préparé au festin du roi, de ses dirigeants et de ses amis, comme il est écrit : « Et le salut sera assuré, parmi les survivants, à ceux que le Seigneur élira .» (*Joël* 3, 5) et suivant le commentaire de Rachi relatif à ce texte. Il en va ainsi : « Ce monde est semblable à une antichambre au regard du monde futur ; prépare-toi dans cette antichambre afin de pouvoir entrer dans le palais. » (*Maximes des Pères* 4, 21.) Comme nous venons de le voir, cela revient à dire que tout le service divin accompli dans ce monde n'est qu'une préparation pour accéder au palais du roi. (*Likouté Hala'hot; Matana* 4,7.)

REVES

Rêves de Rabbi Na'hman

Premier rêve

En 5567 (1807), à Breslev, section hebdomadaire « Vayé'hi. » Après avoir moi-même (Rabbi Nathan) récité la bénédiction du Kidouch Halévana*, le Rebbe me dit : « Si vous étiez joyeux le monde en tirerait un grand bénéfice. »

Il raconta ensuite avoir vu en rêve une immense armée en marche et suivie d'un nombre incroyable d'oiseaux en vol. Il poursuivit : « Je demandai à l'homme qui demeurait chez moi pourquoi les oiseaux qui étaient derrière l'armée volaient ainsi. Il me répondit qu'ils allaient aider ces troupes. Je lui demandai de quelle manière, et sa réponse fut que ces oiseaux déposaient un peu de leur salive avec laquelle ils chassaient les ennemis de l'armée ; c'est ainsi qu'ils lui venaient en aide. Je compris difficilement cette explication car cette armée se trouvant à l'endroit même où les oiseaux déposaient leur salive, celle-ci pouvait par conséquent lui nuire à elle aussi.

A ce moment je vis les oiseaux commencer à descendre en direction du sol jusqu'à parvenir tous à terre. Ils suivaient l'armée et picoriaient. Ils introduisaient dans leur bec une chose ronde et non comestible. Je saisis mal

comment ces mêmes oiseaux pouvaient venir et suivre l'armée car l'homme marche plus vite que les volatiles et je m'interrogeai aussi sur ce qu'ils picoriaient. On me dit que c'était au moyen de cela qu'il fabriquaient cette même salive capable de tuer les ennemis de l'armée, et que partout où ils en déposaient, leurs ennemis s'enfuyaient et mouraient sur place. (Plusieurs autres choses dont je ne me souviens plus s'avéraient difficiles à comprendre.)

J'entrai alors dans un lieu dissimulé et y vis une ouverture très basse. J'y pénétrai et m'y allongeai. Cette chambre obscure n'avait pas de fenêtre. J'y entrai souhaitant me cacher et je m'y cachai effectivement. Au même moment, tous les oiseaux commencèrent à pénétrer dans cette chambre. Je voulus les chasser et les fis voler en agitant ma main. Mais un chat se tenait face à eux ; or, par nature, les oiseaux fuient les chats ; voila pourquoi ils entrèrent tous dans la chambre. Et la présence du chat rendait inutile tous les gestes que j'exécutai pour les chasser.

J'interrogeai sur la raison de leur venue en ce lieu et on me répliqua qu'ils venaient y contracter la variole. Je demandai alors pourquoi, et la réponse fut que la salive de la variole était celle-là même qui tuait les ennemis de l'armée. J'ajoutai : "Mais ils peuvent tout autant mourir de cette maladie" ; on me répondit que cela était tout à fait exact et que les corps des oiseaux morts de cette maladie empestaient l'endroit où ils succombaient. J'en fus très affligé car je craignais de mourir, à D. ne plaise, de la

puanteur des cadavres ; il y avait en effet là-bas un nombre considérable d'oiseaux, et je priai D. béni soit-Il de ne pas mourir. Au même instant, la variole les quitta et les oiseaux recouvrèrent la santé. L'un d'eux prit son envol dans la joie, et tous de s'envoler à sa suite et un cri de retentir dans le monde : "Mazal Tov ! Mazal Tov !" A mon tour je m'écriai aussi "Mazal Tov !" » (*Hayé Moharan*, 82.)

Deuxième rêve

Le Rebbe nous fit ce récit au début de l'été 5564 (1804) en nous disant : « Je vais vous raconter ce que j'ai vu et vous le raconterez à vos enfants. »

Un homme se trouvait couché à terre et des gens étaient assis et l'encerclaient. Autour de ce premier cercle, un second cercle de gens et ainsi de suite jusqu'à un certain nombre de cercles autour desquels d'autres personnes encore étaient assises sans ordre. L'homme assis au milieu, (c'est-à-dire accoudé sur le côté) remuait les lèvres et tout le monde d'en faire autant.

Je vis ensuite que l'homme du milieu avait disparu ; ceux qui l'entouraient cessèrent aussitôt de remuer les lèvres et je demandai des explications. On me répondit que l'homme avait pris froid, en était mort, et qu'ayant cessé de parler les autres hommes s'étaient également tus.

Ensuite, tous se mirent à courir et je courus à leur suite. Je vis deux palais, des édifices étonnamment beaux habités par deux gouverneurs. La foule se rendit là-bas, chez les deux gouverneurs, et commença à argumenter avec eux ; ils leur dirent : « Pourquoi nous avez-vous dupés ? » Ils tentèrent de tuer les gouverneurs mais ceux-ci s'enfuirent à l'extérieur. Je les vis et leur apparence me plut beaucoup. Je courus donc après eux. De loin je vis une belle tente. De là-bas on cria aux gouverneurs : « Retournez sur vos pas, demandez tous vos mérites et

prenez-les entre vos mains. Puis allez à la bougie suspendue là-bas et là-bas vous accomplirez tout ce que vous voudrez. »

Ils retournèrent sur leurs pas et reçurent leurs mérites, il y avait là-bas des paquets de mérites ; ils coururent à la bougie, je courus après eux et je vis une bougie allumée suspendue en l'air. Les gouverneurs jetèrent les mérites sur la bougie et des étincelles de la bougie tombèrent dans leurs bouches. La bougie (« ner ») se redressa, elle devint fleuve (« nahar ») et tous se mirent à boire l'eau du fleuve.

Des créatures se formèrent en eux et lorsqu'ils ouvraient la bouche pour parler, elles sortaient de leurs corps. Je les vis courir et revenir ; il ne s'agissait ni d'hommes ni d'animaux, seulement de créatures.

Ensuite les hommes délibérèrent pour rentrer chez eux et se dirent : « Comment pouvons-nous faire pour rentrer chez nous ? » L'un d'entre eux dit : « Envoyons quelqu'un vers l'homme qui est là-bas et qui tient à la main une épée qui va du ciel à la terre. » Et ils dirent encore : « Qui enverrons-nous ? » Ils délibérèrent et décidèrent d'envoyer les créatures ; les créatures partirent là-bas et je courus après elles.

Et je vis ce même homme effrayant qui va du ciel à la terre, tenant à la main son épée qui va du ciel à la terre et dotée de plusieurs lames. L'une des lames est une lame tranchante qui tue, une autre lame confère la pauvreté, une autre encore la faiblesse et ainsi de suite, car il y a

plusieurs autres lames pour les autres châtements.

Et ils commencèrent à l'implorer, en lui disant : « Cela fait longtemps que tu nous fais souffrir. Maintenant viens à notre secours, ramène-nous chez nous. » Mais il répondit qu'il ne pouvait pas les aider. Ils lui demandèrent alors : « Donne-nous la lame de la mort pour les tuer. » Mais il refusa. Ils demandèrent une autre lame mais il ne voulut leur en donner aucune et ils durent repartir. Pendant ce temps arriva l'ordre de tuer les gouverneurs ; on les décapita.

Puis tout redevint comme avant : un homme était couché par terre comme avant, des hommes faisant cercle autour de lui [...], et ils coururent vers les gouverneurs, et tout à l'identique comme je viens de le raconter. A la différence qu'alors je vis que les gouverneurs ne jetèrent pas les mérites sur la bougie. Ils ne firent que prendre les mérites, aller à la bougie le cœur brisé et se mirent à réciter des supplications devant la bougie.

Des étincelles de la bougie tombèrent dans leurs bouches et tandis qu'ils continuaient leurs supplications, la bougie se transforma en fleuve, etc. Des créatures prirent forme comme précédemment. On me dit que ces gouverneurs-là vivaient tandis que les premiers devaient être tués pour avoir jeté les mérites sur la bougie sans implorer par des supplications comme ceux-là venaient de le faire.

Le sens de tout cela m'échappait. On me dit alors : « Rends-toi dans cette chambre et on t'expliquera tout. »

Je m'y rendis. Un vieil homme était assis là et je lui demandai des explications. Il saisit sa barbe dans sa main et me dit : « Ma barbe est une explication à ce récit. » Ce à quoi je lui répliquai : « Je ne comprends toujours pas. »

Il me dit alors : « Va dans cette chambre-là et tu y trouveras une explication. » Je m'y rendis et vis une pièce d'une longueur et d'une largeur infinie, pleine de manuscrits ; et partout où je consultai, je trouvai un commentaire du récit.

(Rabbi Nathan poursuit) Tout ceci je l'ai entendu dire de la sainte bouche du Rebbe. Et il ajouta que tous les enseignements qu'il révèle contiennent des allusions à ce récit, et que le chapitre 20 tout entier de *Likouté Moharan* qui débute par « neuf Tikounim » constitue un commentaire de ce récit.

Celui qui fait preuve de perspicacité y trouvera des allusions merveilleuses à ce rêve, en particulier en ce qui concerne le cœur qui s'ouvre comme dans le verset : « Il fendit le rocher et des eaux jaillirent » (*Psaumes* 105, 41), qui sont comparables aux fleuves mentionnés plus haut. Comprends bien tout cet enseignement et tu auras le privilège de comprendre dans ce monde quelques-unes des allusions à cette terrible vision.

L'homme couché par terre qu'il vit disparaître ensuite, celui dont on lui dit qu'il avait pris froid et qu'il était mort, représente l'âme dont il est question dans cet

enseignement, l'âme accablée de souffrances, ainsi qu'il est rapporté : « Le régime qui convient à l'étude de la Torah est celui-ci : ne manger que du pain avec du sel. » (*Pirké Avoth*, 6, 4.) Reportez-vous à ce texte qui est peut-être également une allusion à la Michna : « Du pain trempé dans du sel tu mangeras,..., et tu dormiras sur le sol. »

La description donnée dans ce texte, celle de l'homme couché par terre entouré d'un certain nombre de cercles disposés sans ordre, fait peut-être allusion au fait que tous reçoivent de cette âme, car c'est elle qui attire toutes les explications de la Torah. Peut-être que le fait qu'ils remuaient les lèvres signifie qu'ils révélaient des explications de la Torah, et par conséquent, lorsque l'homme du milieu prit froid et qu'il mourut, sachant qu'il s'agit de l'âme en question, tout le monde cessa de remuer les lèvres et de parler. En effet, lorsque cette âme se refroidit, cela est comparable à sa mort, alors la force capable d'attirer des explications de la Torah disparaît, comme cela figure dans cet enseignement. Etudiez-le bien. Examinez très attentivement ce récit et cet enseignement et vous aurez le privilège de comprendre d'autres allusions merveilleuses.

Quant à ceux qui coururent vers les gouverneurs et se mirent à argumenter avec eux, ils font allusion au concept de la discorde et des querelles, qui se rapporte à la controverse qui naît à l'encontre des Tsadikim lorsque les explications de la Torah disparaissent.

Les gouverneurs feraient peut-être allusion à Moché

et Aharon qui moururent à cause des « eaux de la controverse » (*Nombres* 20, 13), pour avoir commis l'erreur de ne pas implorer par des supplications, comme il est expliqué dans cet enseignement. Comprends bien cela.

Quant à la bougie, dont des étincelles tombèrent dans leurs bouches et qui se transforma en fleuve, cela est comparable à des paroles enflammées qui proviennent du cœur suprême. Grâce à la compassion du Saint béni soit-Il qui s'est émue pour le cœur suprême, celui-ci s'ouvre et diffuse des paroles. C'est de cette manière également que les commentaires de la Torah proviennent de là-bas ainsi qu'il est dit dans le verset : « Il fendit la roche et des eaux jaillirent », etc.

La bougie qui se transforme en fleuve symbolise le cœur qui est une flamme vive comme on le sait ; les étincelles tombées de la bougie dans leurs bouches représentent des paroles enflammées provenant du cœur qui porte le nom de « bougie » dans ce récit. Ensuite la bougie elle-même devint un fleuve ; le fleuve ce sont des commentaires de la Torah qui proviennent eux aussi du cœur, symbolisé par la bougie. Cela est illustré par le verset : « Il fendit le rocher et des eaux jaillirent. »

Les mérites jetés sur la bougie constituent un rappel de leurs bonnes actions. Ils (Moché et Aharon) ont utilisé le bâton de la puissance* pour attirer la Torah. En cela réside l'erreur qu'ils ont commise, comme il est expliqué là-bas. Reportez-vous y.

Les créatures qui se formèrent en eux et qui

sortirent lorsqu'ils ont ouvert la bouche, sont une allusion aux forces spirituelles, c'est-à-dire aux anges créés à partir des lettres qui composent les innovations de la Torah. Ils reçoivent leur force d'Edom, symbolisé par celui qui brandit l'épée qu'il a en main, comme cela est expliqué dans le récit. Car il est responsable de l'épée et il est responsable de tous les châtiments capables de punir les méchants. Les châtiments sont représentés par les différentes sortes de lames et de pointes à son épée. Quelquefois il faut châtier les méchants en les exécutant par l'épée, et quelquefois par d'autres châtiments, comme nous le voyons dans l'enseignement en question.

Et à cause de la faute et de l'erreur commises (les eaux de Mériba), celui qui tenait l'épée n'a voulu leur donner aucune lame tranchante, car il n'a pas souhaité leur conférer le moindre pouvoir. En fait, il faut avoir le cœur affligé et implorer en supplications. Même s'ils se sont emparés des mérites, c'est-à-dire du bâton de puissance, c'est à une autre fin, celle de vaincre le mal qui est dans la communauté, mais on ne peut attirer la Torah que par la compassion et les supplications.

Examine avec le plus grand soin cet enseignement et le récit lui-même et tu comprendras d'autres allusions merveilleuses, tu comprendras les merveilles de D. selon ton degré de compréhension et combien profondes sont Ses pensées. Cependant même après toutes les explications que je viens de donner et même si on comprend quelques allusions dans ce monde, les choses

demeurent infiniment voilées et fermées. Malgré tout, le peu d'allusions que nous pouvons percevoir dans ce monde d'une vision merveilleuse et terrible comme celle-ci, ne peut que bénéficier à ton âme.

Car c'est un grand privilège pour l'homme dont les pensées sont imprégnées des propos de Rabbénou, zal, cet homme saint, prodigieux et incomparable. On ne saurait d'ailleurs faire son éloge sans porter atteinte à son honneur, à D. ne plaise, car un excès de louanges est préjudiciable comme le démontre l'exemple du roi que l'on loue...(cf. Bera'hot 33). En ce qui concerne nos propos, en ce qui concerne toute louange de Rabbénou, zal, tellement saint et si prodigieux, il faut savoir que tout cela est considéré comme si on n'en avait pas fait l'éloge, car cela ne représente pas même une goutte d'eau dans la mer ; en effet, il est absolument impossible de faire son éloge, car aucun cerveau humain n'aurait pû le saisir. Et même de grands Tsadikim sont incapables d'accéder à une faible parcelle de sa grandeur ; quant à nous, nous n'avons absolument aucun moyen d'y accéder sinon en étudiant peut-être le peu des enseignements merveilleux qu'il a dévoilés dans ses saints ouvrages et dans les merveilleux récits du présent livre. Chacun peut donc avoir une faible idée de sa grandeur et de sa sainteté infinies. Heureux l'homme qui a eu le privilège d'accéder à un tel niveau de sainteté s'élevant bien au-delà de ce que les paroles peuvent communiquer et de ce que le cœur peut concevoir.

Et cependant si malgré tout il était possible de raconter un tant soit peu ses saints éloges, ce que nous avons vu de nos propres yeux... Mais celui qui est intelligent se taira à présent à cause de la grave controverse qui a eu lieu à son encontre, de son vivant.

(Autre commentaire du récit) Au sujet de ceux qui ont demandé une lame pour tuer et au sujet du responsable de l'épée qui leur refusa cette lame ainsi que les autres. Cela signifie qu'ils voulaient châtier les méchants avec l'épée de la mort, mais il refusa de leur donner cette force. Ils lui demandèrent malgré tout un autre châtiment pour punir les méchants mais il ne voulut en aucun cas ; ceci à cause de l'erreur précitée. Quant à leur requête de recevoir de lui la force de pouvoir rentrer chez eux, cela fait allusion à leur venue en Erets Israël, car ils doivent recevoir de lui une certaine force pour châtier les méchants afin de pouvoir venir en Erets Israël, comprends bien ceci. Ce qu'ils ont dit au détenteur de l'épée, à savoir qu'il les a fait souffrir depuis longtemps rappelle ce que les enfants d'Israël dirent à Edom : « Tu connais toutes les tribulations que nous avons éprouvées. » (*Nombres* 20, 14.) « Tu » précisément, car tous les châtements proviennent de lui (se reporter à l'enseignement précité). Quant au vieil homme, s'il dit que sa barbe est une explication au récit c'est parce que tout l'enseignement en question fait allusion au concept de vieillard (les mots « barbe » et « vieillard » ont la même

racine en hébreu.) Rabbénou, zal, explique et suggère cette idée dans l'enseignement des « neuf Tikounim » du *Likouté Moharan* (I, 20.) Ensuite le récit se répète : on parle à nouveau d'un homme couché par terre, mais cette fois les gouverneurs n'ont pas jeté les mérites sur la bougie ; ils n'ont fait que s'emparer des mérites, et sont allés vers la bougie le cœur brisé et ont imploré avec des supplications. Puis il est dit que ceux-là vivraient tandis que les premiers devaient être tués pour avoir jeté les mérites sur la bougie sans implorer et supplier comme les seconds. Car l'erreur commise par Moché Rabbénou consiste pour l'essentiel dans le fait qu'il n'a pas fait venir les eaux de la Torah par la compassion et les supplications, mais seulement par le bâton de la puissance, c'est-à-dire en frappant le rocher. Et par conséquent, les gouverneurs ont par la suite fait très attention de parler et d'implorer uniquement par la compassion et les supplications, ; aussi ont-ils mérité de vivre.

Que ce soit la volonté divine que notre juste Machia'h* arrive bientôt de nos jours et nous conduise en paix en Terre Sainte, alors tout sera réparé rapidement de nos jours, Amen. (*Hayé Moharan*, 83.)

Troisième rêve

Le Rebbe fit ce récit à la fin de l'été 5568, avant Roch Hachana 5569 (1808), époque à laquelle le Cho'hèt* de Téplik lui fit don d'une magnifique chaise.

En ce temps-là approximativement, le Rebbe raconta avoir eu une vision, ou vu en rêve, qu'on lui apportait une chaise encerclée de feu. Le monde entier, hommes, femmes et enfants, allèrent le voir. De retour, ils se mirent aussitôt en relation les uns avec les autres et contractèrent des mariages entre eux. Tous les dirigeants de la génération allèrent eux aussi le voir. Je demandai à quelle distance se trouvait cette chaise et pourquoi des mariages avaient été aussitôt célébrés. Et je marchai en contournant tous ces gens afin de me rendre sur place.

J'entendis dire que Roch Hachana* approchait. Je m'interrogeai sur ce qu'il convenait de faire : revenir ou m'attarder ici. L'indécision m'accaparait. Je me demandai comment je pourrais célébrer Roch Hachana en ce lieu, et me fis la réflexion suivante : vu l'état de faiblesse de mon corps, pourquoi devrais-je revenir ? Et je restai sur place.

Je m'approchai de la chaise et y vis Roch Hachana, un véritable Roch Hachana. Et également Yom Kippour*, un véritable Yom Kippour. Mais aussi Souccot*, un authentique Souccot. J'entendis de même crier : « Oui, vos néoméniés* et vos solennités, mon âme les abhorre (*Isaïe* 1, 14.) Qu'avez-vous à juger le monde, Roch Hachana

jugera lui-même.» Et ils s'enfuirent tous avec tous les dirigeants de la génération, ils s'enfuirent tous.

Et j'aperçus, gravées sur la chaise, toutes les formes de tous les êtres créés de ce monde ; tous étaient gravés avec leur conjointe près d'eux. Voilà pourquoi des mariages avaient aussitôt été conclus. Car chacun trouva et vit là-bas sa conjointe. Ayant étudié la Torah les jours précédents, je me dis que les initiales du verset : « Son trône était des flammes étincelantes. » (*Daniel 7, 9*) [Karsié Chevivin Di Nour] formaient le mot « chad'han » (marieur) car comme nous l'avons vu précédemment, des mariages eurent lieu grâce à la chaise. D'autre part, le mot « KaRSyé » (trône) est composé des initiales des mots Rosh Hachana, Yom Kippour et Souccot ; ainsi, la fête de Chémini Atsérèt* célèbre l'Union de la Matrone*. Je demandai quel métier j'exercerai ; on me répondit que je serais marieur. Et le feu l'entoura.

Car Roch Hachana est en vérité un grand bienfait, une date où la lune se cache ; il est dit à ce propos : « Faites-moi venir un sacrifice expiatoire. » (*Houlin, 60.*) Et c'est un grand bienfait pour le monde car de cela nous pouvons demander notre expiation à Roch Hachana.

Approfondis tout ceci dans les enseignements suivants : « Sonnez le Chofar... » (*Likouté Moharan II, 1*) ; « Et D. organisa la côte... » (*Likouté Moharan I, 67.*) Il y est question des racines des âmes incluses dans la chaise. Etudie bien le premier enseignement du deuxième tome du *Likouté Moharan* qui est une explication à ce récit car il

a été dispensé lors du Roch Hachana suivant cette histoire. Mais sa signification demeure extrêmement secrète. Il y manque aussi une partie car il n'a pas été rédigé intégralement.

Une fois, le Rebbe parla des histoires et rappela le lien entre ce récit et l'enseignement en question. Ce sujet est terrible, merveilleux et sublime pour celui qui possède un cœur pour comprendre. Il ajouta alors : « Si vous n'êtes pas joyeux j'ignore ce que vous avez. » Ceci revient à dire qu'après avoir eu la chance de goûter à une aussi grande lumière, nous devons obligatoirement nous réjouir. Ayant terminé ce récit il ajouta : « Vous pouvez en tirer un enseignement pour tous les jours de votre vie. » ; il nous réprimanda de ne pas être joyeux et ajouta que nous devrions l'être à l'extrême. (*Hayé Moharan*, 84.)

Quatrième rêve

En 5569 (1808-1809), le Rebbe rêva d'une assemblée de juifs à la tête de laquelle se trouvait un homme très important dans le monde. Un décret fut promulgué stipulant la mort de tous les juifs. Le dirigeant conseilla de se convertir. Il convoqua un barbier qui lui rasa la barbe et les papillotes. Mais il s'avéra par la suite que cette rumeur était mensongère et que le décret en question n'existait pas. Quelle honte pour ce dirigeant ! Il ne pouvait évidemment plus apparaître en public, dut quitter sa maison et s'enfuir. Comment parvint-il à sortir de chez lui, louer une charrette, etc. ? Il a probablement dû éprouver une honte à peine imaginable. Il lui fallut sans doute demeurer provisoirement chez un non-juif le temps que sa barbe repousse.

C'est ce qu'on lui a montré, etc. (*Hayé Moharan*, 86.)

Cinquième rêve

Le Rebbe raconta ce rêve un vendredi soir de l'année 5764 (1803-1804) après la récitation du Kiddouch*.

« Je me trouvais dans une ville qui en rêve me paraissait immense. Un grand Tsadik y arriva. Il faisait partie des anciens Tsadikim et était considéré comme tel. Tout le monde se rendit chez lui. J'y allai aussi et vis l'assistance passer à côté de lui sans même le saluer et cela de manière apparemment intentionnelle. Je m'étonnai grandement de leur insolence sachant que cet homme était un grand Tsadik. Je leur demandai comment ils osaient se conduire de la sorte et ne pas le saluer intentionnellement. Ils me répondirent (en guise d'excuse) que cet homme était effectivement un grand Tsadik, mais que son corps était issu de plusieurs endroits considérés comme vils. Il n'en perdait pas moins sa valeur de grand homme d'autant qu'il avait pris sur lui de réparer ce corps. Cependant, "on ne salue pas son prochain dans des lieux vils." (*Chabbat*, 10a.) Voilà pourquoi ils ne l'avaient pas salué. » (*Hayé Moharan*, 87.)

Sixième rêve

Un jour de semaine, je vis en rêve un mariage regroupant de nombreuses mariées. L'une d'elles importait plus que les autres et semblait compter davantage aux yeux de l'assemblée. On y trouvait des chœurs autrement dit des instruments de musique qui jouaient des mélodies.

J'aperçus une porte s'ouvrir, des gens entrer dans la Yéchiva* et une grande foule s'y regrouper. Je vis cette foule croître, se multiplier et je me demandai comment parvenir à m'introduire au sein d'une assemblée aussi nombreuse.

Je me propulsai là-bas me tint au-dessus d'eux tous. Le directeur de la Yéchiva étudiait avec eux dans un infini respect pour la Torah ; les mariées quant à elles dansaient. L'essentiel reposait sur la mariée de plus haute importance évoquée ci-dessus ; elle aussi dansait. Et tout ce que la chorale jouait, toutes les mélodies, elle les chantait elle-même ensuite. Un profond respect pour la Torah régnait là-bas et j'en fus très impressionné.

Je parlai avec des gens de ma connaissance et je leur dit : « Avez-vous vu un tel respect pour la Torah ? » Il semble qu'ils étaient occupés à une simple étude du sens apparent ; je le vis en effet au fait qu'il y avait là des Rabbanim, et aussi d'après les livres consultés, de très gros livres tels que ceux que l'on étudie. (*Hayé Moharan*, 88.)

Septième rêve

Au cours du mois de Kislev 5570 (hiver 1809), ici à Breslev, je fis un rêve. J'étais assis chez moi (c'est-à-dire que le Rebbe était assis dans la petite maison où il vivait) et m'étonnai que personne ne vienne me rendre visite. J'allai dans la seconde chambre ; personne. Je me rendis alors dans la grande maison ainsi que dans la maison d'études et n'y trouvai personne non plus. Je commençai à réfléchir avec l'intention de sortir.

Je sortis et vis des hommes formant des cercles concentriques et chuchotant entre eux. L'un deux se moquait de moi, le second riait à mes dépens, le troisième faisait preuve d'insolence à mon égard, etc. Mes disciples eux-mêmes se retournaient contre moi, tantôt effrontés, tantôt murmurant en secret, et ainsi de suite.

J'appelai l'un de mes disciples et lui réclamai des explications. Il me répondit : « Comment avez-vous pu faire une chose pareille, se peut-il que vous ayez commis un aussi grand péché ? » J'ignorai cependant tout à fait la raison de leurs railleries. Je demandai au même homme d'aller rassembler quelques-uns des nôtres ; il s'en alla et je ne le vis plus.

Qu'allais-je faire ? Je résolus de partir pour un autre pays et y parvins. Là-bas aussi il se trouvait des gens qui parlaient de cette chose dont ils avaient également connaissance. Je décidai alors d'aller vivre dans la forêt.

Cinq de nos hommes se joignirent à moi et je partis en leur compagnie. Nous nous installâmes dans la forêt et lorsque nous avons besoin de manger ou d'autre chose, nous envoyions l'un d'eux nous acheter le nécessaire. Je lui demandai si la rumeur s'était apaisée et il répondit : « Non, elle est encore vive. »

Durant notre séjour là-bas, un vieil homme arriva. Ayant une chose à me dire, il m'appela. Je le suivis et il commença à me parler. Il me dit :

- Tu as commis une chose pareille ! Comment n'éprouves-tu pas de honte devant tes ancêtres, ton grand-père Rabbi Na'hman (Horodenker), ton arrière-grand-père le Baal Chem Tov, de mémoire bénie, et comment n'as-tu pas honte vis à vis de la Torah de Moché et des saints Patriarches, Avraham, Its'hak et Yaakov. Que t'imagines-tu en demeurant ici ? Crois-tu pouvoir toujours rester dans cette forêt ? Ton argent va s'épuiser, et tu es un homme de faible constitution ; que feras-tu ? D'autre part, d'où vient cette idée de te rendre dans un autre pays. De quoi vivras-tu là-bas ? Si l'on ne sait pas qui tu es, tu ne pourras y rester car personne ne te donnera d'argent ; et si l'on connaît ton identité, tu ne pourras pas y vivre non plus car on saura alors ce qu'il en est de toi.

- Puisqu'il en est ainsi, que je suis à ce point exilé, lui répondis-je, j'aurais droit au monde futur.

- Tu t'imagines avoir droit au monde futur ! Même en enfer tu n'auras pas où te cacher à cause du terrible blasphème que tu as commis.

- Allez-vous-en ! Je croyais que vous me consolerez, me diriez des paroles qui vont droit au cœur, alors que vous ne faites que me tourmenter. Allez-vous-en !

Et le vieillard s'en alla.

Tandis que je me trouvais là-bas je réalisai qu'après y être demeuré longtemps, on pouvait en arriver à totalement oublier l'étude de la Torah. J'ordonnai donc à celui que nous avions envoyé en ville pour nos achats d'y demander un livre et de nous l'apporter. Il s'y rendit mais revint sans livre. Il répondit qu'il était impossible d'en apporter étant entendu qu'il est interdit de révéler pour qui on a besoin du livre, et qu'il est impossible de s'en procurer en gardant le secret. Ma condition d'errant, de fugitif et le fait de n'avoir point de livre me tourmenta beaucoup car on risque ainsi d'oublier complètement ses connaissances en matière de Torah.

Plus tard, le même vieillard revint portant un livre sous le bras.

- Que portez-vous là ? lui demandai-je.

- Un livre.

- Donnez-le moi !

Il me le donna, je le pris, ne sachant pas du tout comment en disposer. Je l'ouvris mais en ignorai totalement le contenu. Il me semblait écrit dans une langue étrangère et d'une écriture inconnue. J'ignorais absolument tout de ce livre et m'en affligeai beaucoup. Je craignai également que les gens qui m'accompagnaient ne se séparent de moi en apprenant cela.

Le vieillard m'appela de nouveau pour me parler et je le rejoignis aussitôt. Il m'adressa des paroles identiques aux précédentes : « Comment as-tu pu faire fait une chose pareille ? Comment n'as tu pas honte ? Même l'enfer ne saurait t'offrir d'endroit où te cacher. » Je lui répondis que si un homme du monde supérieur me disait une telle chose je le croirais. Il me rétorqua alors qu'il était de là-bas, et me montra une chose qui me le prouvait en effet.

Il me vint à l'esprit le célèbre récit du Baal Chem Tov, zal, au cours duquel lui aussi pensait ne pas avoir droit au monde futur. Il dit alors : « J'aime D. béni soit-Il même sans monde futur. » Je rejetai ma tête en arrière avec une grande amertume, et au même instant tous les hommes cités précédemment apparurent et se regroupèrent autour de moi, ceux-là mêmes en face desquels le vieillard m'avait dit que je devais avoir honte, à savoir mes ancêtres et les Patriarches, etc. Ils me citèrent le verset : « Et le fruit du pays fera l'orgueil et la gloire.. » (*Esaïe*, 4, 2). Ils me dirent aussi : « Au contraire, nous serons fiers de vous ! »

On fit venir tous mes disciples et mes enfants ; ces derniers m'avaient en effet quitté eux aussi dès le début. Ils m'adressèrent des paroles qui m'allèrent droit au cœur et qui étaient l'exact contraire des paroles précédentes.

Au moment où je rejetai ma tête en arrière, s'il y avait eu un homme ayant transgressé huit cents fois la Torah entière et qu'il eût rejeté sa tête avec une amertume identique à la mienne, on lui aurait évidemment

pardonné. Quant au reste du bien, je ne veux pas vous le raconter car il est sûr qu'il était bien. (*Hayé Moharan*, 91.)

Huitième rêve

Le Rebbe nous parla de son habitude de jeunesse de manger beaucoup, habitude dont il souffrait grandement. Il parvint à s'en débarrasser, mais se rendit compte par la suite qu'il éprouvait encore du désir pour le peu qu'il mangeait et se remit à manger comme auparavant. Quelle différence y a-t-il en effet à manger peu ou beaucoup si l'on éprouve toujours autant de désir pour la nourriture et pourquoi affaiblir vainement son corps ? Il concentra tous ses désirs dans le seul désir de nourriture.

Un jour, il se trouvait attablé chez son beau-père pour le troisième repas de Chabbat, assis dans un coin alors que la maison était sombre. Ayant coutume de toujours agir à sa guise, il demanda à D. béni soit-Il de lui faire voir les Patriarches, Avraham, Its'hak et Yaakov. Et il promit à D. béni soit-Il que si cela se réalisait, il renoncerait également à son désir de nourriture. Il médita, se concentra longuement et s'endormit. Son arrière-grand-père le Baal Chem Tov de mémoire bénie, lui apparut en rêve et lui cita le verset : « Je ferai croître l'herbe dans ton champ pour ton bétail. » (*Deutéronome*, 11, 15). Le Rebbe se réveilla et il lui sembla que ce verset répondait merveilleusement bien à sa demande précédente. Il pensa en effet à ce que rapporte le *Zohar* : en hébreu, le mot « herbe » se dit « essev » et est composé des lettres aïn, beth et chin - aïn beth cela veut dire bat aïn (la

« pupille ») ; chin (à trois branches) ce sont les trois Patriarches. Par conséquent, si tu souhaites voir les Patriarches, cela n'est possible que dans « ton champ (SaDeH) pour ton bétail », autrement dit tu dois détruire (ShoDeD) la bestialité du désir de manger. Le Rebbe renonça également à ce désir-là.

Il dit aussi que cette histoire se rapporte au récit du don de la Torah (dans le manuscrit du *'Hayé Moharan* figure dans le paragraphe précédant le Conte du pain, auquel Rabbénou fait allusion quand il parle du don de la Torah...)

(Le copiste dit : « J'ai entendu que Rabbi Nissan Kavler, l'un des plus grands parmi les proches du saint Rabbi Barou'h*, zatsal, a raconté au Maguid de Téravitzé*, zatsal, être venu un jour rendre visite au saint Rabbi Barou'h, zatsal. Le voyant extrêmement affligé, il lui en demanda la raison. Ce dernier lui répondit que depuis un certain temps le Baal Chem Tov, zatsal, ne lui apparaissait plus, et même lorsqu'il venait se recueillir sur sa tombe il ne l'y trouvait pas. "Mais à présent il m'est apparu, et je lui ai demandé ce qui s'est passé. Le Baal Chem Tov m'a alors répondu qu'il se trouvait dorénavant chez Rabbi Na'hman." Il dit en ces termes : "Il a choisi d'être chez Rabbi Na'hman." » (*'Hayé Moharan*, 92.)

Neuvième rêve

Le lundi 24 Iyar 5570 (1810), à Ouman, le Rebbe me raconta un rêve qu'il fit cette nuit-là. Il vit en songe un mariage auquel il se rendit et dont il connaissait le nom du marié. Il regarda et vit là-bas un homme du monde futur, c'est-à-dire un homme mort. Il s'étonna grandement et se dit : « Si le monde le voyait, cela ferait un beau scandale. » Il connaissait également le nom du mort et dit que ces noms, celui du marié et celui du défunt, n'étaient pas de simples noms propres, mais de vrais noms avec une signification très claire comme tous les noms saints. Le Rebbe poursuivit : « Ensuite, les gens aperçurent à leur tour le mort et je leur dit : "Cet homme-là est décédé", et ils répondirent : "Et alors !" Cela n'était pas une nouvelle pour eux.

Ensuite, je trouvai bon d'aller dans une certaine synagogue de laquelle je pourrais mieux voir le mariage et je tournai en rond là-bas (de la sorte). J'arrivai à la synagogue où l'on chantait (à l'emplacement du dais nuptial) cet air au marié : "Voici un jeune homme ! Voici un jeune marié !" Je connaissais également cette mélodie, une belle mélodie, une mélodie de joie. Et je contemplai donc cela depuis la synagogue, mais ne me plaisant pas non plus là-bas, je décidai de rentrer chez moi. J'y arrivai et y trouvai le marié couché à terre ; je le secouai, le réveillai en lui disant : "On chante tant en ton honneur,

etc., et toi tu es couché ici. »

Ceci contient un grand secret.

Ensuite Rabbénou de mémoire bénie, dit lui-même combien il était surprenant que l'on chante là-bas tant en l'honneur du marié alors que celui-ci était allongé ici. Et ceci renferme un très grand secret. Il dit que dans le rêve il lui semblait que la synagogue et sa maison se trouvaient à des endroits portant un autre nom (il ajouta le connaître mais l'avoir oublié, et je me demande s'il parlait de la mélodie ou des noms des lieux ; en revanche, il se souvenait du nom du mort et de celui du marié). Il dit enfin avoir vu d'autres choses encore dans ce rêve. (*Hayé Moharan*, 93.)

Dixième rêve

Au mois d'Eloul, le Rebbe raconta un rêve au cours duquel il souhaitait entrer dans une maison afin d'y entendre le son du Chofar*. Il passa devant une demeure et y entendit chanter, taper des mains, danser et se réjouir grandement. On sautait et on dansait beaucoup comme le font les gens gais et joyeux. Il en conclut que c'était sans doute une bonne chose d'entrer ici pour écouter le son du Chofar. (Il ne se souvenait pas du reste du rêve).

Quelqu'un intervint et dit que l'enseignement (I, 10) du *Likouté Moharan* (« Voici les lois... ») suggère que la Mitsva d'écouter le Chofar est du même ordre que les applaudissements et les danses. Il y est en effet question d'applaudissements et de danses et un article du saint *Zohar** y est expliqué (...araméen...). On y trouve l'explication selon laquelle le son du Chofar correspond à des applaudissements et à des danses. Et Rabbénou, zal, opina de la tête.

Il dit : « Ensuite D. inspira dans mon cœur le verset selon lequel le Chofar signifie joie et allégresse : "Alors notre bouche s'emplit de chants joyeux et notre langue d'accents d'allégresse." (*Psaumes*, 126, 2.) Les initiales des mots qui composent ce verset (en hébreu) forment en effet le mot CHoFar. Je songeai également au verset : "Heureux le peuple connaissant le son du Chofar." (*Psaumes*, 89, 16), et également : "On se réjouira en Ton nom tout le jour". Tu

pourras lire ailleurs qu'il faut surtout pleurer de joie car les initiales du mot Bé'HYaH ("pleurs") forment les premières lettres du verset précité : "On se réjouira en Ton nom tout le jour." [Béchim'ha Yéguiloun Kol Hayom]. Reporte-toi là-bas. » (*Hayé Moharan*, 96.)

Onzième rêve

Jeudi, section hebdomadaire « Vayélè'h » , au cours des jours de pénitence* 5570 (1809), entre le premier et le dix Tichri, ici à Breslev, le Rebbe nous raconta avoir fait un rêve, dont il ignorait la signification, concernant l'un de ses disciples qui avait rejoint l'autre monde. Cet homme était vraiment mort, mais jusque-là le Rebbe l'ignorait. Dans son rêve il lui semblait que le monde entier se tenait autour de lui et lui demandait la permission de rentrer chez eux, comme c'est la coutume après Roch Hachana.

Le défunt en question se tenait là-bas lui aussi, et le Rebbe lui demanda :

- Pourquoi n'étais-tu pas présent à Roch Hachana ?

- Enfin, j'étais déjà mort !

- Est-ce une raison! Est-ce que parce que quelqu'un meurt, qu'il ne peut pas être présent à Roch Hachana ?

Le défunt se tut.

Et du fait que plusieurs personnes évoquèrent le sujet de la foi avec le Rebbe, il lui en parla également (il semble que Rabbénou avait compris que cet homme avait perdu la foi.)

Rabbénou dit au défunt :

- Je ne suis pas l'unique Tsadik au monde ; si tu ne places pas ta foi en moi, tu peux devenir le disciple d'autres Tsadikim. Si tu gardes foi en eux, rapproche-toi

d'eux.

- De qui ? répondit-il.

Il me semble lui avoir indiqué telle personne en guise de maître, quelqu'un de célèbre. Il me répondit :

- Je suis loin de lui.

- Rapproche-toi d'un autre, et je lui citai tous les maîtres renommés. Mais de tous il me dit en être loin.

- Puisque tu n'es proche d'aucun et que tu n'as personne de qui être le disciple, mieux vaut que tu restes ici comme auparavant ; reviens près de moi.

- De vous, je suis extrêmement loin ! conclut-il d'un air très étonné.

« C'était, me semble-t-il, au milieu de la journée ; je pouvais voir le soleil derrière sa tête. L'homme se mit à grandir dans l'air jusqu'à monter vers le soleil. Puis il redescendit avec le soleil dont il suivait fidèlement la trajectoire ; ils redescendirent ensemble de plus en plus bas vers le sol jusqu'à toucher terre exactement au moment du coucher de soleil. Il continua à s'enfoncer avec le soleil, jusqu'à ce qu'à minuit, ils parviennent l'un et l'autre diamétralement à mon opposé ; à minuit, le soleil se trouvait en effet en bas au pied de l'homme. A cet instant précis, alors que le soleil se trouvait tout en bas, à l'exact opposé de moi, j'entendis une voix me crier : "Avez-vous entendu à quel point je suis loin de vous ?" J'ignore l'explication de cela. »

Rabbénou, zal, dit alors en ces termes : « Et j'éprouvai une grande pitié pour lui. L'essentiel du travail

et du dur labeur de l'homme ne consiste-t-il pas à atteindre le but ultime ? Maintenant (dans ce monde), on ne ressent pas tellement la valeur du rapprochement (vers D.) parce que la matérialité nous trouble et d'autres obstacles encore nous en empêchent. Mais il se trouve que l'essentiel consiste uniquement à atteindre le but final ; ainsi, après la mort, une fois une longue vie écoulée, on comprendra ce que l'on a entendu auparavant et aussi ce que l'on entendra alors. Bien plus encore, on saura à cet instant ce qu'il adviendra de notre âme, chacun selon notre mérite. Et si à ce moment-là non plus on ne mérite pas de se rapprocher (du Tsadik et de D.) ... Le principe est le suivant : heureux celui qui affermira sa foi en D. béni soit-Il et envers le Tsadik authentique et accomplira ses paroles. Assurément il n'éprouvera ni honte ni opprobre, ni dans ce monde ni dans le monde futur. »

Une fois, le Rebbe dit que l'homme doit considérablement renforcer sa foi dans le Tsadik véritable, au point que même après sa mort elle demeure immense et qu'en aucun cas on ne puisse l'induire en erreur là-bas. En effet, dans l'autre monde aussi il est nécessaire de se renforcer beaucoup pour croire dans le Tsadik.

Il ajouta qu'il y a des âmes de mécréants opposées aux Tsadikim qui veulent détourner l'homme du Tsadik authentique afin de l'empêcher de se renforcer dans le but de venir à lui pour recevoir son Tikoun*. Le Rebbe dit encore que celui qui affermira sa foi est assuré que dans

l'autre monde ces opposants ne pourront l'empêcher de recevoir la réparation de son âme. Car là-bas les obstacles proviennent essentiellement des accusateurs et des anges destructeurs qui troublent et affaiblissent l'esprit humain. Ils le trompent en lui racontant des mensonges sur le Tsadik afin de l'empêcher de s'approcher de lui. (Il est certain en effet que même après sa mort, et tant qu'il n'a pas mérité complètement d'atteindre son lieu de repos, l'homme n'accède pas encore au monde de la sainteté. Bien au contraire, l'essentiel de son châtement et de ses tourments provient des anges destructeurs qui l'entraînent dans le monde de la confusion*, et il lui semble encore faire partie de ce monde. Ils l'égarent de plusieurs manières comme il est rapporté dans les livres.) Mais si l'homme fait preuve de détermination, s'il n'écoute pas les propos des anges destructeurs, s'il s'obstine en leur disant son refus de les écouter et sa volonté d'aller chez le Tsadik, ils seront contraints de le laisser et ne pourront l'en empêcher d'aucune manière, car l'essentiel des obstacles qu'ils suscitent consistent uniquement à le tromper, comme cela vient d'être dit.

Le Rebbe nous raconta une histoire sur le fait que l'on doit lutter pour se rapprocher du Tsadik même après la mort, car là-bas aussi il convient de raffermir sa foi :

Un Russe s'était rendu en Erets Israël accompagné du saint et célèbre Tsadik, notre maître Rabbi Ména'hem Mendel de Vitèbsk, zatsal. (On connaît la grave

controverse née autrefois à l'encontre des Tsadikim et des 'Hassidim, surtout en Lituanie et en Russie, et les obstacles majeurs rencontrés par ceux qui désiraient se rapprocher d'eux). On décida d'envoyer cet homme à l'étranger afin de recueillir des fonds pour Erets Israël, selon la coutume. Mais ce messenger, disciple du Tsadik, notre maître Rabbi Menahem Mendel, succomba au cours de son voyage en mer.

On ignorait encore la nouvelle de sa mort en Erets Israël. Après son décès, le défunt eut l'impression de voyager vers Leipzig avec sa suite. Négociant important de son vivant, il se rendait alors régulièrement dans cette ville. A présent aussi il lui semblait se rendre là-bas accompagné selon son habitude de son fidèle serviteur et de son cocher.

En cours de route, il éprouva de la nostalgie pour retourner chez son Rav et maître Rabbi Ména'hem Mendel, et souhaita se rendre auprès du saint homme. Bien que déjà parvenu à mi-chemin, il aurait voulu tout abandonner là et se rendre chez son maître tant son désir de le voir était grand. Il en parla à ses employés voyageant avec lui. Ils se moquèrent de lui et tentèrent de le dissuader de rebrousser chemin car, lui dirent-ils, « Comment concevoir de rompre de telles négociations ? » Ils réussirent à le convaincre.

Mais le désir de voyager chez son Rav grandit de plus belle. Il fit à nouveau part de son souhait à ses employés lesquels essayèrent encore de l'empêcher de le

réaliser en lui disant l'impossibilité d'annuler de telles négociations, de rebrousser chemin et d'annuler une telle affaire pour se rendre sur le champ chez son maître. Il les écouta cette fois encore et renonça à s'y rendre.

Sa nostalgie le reprit encore davantage, mais il déclara qu'il n'écouterait rien, car seule importait sa volonté de se rendre auprès de son maître, quitte à renoncer à tout dans ce but. Tout ce que firent ses employés pour l'en empêcher, tous les arguments et les prétextes qu'ils invoquèrent furent vains, ceux-là mêmes qui lui disaient : « Comment peut-on agir de la sorte au beau milieu de telles transactions ! » Il ne prêta aucune attention à leurs paroles, bien déterminé cette fois à se rendre immédiatement chez son maître. Il ordonna donc à ses employés de rebrousser chemin afin de l'accompagner là où vivait le saint homme.

Comprenant leur impuissance à l'influencer par leurs paroles et leurs arguments, ils se rebellèrent contre lui, lui manifestant leur refus de lui obéir et d'agir aussi déraisonnablement. Il les réprimanda et leur ordonna d'accomplir très exactement sa volonté. Ils refusèrent de l'écouter. Alors il s'emporta contre eux et leur désobéissance car en tant que patron et ils se devaient de l'écouter en tout.

A ce moment-là, on lui révéla la vérité, à savoir qu'il était déjà mort et que tous ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage étaient des anges destructeurs qui avaient pour but de l'égarer. Il dit alors : « A présent, bien entendu,

j'exige d'être conduit sur le champ chez mon maître et Tsadik. » Ils lui répondirent : « Maintenant tu sais que nous ne sommes pas contents de te conduire chez lui. » Ils s'obstinèrent dans leur refus d'obéir à sa volonté d'être conduit chez son maître.

Au point que la question fut portée devant le tribunal céleste. La sentence fut rendue en faveur de cet homme : ils devaient donc accomplir sa volonté d'être immédiatement conduit chez son maître.

Il en fut donc ainsi. Son maître, le Tsadik Rabbi Ména'hém Mendel, vivait encore à cette époque et résidait en Erets Israël. On le conduisit à sa demeure. Lorsque l'envoyé franchit le seuil de la maison du Tsadik, notre maître Rabbi Ména'hém Mendel, l'un des anges destructeurs y entra avec lui. Le Tsadik prit peur, il s'évanouit et on le fit revenir à lui. Ensuite, le Tsadik entreprit de réparer l'âme de l'envoyé durant une huitaine de jours jusqu'à obtenir sa réparation. Rabbi Menahem Mendel annonça alors aux habitants d'Erets Israël que l'envoyé en question était mort, ce que tous ignoraient encore, et il leur raconta ce récit dans son entier. (Il leur importait beaucoup d'être mis au courant du décès de l'envoyé afin de savoir comment mener à bien les affaires d'Erets Israël relatives aux missions à l'étranger.)

Rabbénou, zal, raconta ce récit pour nous faire savoir à quel point il faut faire preuve de force lorsque l'on désire se rapprocher du Tsadik, y compris dans l'autre

monde, après notre mort. Et tout dépend essentiellement de notre conduite dans ce monde, car celui dont la foi est grande dans ce monde et qui l'affermir réellement, la méritera également dans l'autre monde. En effet, « la dévotion et l'attachement spirituel sont alors les mêmes que ceux qu'il montrait ici-bas », et il est alors certain que personne ne pourra l'empêcher de se rendre chez le Tsadik, même dans l'autre monde.

J'ai également entendu dire au nom de Rabbénou qu'afin de pouvoir venir chez le Tsadik après la mort, il aurait conseillé de prêter serment pour cela en saisissant un objet. Mais je n'ai pas entendu ces propos de sa sainte bouche ; ce sont les nôtres qui les ont entendus et me les ont rapportés. (*Hayé Moharan*, 101.)

Douzième rêve

Immédiatement après Roch Hachanah 5568 (1808), le Rebbe se rendit à Lemberg où il demeura jusqu'au milieu de l'été. Il retourna chez lui au cours de la section hebdomadaire « Balak. » En route pour Lemberg, il passa par Volochisk d'où il voulut passer la frontière, mais il ne le put. Il dut ainsi y rester plus de deux semaines.

Une nuit, il rêva qu'une grande armée de notre empereur combattait une grande armée de l'empereur d'Autriche et que les souverains eux-mêmes assistaient à la bataille. Rabbénou, zal, demanda à un homme la permission de le laisser passer. Ce dernier lui répondit : « Vous, on ne vous autorisera certainement pas à entrer dans notre pays. » Il craignait, semble-t-il, que le Rebbe ne vienne semer la confusion dans son pays. Alors, il s'adressa à l'Empereur en personne lequel répondit : « Moi je ne crains rien, je lui permets de franchir la frontière. » Le Rebbe se réveilla le lendemain et dit à l'homme qui l'accompagnait : « Je sais que je passerai la frontière aujourd'hui car je l'ai rêvé. » Et les choses se déroulèrent effectivement ainsi ; ce même jour il put passer la frontière.

Ce rêve contenait d'autres éléments, mais faute d'avoir été consignés à temps, la plupart ont été oubliés. (*Hayé Moharan*, 119.)

Treizième rêve

En 5569 (1809), pendant les trois semaines séparant le 17 Tamouz du 9 Av, la fille du Rebbe, Myriam, partit en Erets Israël ; et il arriva ce qu'il arriva. Le Rebbe raconta que quelqu'un lui était venu en rêve auquel il demanda s'il avait entendu des nouvelles. L'homme lui répondit que Mi'hal partait en Erets Israël. Le Rebbe lui répliqua : « En voilà des nouvelles, cela nous le savons déjà ! » Et il se mit à bénir sa fille en lui souhaitant un bon voyage en terre sainte, une traversée prospère et d'arriver saine et sauve à destination. Il prononça de nombreuses bénédictions à son égard et dit à son interlocuteur que ce qu'il lui avait annoncé faisait aussi allusion à cela car les lettres du nom MI'HaL sont les initiales du verset suivant : « Il mettra ses anges devant toi pour te protéger dans toutes tes voies. » (*Psaumes* 91, 11.) (*Hayé Moharan*, 456.)

Quatorzième rêve

Rabbi Na'hman dit une fois : « Le gouverneur turc est venu me voir dans mon rêve d'hier en se plaignant vivement de ceux qui combattent contre lui. Et j'éprouvai une grande pitié à son égard, une pitié véritable car cet homme porte encore son nom d'origine, Ismaël, alors que les autres se sont assimilés au point que l'on ne sait plus qui ils sont. Lui, porte encore son nom d'origine. Je lui donnai un conseil dont il m'a semblé qu'il le connaissait mais feignait de l'ignorer. »

Le Rebbe évoqua le gouverneur turc à une autre reprise encore, rappelant qu'on lit à Roch Hachana : « Mais le fils de cette esclave aussi, je le ferai devenir une nation. » (*Genèse* 21, 13.) Ceci revient à reconnaître la puissance certaine d'Ismaël comme cela est évoqué à son sujet (dans la Torah.) (*Hayé Moharan*, 462.)

Rêves de Rabbi Israël

Le rêve des vagues

Il était question de vagues dans le rêve que je fis après le décès de Rabbi Israël Kardouner. Je me trouvais en pleine mer, il y avait des vagues, des vagues immenses, aussi hautes que des montagnes. Je vis une montagne d'eau déchaînée s'avancer vers moi, s'avancer tout droit sur moi, tout droit... Je me dis alors : « Oye vaye ! Dans un instant elle va arriver et me submerger totalement. Que vais-je devenir ? J'y laisserai la vie. Il n'y a donc aucun espoir ? Je suis perdu ! » Et les choses se passèrent effectivement de la sorte. La vague en furie s'avança à toute allure comme avec l'intention de me tuer. Elle se déversa sur moi et me plongea dans le plus profond désespoir. Mais je constatai alors que je parvenais à gravir cette montagne liquide, à remonter toujours plus haut jusqu'à en atteindre le sommet, puis la surface de l'eau dont je sortis enfin la tête pour continuer de respirer et donc de vivre. J'étais encore en vie ! Quel rêve ! Une vague passe sur moi et je continue de vivre !

Mais aussitôt une seconde montagne d'eau, une seconde vague, surgissent devant moi. Que va-t-il se passer à présent ? A-t-on déjà vu un même miracle se produire deux fois consécutives ? Que va-t-il advenir de moi ? La

vague s'avance sans même me prêter attention, se dirige droit sur moi prête à me submerger de nouveau. Pourtant, cette fois encore, le miracle s'accomplit. Je remonte au sommet de la montagne jusqu'à parvenir à extraire ma tête de l'eau et à continuer de vivre. Que D. soit béni de m'avoir sauvé à deux reprises.

Soudain, la mer se met à gronder puis à s'approcher de moi, ses vagues se dirigeant droit à ma rencontre. Que vais-je donc devenir ? Un acte miraculeux saurait-il se reproduire à l'infini ? Je sens le danger rôder tout autour de ma personne ; de telles montagnes ! De telle vagues ! Le désespoir m'accablait de savoir ce danger sans cesse à ma poursuite. Un miracle se produit, je parviens à remonter sur la crête de la vague, au sommet de cette montagne d'eau, j'en extrais la tête, parviens à respirer et à vivre pour sentir à présent encore le danger partout où je me trouve !

Subitement, j'aperçois un haut bâtiment se dresser dans la mer, à proximité de moi. Quel édifice ! D'une telle beauté ! Je me dis alors en moi-même : « Qu'est-ce que cela signifie ? Comment est-ce seulement possible ? Des maisons en pleine mer ! » Je ne voyais auparavant rien d'autre que des vagues et soudain un bâtiment surgit de l'eau ! Quelle ne fut pas ma surprise. Comment un édifice si grand, si beau, peut exister en pleine mer ? Mais il s'offrait pourtant à ma vue. Peut-être, pensai-je, est-ce une allusion au fait que je mérite d'être sauvé d'ici en parvenant à atteindre ce bâtiment. Je fis évidemment de

grands efforts pour arriver jusqu'à lui mais en vain. A l'approche du bâtiment, une vague arriva, me déporta et m'éloigna de lui.

Que va-t-il se passer à présent ? Un endroit existe où trouver refuge mais je ne peux, ni n'ai la force de l'atteindre. Il est là, à proximité de moi et pourtant inaccessible. Ceci, jusqu'au moment où je réussis enfin. Au terme d'un ultime et considérable effort, j'arrive à saisir la rampe d'accès de cette maison. Et à présent, grâce à D. je peux en gravir les marches. Plus de mer, plus de vagues, plus rien ! Oui, à présent, je retrouve espoir ! Je monte donc ces nombreuses marches en me tenant toujours à la rampe. Je continue de monter, empli de joie, savourant chaque seconde dans une indicible allégresse. J'ai enfin réussi à sortir de mer, à échapper au danger, et quels dangers ! Je me trouve désormais à l'intérieur du bâtiment, sur ces marches. Je les gravis jusqu'en haut, jusqu'au seuil de l'édifice. J'en atteins la porte, l'ouvre et entre. Un long corridor se présente à moi ; d'un côté de celui-ci, de belles fenêtres ; de l'autre, des portes, un mur avec des portes. Je passe la première, avec le désir de l'ouvrir et de voir ce qui se trouve derrière. Pourtant je n'en fais rien ; de manière non intentionnelle, je n'ouvre pas cette porte. Je me demande alors : « Pourquoi, pourquoi ne pas l'avoir ouverte ? » Et de poursuivre : « A présent je vais en ouvrir une. Il y a tant de portes. » Je continue d'avancer, parviens devant une seconde porte mais ne l'ouvre pas non plus. La colère me gagne :

« Pourquoi n'as-tu pas ouvert ? » Je suis en effet passé devant elle sans l'ouvrir et ainsi de chacune des portes. Je voulais les ouvrir mais n'en fis rien... jusqu'à finalement parvenir... c'était en rêve.... devant la dernière d'entre elles. J'avais parcouru le bâtiment tout entier, passé devant chacune de ses portes pour en atteindre enfin la dernière. Alors j'ai ouvert. J'ai ouvert et vu une chambre meublée d'une table et d'une chaise. Et sur la chaise, un vieillard assis, avec une barbe d'une incroyable beauté, d'une magnifique blancheur et doté d'une telle grâce ! De son visage, de son corps aussi émanait une grâce qui n'appartient pas à ce monde, une grâce incroyable, une douceur exceptionnelle. En découvrant son visage, j'ai éprouvé une honte terrible. De voir ce merveilleux vieillard m'a couvert de honte et m'a plongé dans un total découragement : au nom de quoi ai-je ma place ici, comment m'est-il donné de me trouver dans cette chambre en présence de ce vieillard ? La honte m'accablait. Je désirais saluer le vieil homme mais n'en trouva pas le courage dans mon âme. Comment est-ce possible, comme est-il seulement possible que moi qui si suis loin ai part à tout cela ? Comment aurais-je l'audace de saluer ce vieil homme ? Oui, il était ainsi. Alors, il me tendit la main, saisit et retint la mienne pour me saluer ; avec un amour immense et en secouant la tête il m'adressa son *Chalom Alechem*. Tout en maintenant ma main dans la sienne, il m'adressa un bonjour plein de politesse. Moi, je n'avais pas l'audace de le saluer, mais

lui, oui lui, il me parla. Que pouvais-je dès lors faire sinon recevoir son salut.

C'est à cet instant que je me suis réveillé. Et ce rêve tout entier resta gravé dans ma mémoire. Aujourd'hui encore, je revois le visage du vieillard comme je le vis alors, miraculeusement. Un rêve s'oublie, au moins certaines de ses images, mais je me souviens pourtant parfaitement de cette chaise, de ce vieil homme, de son visage, je me souviens de tout cela comme si je le voyais aujourd'hui même.

D'intenses languissements, une aspiration ardente s'emparèrent alors de moi ; je désirais savoir qui était ce vieil homme. Peut-être Eliaou Hanavi ? Ou un homme d'importance ? Qui était-il ? Sans doute dans mon désir de le revoir bientôt, je me suis assoupi et c'est alors qu'on me dit ... que l'idée m'est venue de prendre un livre, de l'ouvrir afin peut-être d'y trouver une allusion à ce vieillard. J'en fis ainsi. A mon réveil, je saisis un livre et l'ouvrit ; il s'agissait du *'Hayé Moharan* dans sa première édition. Je l'ouvris et je vis. J'ouvris le *'Hayé Moharan* et mes yeux se posèrent sur le chapitre où Rabbénou Hakadoche dévoile : « Pour celui qui en sera digne, j'apparaîtrai à lui sous les traits d'un vieillard. »

C'était donc lui que j'avais vu ! Ce vieillard, je le savais à présent, était Rabbénou. Quel rêve !

Le rêve du puit

Je m'étais réveillé après minuit la nuit où je fis ce rêve. Après m'être levé et lavé les mains, j'ai voulu lire des Psaumes. Mais le texte se déroba à mon regard, et c'est à peine si je voyais le livre lui-même. Malgré mon désir de rester éveillé, le sommeil s'est emparé de moi me contraignant à m'allonger. Je me suis endormi et j'ai rêvé... un rêve tellement effrayant qu'il est tout à fait surprenant que je sois resté en vie après.

J'avais la sensation d'une profonde tristesse éprouvée face à tous les événements que j'avais traversés au cours de ma vie. Il me semblait par ailleurs me trouver à Jérusalem où dans quelque endroit aux allures de banlieue. Quoiqu'il en soit je m'y promenais.

Des gens que je ne connaissais pas m'informèrent alors qu'il existait en ce lieu un puit d'une grandeur et d'une profondeur infinies. Ainsi parlaient-ils. De toute façon, je ressentais le désir de voir ce puit. Je me suis mis en marche, et, qu'on me l'ai dit ou que je l'ai moi seul senti, cela échappe à ma mémoire, l'ouverture du puit se trouvait là, immense et d'une profondeur infinie. Je suis allé jusqu'au puit et en ai vu l'ouverture. On m'avait parlé de son existence auparavant, aussi ai-je voulu le voir de mes yeux. Je m'y suis rendu et j'ai vu. Et à la seule vue de cette ouverture démesurée, la peur m'a aussitôt saisi, une peur si intense que je suis parvenu à regarder au-dessus

du puit. Le seul fait de voir ce puit m'effrayait au plus haut point.

Et c'est alors que j'ai glissé, que je suis tombé dedans tout comme si je me tenais debout à l'intérieur. J'avais chuté dans le puit ! Comme ai-je survécu alors, je l'ignore ! Je me suis simplement vu tombé dedans et l'espoir m'abandonner. Un tel puit ! Dans un court moment, je serai réduit à un amas d'os ! Cette idée m'épouvantait. Qu'advient-il de moi ? Que me réserve l'instant d'après ? J'éprouvais une souffrance et une peur indicibles. Ma chute ne s'arrêtait pas ; toujours je tombais plus bas pour finalement arrivé... où... dans l'eau contenue à l'intérieur du puit. Sais-je seulement nager ? De même que l'idée d'être réduit à un tas d'os m'avait épouvané l'instant d'avant, je fus à présent pris de panique de me voir ainsi tomber dans l'eau, oui dans l'eau, pleinement conscient que je ne sais pas nager. Il n'était désormais plus question du puit, ni de sa profondeur, ni même de la peur de me briser les os. Après toute cette frayeur, après avoir encouru un tel danger vu la profondeur du puit, je m'étonnai d'être ainsi tombé à l'eau. Je ne l'ai pas vu cette eau, mais j'ai bel et bien chuté dedans. La mort et le salut m'apparurent. Comment de l'eau saurait parvenir en cet endroit ? Qu'importe. J'y suis tombé et ne cours pas le moindre danger, sauf si, à D. ne plaise, nul ne m'a vu lors de ma chute dans le puit. Que m'arrivera-t-il alors ? Combien de temps peut-on survivre sans se nourrir ? Combien de jours ? Une semaine ? Si

personne ne me sort d'ici, si l'on ignore ma présence en ce lieu... Pour le moment je suis vivant mais je ne pourrais le rester plus de quelques jours sans nourriture. Il me semble pourtant que des gens m'ont vu tomber dans le puit, ils feront le nécessaire pour m'en extraire. Cette idée qu'ils déploieraient tous les efforts possibles pour me sauver d'ici m'a un tant soi peu apaisé et redonné confiance.

Tel était mon rêve, un rêve à nul autre pareil me semble-t-il. Cette tristesse éprouvée au moment même de ma chute, cette inquiétude de ne savoir ce que j'allais devenir l'instant d'après, cette souffrance enfin, aucun mot ne saurait les décrire. Et cela relève véritablement du miracle que je ne sois pas mort à cet instant précis, ne serait-ce que de peur et d'affliction. Je me suis vu tomber ; une seconde auparavant je me trouvais à l'extérieur du puit ; celle d'après, je chutais à l'intérieur.

Il m'est venu à l'esprit que ce rêve renvoyait à la phrase « le désespoir n'existe pas dans le monde. » En effet, que représente l'eau sinon celles de l'enseignement de Rabénou ; que représente l'eau sinon la Torah elle-même. Et grâce à ces eaux l'espoir finit par triompher y compris en un tel lieu en apparence privé de toute lueur d'espérance. Je raconte cette chute dans l'eau par des mots mais aucun d'entre eux ne saurait traduire la peur et la souffrance éprouvées au moment où je me suis vu tomber dans le puit, et à l'intérieur de celui-ci sans rien à quoi pouvoir m'agripper. Qui saurait en mesure de décrire

un instant pareil ?

Ce rêve renforça beaucoup ma conviction qu'aucun désespoir n'existe dans ce monde. Notre saint Rebbe a transformé des âmes simples, très éloignées de la Torah et du judaïsme, des gens grossiers et totalement ignares en matière de Torah. Mais dès leur rapprochement de Rabénou ils en sont devenus des justes comme il en existe peu sur terre. Cela dépasse les lois de la nature ; une chose tout à fait nouvelle. Regardons le roi David dans les *Psaumes*, dans chacun des Psaumes. Tous sont des cantiques de David au chantre. Il y a le cantique mais aussi toutes sortes de chants ; le nouveau cantique.

Notre Rebbe est un chant nouveau ; il est ce chant.

Dans le Petek, Rabénou révèle une petite chose, une chose simple : Na Na'h. Je l'ai ignoré pendant soixante ans. A présent je savais que cette chose merveilleuse me faisait revivre dès lors que je chutais. A la moindre de mes chutes, je prenais le Pétek, le lisais, et la chose se transformait à chaque fois.

Le rêve de l'officier

Une personne s'adressa en ces termes à Rabbi Israël :

L'officier vous a ordonné de lui remettre le Pétek ! (la « lettre du Ciel » écrite par Rabbi Na'hman de Breslev et reçue par Rabbi Israël.)

Rabbi Israël répond :

- L'officier m'a effectivement dit cela et je lui demandai alors pourquoi devrais-je lui remettre le Pétek.

- Pourquoi ? interrogea-t-il en retour. Il rendra fou tout Bné-Brak et le monde entier, ne le savez-vous donc pas ? L'ignorez-vous ? Donnez-moi le Pétek.

- Que se passera-t-il ? lui demandai-je. Est-il à ce point si redoutable ?

- Vous l'ignorez ? Il rendra fou tout Bné-Brak et le monde dans son entier ! Il m'est impossible de dormir à vos côtés ! Il rendra fou tout Bné-Brak et le monde entier ! Me le donnez-vous enfin ou non ?

- Je ne me souviens plus où l'avoir mis.

- J'ai à mon service beaucoup de soldats ; ils chercheront si bien qu'ils finiront par le trouver.

J'en éprouvai une profonde affliction ; que pouvais-je faire ?

Rabbi Israël s'adresse à présent à cette autre personne (Avraham Nathan) :

Soudain je me suis souvenu que tu étais venu me rendre visite au cours de la nuit, que tu m'avais demandé d'avoir pitié de toi en te donnant le Pétek et le livre dans lequel il se trouvait.

Et Rabbi Israël de reprendre à présent le cours de son dialogue avec l'officier :

- Donnez-moi le Pétek ! Il représente un grand danger ! Il plongera dans la folie tout Bné-Brak et le monde entier.

- J'ignore où je l'ai mis, lui répondis-je.

- Soit, vous ne vous souvenez plus ! Nous allons donc fouiller. Fouiller partout, ordonna-t-il alors à ses soldats.

La peur me gagna. De quoi est-il question ici ? Peut-être finiront-ils par le trouver. Il me semble par ailleurs que tout cela s'est déroulé juste avant l'histoire de Rav Tsvi(...)

Autre récit concernant le rêve de l'officier

Donnez-moi le Pétek m'a dit l'officier.

- Je ne me souviens pas ce que j'en ai fait ! lui ai-je répondu.

- J'ai des soldats à mon service ! Et en nombre ! Nous fouillerons dans chaque recoin !

Qui sait, me suis-je dit, peut-être, à D. ne plaise, finiront-ils effectivement par le trouver ! Mais alors m'est revenu en mémoire, et avec quelle joie, la visite en fin de soirée d'Avraham-Nathan me demandant de lui laisser le Pétek pour la nuit à venir. Soit, l'officier m'a informé qu'il entamerait des recherches, mais moi, j'ai pensé qu'il pouvait bien fouiller ! Avraham-Nathan avait le Pétek ! Qu'ils fouillent donc ! Mais l'officier ignore cela ! Du moment que le Pétek se trouve chez Avraham-Nathan, il peut bien le chercher ici !

De quelle manière l'officier s'est-il adressé à vous ?

D'un ton arrogant et péremptoire : « Donnez-moi le Pétek !

- J'ignore où je l'ai mis.

- Ah ! Vous ne vous souvenez plus ! J'ai sous mes ordres une armée de soldats ! Ils chercheront partout jusqu'à le trouver enfin !

Alors la peur m'a saisi. Peut-être qu'à force de chercher ils finiront par le découvrir... Qui sait ? Mais

soudain je me suis souvenu, et avec une joie immense, qu'Avraham-Nathan m'avait rendu visite au début de la nuit et m'avait demandé de lui donner le Pétek ; ce que j'ai fait. Ils peuvent donc bien le chercher et le chercher encore ! J'éprouvai une joie profonde à l'idée que le Pétek se trouvait chez lui et que les recherches des soldats resteraient donc vaines. Ils veulent fouiller, qu'ils fouillent donc !

Rabbi Nathan s'est chargé d'imprimer les *Likouté Hala'hot* ; Rabbi Na'hman et Moché Rabénou lui sont alors apparus en rêve pour lui dire qu'il avait très bien agi en les publiant. En gardez-vous le souvenir ?

Voici le récit du rêve de Rabbi Nathan qu'il confia à Rabénou :

- Impossible de souffrir autant, dit-il.

- Mais tu as bien agi, tu as publié le *Likouté Hala'hot** ainsi que le *Likouté Téfilot**, que veux-tu donc ? lui demanda Rabbénou.

- « Bien agi » dis-tu, il a très bien fait renchérit Moché Rabbénou.

Rabbi Nathan subit une violente controverse de la part des Mitnagdim*, les opposants au 'Hassidime. Le danger planait sans cesse autour de lui au point que cela relève du véritable miracle qu'il soit resté en vie. Il répondit alors à Rabbénou :

- Je ne supporte plus de souffrir autant.

- Mais tu as bien fait, alors pourquoi pleurer de la

sorte ? Tu as bien fait de publier le *Likouté Hala'hot* et le *Likouté Téfilot*. Que veux-tu donc et pourquoi verser autant de larmes ?

Et Moché Rabénou d'insister :

- Il n'a pas seulement bien fait, il a très bien fait.

Rabbi Israël reprend à présent le cours du récit précédent :

Lorsque que m'est revenu en mémoire qu'Avraham-Nathan m'avait rendu visite au début de la nuit pour me demander le Pétek, je me suis dit que l'officier pouvait toujours fouiller et le chercher encore. Il ignorait où il se trouvait.

- Donnez-moi le Pétek m'a-t-il ordonné.

- Pourquoi ? ai-je demandé.

- Donnez-le moi un point c'est tout.

- Mais que contient-il enfin ?

- Tu l'ignores ? Il rendra fou tout Bné-Brak et le monde entier ! Et toi...

- Je ne sais pas où il se trouve.

- Mes soldats sont de valeureux soldats ; ils chercheront jusqu'à trouver !

J'avais peur qu'ils y parviennent en effet, mais en me souvenant que le Pétek se trouvait chez Avraham-Nathan, je sus que, grâce à D., j'aurais enfin droit à un peu de repos. Et nulle autre ne le savait hormis moi ; il peut donc entamer ses recherches.

Rabbi Israël représente-t-il un danger pour Bné-Brak ?

Oui. Tout Bné-Brak, mais aussi le monde entier est opposé à Breslev. Cela m'amuse... Qu'ils fouillent, ils peuvent toujours fouiller !

Mais vous a-t-il dit qui les envoyaient ?

- Mais de quoi avez-vous tellement peur enfin ? demandai-je à l'officier.

- Que le Pétek plonge tout Bné-Brak et le monde entier dans la folie ! Tout Bné-Brak et le monde entier !

Au pouvoir depuis six ans, les Mitnagdim s'acharnent à renverser le gouvernement. Il y eut des vols d'argent (celui de Breslev), la synagogue fut pillée et tant d'autres choses encore. Il ne reste plus de livres saints, plus de Rouleaux de la Torah. Ils veulent détruire la synagogue et construire une route.

Oh ! Mon D... ! C'est cela ! Je me trouvais à Tibériade lorsque je fis ce rêve et je le fis à de nombreuses reprises par la suite. Une fois, de nombreux soldats et officiers sont arrivés ; leur supérieur s'est dirigé vers moi et m'a ordonné.

- Donnez-moi ce Pétek !

- Mais que contient-il ?

- Comment ? Il va rendre fou tout Bné-Brak et le monde entier et vous osez me demander ce qu'il contient.

- Je ne me souviens plus où l'avoir mis, lui ai-je répondu. Il s'est alors adressé à ses nombreux soldats tandis que me revenait en mémoire ta visite au cours de

la nuit et ta demande de te donner ce Pétek afin de renforcer ta confiance en D. et te réjouir. Je te l'avais donc confié... Ah ! Ah ! Ils le chercheront donc et ne le trouveront pas ! Je me trouvais déjà dans une pension pour gens âgés ; et j'ai questionné l'officier : pourquoi craignez-vous tellement de ce Pétek ? Je vous dis qu'il rendra fou tout Bné-Brak et le monde entier ! me répondit-il. De mon côté, je savais qu'ils ignoraient tout de ton existence ; aussi pouvais-je être sûr qu'ils ne viendraient pas fouiller chez toi ! Des soldats et des officiers en nombre ont entamé leurs recherches mais moi je me sentais fort de cette certitude qu'elles seraient vaines puisque le Pétek se trouvait chez Avraham-Nathan et qu'ils n'en savaient rien.

Rêve de Rabbi Nathan

Au cours de l'année 5595 (1834-1835) les opposants (à la 'Hassidout Breslev) accentuaient la controverse envers Rabbi Nathan et ses élèves. Rabbi Nathan en avait alors le cœur brisé.

Son élève, Rabbi Moché Breslever, nous rapporte ce rêve que Rabbi Nathan lui-même lui raconta au sujet des livres qu'il avait écrits. Rabbi Nathan raconte.

Un jour notre maître Rabbi Na'hman vint me voir en rêve après sa disparition accompagné d'une autre personne. Je lui racontai toutes mes pérégrinations, et il répondit de la sorte: « Toi et les livres que tu écris sont d'un grand bienfait. » Et celui qui se trouvait à ses côtés acquiesça d'un mouvement de la tête en disant : « Oui, ce que tu as fait est très bien. »

Et j'interrogeai Rabbénou sur cette personne : qui était-elle ? Il me répondit : « Lui, c'est Moché Rabbénou », qu'il repose en paix. (Introduction du *Likouté Hala'hot*.)

*RECIT DU
RAPPROCHEMENT
DE RABBI ISRAËL
A
LA 'HASSIDOUT
BRESLEV*

***Récit de mon rapprochement à Rabbénou, le
fleuve jaillissant, source de sagesse, Rabbi
Na'hman de Breslev par l'intermédiaire de
mon Maître, Rabbi Israël Kardouner.
(Récit de Rabbi Israël Odesser transcrit à
partir d'enregistrements audio)***

Je ne raconterai ici qu'une partie infime de ce que mes yeux ont vu de la lumière de notre Maître - que son souvenir soit une bénédiction - qui a brillé sur l'un des grands 'Hassidim Breslev dont j'ai eu le mérite d'être un proche. J'ai vu de mes yeux comment il servait D. et pratiquait sa foi. Que la volonté de D. soit que la lumière de Rabbénou, zal, ramène au bien toutes les créatures, que le monde qui se trouve dans l'obscurité mérite cette grande lumière et que se réalise pour nous le verset : « La terre sera remplie de la connaissance de D. comme l'eau abonde dans le lit des mers. » Ainsi soit Sa volonté.

Toute ma vie durant, j'ai désiré faire le récit de mon rapprochement à mon Maître Rabbi Israël Kardouner - le souvenir du Juste est une bénédiction - grâce auquel j'ai mérité de me rapprocher de Rabbi Na'hman de Breslev - que son souvenir nous protège, ainsi soit-il.

Depuis mon enfance, D. béni soit-Il, m'a gratifié d'une âme éprise du désir ardent de me rapprocher de

Lui. Mon père, mon grand-père et mes arrière-grands-parents appartenaient à la communauté 'Hassidique de Karline, à Tibériade. J'étais moi-même très pieux et très attaché à la 'Hassidout de Karline* ; mais comme tous ceux qui entreprennent de servir D., particulièrement ceux qui s'engagent à le faire méticuleusement et passent par des combats, rencontrent des obstacles, connaissent des hauts et des bas, j'avais moi-même à livrer de difficiles batailles dans mon service divin. Aussi avais-je besoin d'armes pour témoigner, pour me renforcer et me raffermir afin de remporter la lutte menée contre le mauvais penchant.

Je cherchais un remède aux tourments de mon âme au point de m'abaisser devant les grands de la 'Hassidout, les sages de la génération et les Maîtres de la Kabala*. Je me réfugiais toujours chez eux, me plaignant de ces tourments car je portais en moi la crainte de D. et traversais cet état de « malheur à moi, à cause de mon mauvais penchant, malheur à moi à cause de mon Créateur. » Mais mon âme ne trouvait point de répit. Je leur faisais part de mes violentes inquiétudes ; en vain, car nul n'avait de remède pour me guérir. S'il m'arrivait parfois de ressentir une certaine amélioration, jamais il ne s'agissait d'une guérison véritable. Pourtant, je vis de mes yeux que D. béni soit-Il ne prive personne de son juste salaire. En effet, pour être allé jusqu'à l'abnégation de mon âme en révélant tous mes tourments, en

récompense, j'ai mérité de me rapprocher de notre Maître, le fleuve jaillissant, source de sagesse.

La première cause de mon rapprochement fut de trouver parmi les poubelles de la Yéchiva* un livre auquel manquaient le début et la fin et destiné comme d'autres au rebut. Conformément à l'interdiction de conserver des écrits saints dans un état « qui leur est outrageant », je pris cet ouvrage afin de le remettre à sa place, le rebut. Je saisis ce livre en très mauvais état et y jetai un coup d'œil. J'aimais beaucoup les livres et souhaitant calmer un peu la soif de mon âme, j'entrepris de le lire. Je m'aperçus alors qu'il était intitulé *Hichtape'hout hanéfech* (*Epanchement de l'âme*) et qu'il répondait effectivement à ce titre. J'ai toujours beaucoup lu, mais en découvrant cet ouvrage je songeai : « D. m'a peut-être préparé ces feuilles comme remède aux tourments de mon âme. » Je ne les remis pas dans le rebut, les gardai au contraire près de moi et les étudiai nuit et jour. Elles furent d'un grand secours pour mon âme.

Après ma Bar Mitsva*, j'étudiai dans la Yéchiva de Rabbi Meïr Baal Hanes laquelle se trouvait hors de la ville, au milieu des montagnes et ce livre remplit mon cœur d'enthousiasme. Comme le disait notre Maître - son souvenir est une bénédiction - la prière et l'*hitbodédout** permettent de parvenir au bonheur du corps et de l'âme. Mon rapprochement de D. béni soit-Il tient précisément

et principalement à cela. Ce livre contenait effectivement des études relatives à ce sujet. La Yéchiva se trouvant dans un endroit désert, j'en sortais muni du livre *Hichtape'hout hanéfech*. Je n'en connaissais pas l'auteur, car à cette époque, et bien que sachant déjà qu'il existait différentes doctrines dans la 'Hassidout, j'ignorais tout de la 'Hassidout Breslev. Mais parce que je souhaitais sauver mon âme et réaliser les paroles du livre, je m'occupais de prières et de hitbodédout. Ainsi, grâce à lui, je compris vraiment la vérité pure et vis que cela m'apportait le salut. La seule force de la simplicité et de la vérité a agi sur moi plus que ne l'auraient fait des miracles et des merveilles. En effet, lorsqu'un homme fait son propre choix, c'est un miracle plus fort que tout, une chose incroyablement grande et merveilleuse. Le désir immense éprouvé pour ce livre me le faisait voir chaque fois différemment ; je le finissais et le reprenais pour y étudier, sans cesse. Il me sauva de tous les maux et une lumière véritablement nouvelle me fut révélée. Je sentis s'opérer en moi un grand changement, pareil à la différence qui existe entre le ciel et la terre et bien que l'auteur du livre me fut inconnu, son effet sur moi fut bon et merveilleux.

Un jour, un 'Hassid de Karline entra chez moi. Voyant le livre dans ma main, il me demanda : « Est-ce dans un tel livre que tu étudies ? Et n'est-ce pas un livre Breslev ? » Je répondis : « Si ce livre ne te plaît pas, ne l'étudie pas. Moi je poursuis mon étude. » C'est alors que,

pour la première fois, j'entendis parler de l'existence d'une 'Hassidout Breslev. Je serrais l'ouvrage fortement dans ma main mais il me l'arracha de force.

J'en connaissais cependant le contenu par cœur et continuais donc à faire Hitbodédout. Par ailleurs, ayant à présent entendu le nom de Breslev, je demandai grâce à D. de me rapprocher de Lui et de mettre à ma disposition des livres de notre Maître Rabbi Na'hman. Je me disais en moi-même que s'il existait une telle résistance, elle montrait bien qu'il s'agissait là d'une chose très grande. Et mes prières furent entendues.

A présent, je vais commencer à évoquer notre Maître, le `Hassid Rabbi Israël Kardouner - que son souvenir soit une bénédiction.

Rabbi Israël appartenait à la 'Hassidout Breslev ; et même s'il avait vécu du temps de notre Maître Rabbi Na'hman, il aurait été à cette époque aussi une nouveauté merveilleuse. Je ne peux décrire tout ce que j'ai vu chez lui. A ses yeux, le monde n'avait pas la moindre importance, qu'il s'agisse de la famille, de la femme ou des enfants. De ma vie entière, je n'ai jamais rien vu de semblable à sa façon de servir D. et de prier. Lorsqu'il entamait sa prière, plus rien d'autre n'existait pour lui. Il était lui-même une grande nouveauté et bien que les 'Hassidim de Tibériade fussent des opposants à la 'Hassidout Breslev, ils l'estimaient beaucoup car il sanctifiait D. dans tous ses actes. La grâce de la sainteté se

lisait sur son visage, car cette sainteté, sa piété et sa droiture aussi s'adressaient à D. et aux hommes, et il pratiquait son service divin avec une ferveur et une ardeur extraordinaires et merveilleuses. Tous ceux qui le voyaient, ne serait-ce qu'une fois, de même que ceux qui ne faisaient qu'entendre parler de lui, y compris les opposants les plus farouches, tous se faisaient tout petits devant lui et le tenaient en grande estime.

Il vivait à Méron et sa famille à Safed. Le vendredi, il rentrait chez lui. A Méron, il se trouvait à un niveau de Olam Haba (le Monde futur) car il n'y avait là personne d'autre que lui, et les habitants étaient peu nombreux. A la veille de chaque mois seulement, quelques personnes s'y rendaient. Rabbi Israël allait toujours sur le tombeau du saint Maître Rabbi Chimon Bar Yohaï* et s'occupait sans relâche de prières et de Hitbodédout conformément au conseil de notre Maître Rabbi Na'hman, de mémoire bénie. Ayant invoqué D. béni soit-Il de m'envoyer quelqu'un apte à me rapprocher de la 'Hassidout Breslev, je me demandai comment Il pourrait m'envoyer un homme comme celui-ci qui sortirait de Méron où il servait D. pour venir à Tibériade.

Or, à cette même époque, Rabbi Israël Kardouner commença à souffrir de rhumatismes au point de ne plus pouvoir aller prier ni servir D. béni soit-Il ; ses souffrances étaient en effet comparables à celles d'un homme que l'on ampute membre après membre. « Peut-être est-ce la

volonté de D. que j'aille à Tibériade, peut-être ne souffrirais-je pas autant là-bas » se disait-il. Cependant, tant qu'il n'eût la certitude que telle était la volonté divine, il refusa de quitter Méron, pensant qu'il fallait au contraire y rester et demander à D. son aide. Il douta longtemps mais lorsque les douleurs s'amplifièrent il finit par se dire : « Il semble bien que la volonté de D. soit que je parte pour Tibériade. » Ce n'est que lorsque ce fut très clair dans son esprit qu'il se décida à partir, libéré de toute hésitation. Tout à fait convaincu, il décida de quitter Méron répondant en cela au verset : « Avraham se leva de bon matin. »

Et D. béni soit-Il, fit qu'il arriva chez moi. Voici de quelle manière.

Mes parents vivaient dans une extrême pauvreté. Ils moulaient du café et gagnaient leur pain très difficilement. Lorsque la Première Guerre mondiale éclata, le café manqua et ils restèrent sans moyen de subsistance. Chez nous, notre parent, le fils du frère de ma mère, prit cela très à cœur, car ayant passé son enfance dans leur maison il considérait ma mère comme la sienne propre. Il s'appelait 'Haï Binyamine Barzel. Lorsque ma mère lui raconta que nous étions restés sans moyen de subsistance, il lui conseilla de cuire du pain ; ma mère lui demanda : « Où me procurer de la farine ? » Il pria alors le meunier de donner à crédit de la farine à ma mère et celle-ci commença à cuire du pain. Ceci se

passait le dimanche. Le jeudi dans la nuit, Rabbi Israël rencontra Binyamine qui le salua. Rabbi Israël lui rendit son salut et lui demanda de lui rendre un service en lui indiquant où il pouvait trouver du pain. Content qu'un acheteur se présente à lui, Binyamine l'envoya immédiatement chez ma mère.

Notre maison ne désemplassait jamais de jeunes enfants, et qu'il y resta encore une miche de pain relevait à mes yeux de la Providence divine. Lorsque Rabbi Israël entra chez nous et que je vis son visage, j'eus l'impression qu'il était l'un des trente-six Tsadikim cachés de la génération et c'est d'ailleurs ce que disaient beaucoup de grands de cette époque. Je sus dès lors que je trouverai chez lui la guérison complète.

Je me demandai comment entamer une conversation avec lui : un des trente-six Tsadikim, pensai-je, pourrait demain, sans qu'on le sache, partir pour Jérusalem, ville sainte, en supprimant les distances, et comment pourrais-je épancher mon cœur devant lui ? J'étais perdu dans ces réflexions et Rabbi Israël, zal, me donna alors l'argent du pain et me demanda s'il pouvait se laver les mains et manger chez nous. Je sentis mon âme être attirée vers lui comme par un aimant. J'eus aussi la sensation qu'il lisait dans mes pensées. Bien qu'il fût nuit et que notre maison fût petite - nous étendions des nattes sur lesquelles dormaient tous les enfants et la place

manquait même pour s'asseoir – à l'écoute de sa requête de se laver les mains et de manger là, je me demandai comment faire. Par ailleurs, mon père refuserait sans doute tant l'endroit ne s'y prêtait pas. J'interrogeai mon père et il me répondit : « Pourquoi pas ? Au contraire, il reste un peu d'oignon pour qu'il puisse manger son pain ; qu'on le lui donne. » Son acceptation m'étonna car ils devaient se lever tôt le lendemain afin de cuire le pain.

Rabbi Israël, zal, resta chez nous et se lava les mains. Je lui donnai de l'oignon pour accompagner son pain, mais il refusa. « Je ne mange que du pain et du thé » nous dit-il. Nous disposions alors d'une cuisinière à charbon et non sans difficultés je lui préparai un thé. Devinant que les gens de la maison ne dormaient pas encore, je chuchotai à Rabbi Israël : « Savez-vous que c'est D. qui vous a envoyé chez moi afin de sauver mon âme ? » Rabbi Israël en fut ému car il vit là les prodiges de D. béni soit-Il.

Dès lors, un lien se créa entre nous. Il se lava les mains, récita la bénédiction sans élever la voix, avec cette douceur que l'on rencontre chez un homme qui remercie son ami pour un service rendu. Cela me troubla beaucoup et Rabbi Israël s'en aperçut. Il vit lui aussi que la main de D. était à l'origine de tout cela ; depuis le premier instant, il vint chez moi et pour cette raison me fut dévoué corps et âme. Bien qu'il aimât tout juif, ce lien établit entre

nous était une nouveauté grande et forte et il serait vain de vouloir mesurer l'amitié et la fraternité qui s'installèrent entre nous.

Après voir mangé et récité la bénédiction, je lui demandai où il comptait dormir ; « A la synagogue » répondit-il. Je l'accompagnai et à peine sortis je commençai à pleurer. Je voulais susciter sa pitié et qu'il ne m'abandonne pas. Je lui racontai tous les événements survenus : comment j'avais trouvé le livre *Hichtape'hout Hanéfech (Epanchement de l'âme)*, comment j'avais demandé à D. béni soit-Il de m'envoyer quelqu'un pour me rapprocher de la 'Hassidout Breslev et à présent, combien « je vois que mes prières ont été exaucées par D. béni soit-Il qui a réalisé de tels prodiges et de telles merveilles pour que vous veniez ici. C'est pourquoi, je vous demande de me prendre en pitié afin de recevoir de vous la guérison de mon âme. » A l'écoute de cela, son trouble s'accrut. Je lui fit part des tourments de mon âme ; et il écouta. Ensuite, il commença à parler et ses paroles me parurent un baume, une nouveauté et un remède que je n'avais pas ressentis depuis ma naissance.

Il me parla de Rabbi Na'hman, de ses livres, de sa grande lumière faite pour guérir les tourments de l'âme. Nous marchâmes ainsi jusqu'à la synagogue des 'Hassidim de Karline, mais n'en trouvâmes pas la clé. Nous allâmes ensuite en direction d'une autre, fermée elle aussi. Il y en

avait une troisième où priaient les grands Tsadikim, Rabbi Mendel de Vitèpske, zal, et Rabbi Avraham Kalisker, zal. Elle se trouvait à proximité de la mer et en été, les eaux montaient et pénétraient dans la synagogue jusqu'à en noyer les tables. On sortait alors les Sifré Torah* et la synagogue restait ouverte et abandonnée. Nous y entrâmes tous deux, marchant dans l'eau et montant sur une table pour nous asseoir. Rabbi Israël posa ses livres, son Talit* et ses Téfilines* et sortit de sa poche une bougie et des allumettes qui ne le quittaient jamais. Bien que ce livre fût très difficile à trouver, Rabbi Israël ouvrit le *Likouté Moharan* au chapitre sept de la seconde partie intitulé « Ki méra'hamim yénehaguem », (« Celui qui les a pris en pitié, les protègera. »)

Bien que nous nous trouvions dans l'eau et l'humidité, et malgré sa main malade, Rabbi Israël ne sentit rien. Je restai moi-même insensible à l'eau ; aussi sommes-nous restés assis, toute la nuit jusqu'au matin, à nous occuper de cet enseignement. J'entendis soudain la voix de ma mère pleurer et crier : « Où est mon fils ? » Je pris alors conscience du grand dommage que je causais car si l'on ne travaillait pas la pâte immédiatement, elle se gâterait.

A dire vrai, de retour à la maison, nous constatâmes l'ampleur du désastre : toute la pâte débordait et coulait. Ceci me fit beaucoup souffrir. On m'interrogea en criant

sur les raisons de mon départ. Mais moi, je ne me sentis en rien coupable car la nuit avait passé sans même m'en rendre compte ; de plus, je ne doutai pas un seul instant que Rabbi Israël fut l'un des trente-six Tsadikim cachés, et que l'enseignement qu'il m'avait donné était tout à fait merveilleux, au-delà de toute imagination. Rabbi Israël resta à la synagogue puis la quitta pour une autre lorsqu'il fit jour afin d'aller prier. Et notre lien se défit ; mais plus tard, je me rendis à la synagogue des 'Hassidim de Karline et le trouvai là-bas.

Tibériade était en ce temps un petit village ; lorsque l'on entendit la voix de ma mère pleurer et crier « Où est mon fils ? », tout le monde fut stupéfait et pensa que j'étais mort. Le matin, on commença dès lors à s'intéresser à cette affaire. Ma mère raconta qu'un juif arrivé la nuit-même lui avait acheté du pain, et que moi je l'avais accompagné et n'étais pas revenu. Le matin, elle me trouva seul avec ce juif dans la synagogue inondée. Ma mère ne reconnut pas Rabbi Israël, mais les gens de la ville l'identifièrent en tant que 'Hassid Breslev et lorsque j'arrivai à la synagogue, tous s'empressèrent de dire : « Cette nuit, on a converti Israël Ber. » Je sus ainsi que Rabbi Israël appartenait à la 'Hassidout Breslev et dès lors, nous ne nous séparâmes plus. Je vis là l'intervention de la Providence divine laquelle m'avait envoyé à la maison un trésor si précieux ; et quant à notre union, le rapprochement fut plus grand encore de son côté. Il y vit

aussi une intervention de la Providence divine ; en effet, bien qu'il n'ait pas souhaité quitter Méron voici qu'à présent on plaçait entre ses mains l'âme d'un jeune homme de dix-sept ans ardemment épris de vérité. Notre lien se conformait en cela au verset : « Des torrents d'eaux ne pourront pas éteindre l'amour. » Je lui dis : « Quand bien même le monde entier tenterait de nous séparer, il n'y parviendrait pas. »

Nous ne nous quittions jamais. Mais les gens s'y opposaient et commencèrent à verbaliser cette opposition, poison amer comme l'absinthe. Ils disaient : « Rabbi Israël est en vérité un grand homme mais son seul défaut est d'être un 'Hassid Breslev », (ils ignoraient que Rabbi Israël ne devait toute sa grandeur qu'à la 'Hassidout Breslev et que grâce à elle il était parvenu à une telle droiture, une telle sainteté et piété.) Lorsqu'ils constatèrent l'inefficacité de leurs paroles sur moi, ils se rendirent chez mon père et lui relatèrent les faits. Mon père, atteint de cécité, les écouta. Ils lui dirent : « Ton fils est sur le point de devenir un 'Hassid Breslev qui erre dans les montagnes ; tous les rabbins ont dénigré cette 'Hassidout et ton fils pourrait en perdre la raison. Mais il est encore temps de le sauver. Plus tard il fera partie de ceux qui partent pour ne plus revenir. » Aussi lui demandèrent-ils d'user de son influence paternelle auprès de moi afin que j'abandonne la 'Hassidout Breslev. Entendant ces paroles de la bouche des 'Hassidim, mes

parents se laissèrent convaincre et furent pris d'une profonde angoisse. Au nom de la grande affection qui me liait à Papa, celui-ci ne doutait pas que je l'écouterai lorsqu'il me demanderait d'abandonner la 'Hassidout Breslev. Il me dit : « Bien que je sois moi-même 'Hassid de Karline, je te laisse le choix de n'importe quelle 'Hassidout à l'exception de la 'Hassidout Breslev. »

Quant à moi, j'avais vu tout ce que D. avait accompli : notre rencontre dans une auberge avec un invité aussi merveilleux, j'avais vu déjà sa grande lumière, senti la guérison et le bien sans limite que mon âme en avait retiré. Aussi dis-je à mon père : « Papa, je ne peux t'ouvrir tout mon cœur, mais sache que dans cette affaire, tu ne m'influenceras aucunement. » Cela fut très douloureux pour lui car je ne l'avais jamais contredit de toute ma vie pas même pour une chose de peu d'importance tant je le considérais, et en particulier en raison de son infirmité. Mais dans le cas présent, je lui dis que je ne pourrais l'écouter. A ces mots, il pensa que les gens avaient donc raison et en conçut davantage d'opposition encore car il prit conscience de l'importance de cette chose. Il tenta de me parler afin de me persuader d'une manière ou d'une autre, mais en vain.

J'étais fiancé à cette époque. Papa me dit que cette affaire l'obligeait désormais à partir en guerre contre moi, qu'il me reniait en tant que fils empêchant ainsi le

mariage, qu'il ne se ferait plus de soucis pour moi et me renverrait de chez lui. Mais ma mère ajouta : « C'est notre fils et nous devons le supporter ; qu'advindra-t-il si le père de sa fiancée l'apprenait ? Tibériade et Safed sont proches l'une de l'autre et ils le sauront assurément. » Pour cette raison, la querelle se développa dans la famille et le Chabbat suivant, mon père demeura ferme et me renvoya de la maison.

Je demeurai dans la synagogue près de la maison de Rabbi Israël, de mémoire bénie. Aveugle, mon père restait chez lui et c'est ma mère qui alla voir les grands de la Torah. Elle consulta aussi Rabbi Morde'haï de Slonim chez qui j'étudiais la *Michna* et le *Zohar* et lequel eut toute sa vie durant une grande affection à mon égard. Elle alla donc lui demander conseil à mon sujet. Il donna raison à mon père et confirma qu'il fallait utiliser tous les moyens possibles pour m'éloigner de cette 'Hassidout. La force d'attraction de la 'Hassidout Breslev, ajouta-t-il, est telle que si l'on est pris par elle, on ne parvient alors plus à en sortir. Entendant cela, une grande peur s'empara de ma mère. Rabbi Morde'haï lui conseilla d'aller chez Rabbi Israël en personne, de lui faire part de l'amertume de son cœur, de son accablement et de celui de son mari, brisés, et de le prier de leur rendre le service de me renvoyer de chez lui.

Elle entra chez Rabbi Israël le cœur empli

d'amertume, se jeta à ses pieds, mains et pieds tendus et commença à verser des larmes amères comme à l'occasion d'un deuil. Elle lui raconta toutes les peines de son cœur et lui dit : « Tu es un juif "cacher", aie pitié de nous car c'est vraiment une question de vie, éloigne mon fils et qu'il n'apprenne pas avec toi. » Rabbi Israël l'écouta très patiemment. Il savait parfaitement que le lien existant entre nous résisterait à l'assaut de tous les rois d'Orient et d'Occident impuissants à nous séparer. Il lui répondit : « Moi, je ne renvoie aucun juif de ma maison ; si vous voulez écouter le bon conseil d'un ami, laissez-le tranquille, ne l'importunez pas et abandonnez cette affaire. » A ces mots, ma mère repensa à la prédiction de Rabbi Mordé'hai en voie de se réaliser déjà ; et à cause de son immense chagrin, son âme la quitta.

Comme je l'ai dit plus haut, je me trouvais durant tout ce temps-là dans la synagogue près de la maison de Rabbi Israël. J'entendis les gens dire : « Rivka est morte ! » On essaya de la frictionner avec différents produits qui réveillent, mais en vain. Je les entendis poursuivre : « Vous avez vu tout le mal causé par son fils ! » Brisé, accablé, je commençai à songer : « Peut-être ai-je en vérité commis un péché en faisant tant souffrir mes parents ? J'aurais pu provisoirement retarder les événements et devenir plus tard un 'Hassid Breslev. » Deux heures passèrent et l'on commença à voir chez ma mère des signes de vie. Du point de vue de notre Maître,

de mémoire bénie, cela aurait pu constituer une profanation du nom divin redoutable, à D. ne plaise, si elle n'était pas revenue à elle. En fait, il s'agissait là d'une véritable résurrection car toutes les frictions s'étaient révélées inefficaces. Longtemps, ma mère en garda des séquelles et souffrit des membres de manière indescriptible. Prenant conscience que j'avais de nouveau une mère, je songeai en moi-même de devoir peut-être abandonner tout cela tant elle était susceptible de retomber dans ce même état.

D. me fit grâce d'un autre bienfait.

Mes fiançailles dataient d'avant mon rapprochement de la 'Hassidout Breslev ; s'ils avaient eu lieu après, je n'aurais en effet eu aucun espoir de trouver une épouse vu l'opposition qui régnait dans la ville contre la 'Hassidout Breslev. Lorsque les gens rapportèrent les faits à mon futur beau-père, celui-ci répondit : « N'ayez nulle crainte ; après le mariage, sa femme le dissuadera certainement. »

Mon rapprochement avait eu lieu en hiver et le mariage était fixé pour le mois d'Eloul*. Une grande famine et beaucoup d'obscurité sévissaient alors. Mon beau-père, homme droit et craignant D., nous écrivit que des problèmes financiers l'empêchaient de faire face à ses obligations tant pour le trousseau que pour la dot.

Cependant Rabbi Israël désirait me voir marié afin que je puisse recevoir la lumière de Rabbi Na'hman et que je sois entier avec ma moitié. Il faisait dans ce but beaucoup de Hitbodédout, voyageait d'un endroit à l'autre, se donnait beaucoup de peine pour moi et donna de l'argent à mes parents afin qu'ils m'habillent et m'amènent sous le dais nuptial au moment prévu. Il partit pour Safed. Quant à moi, j'écrivis une lettre à mon futur beau-père au nom de mes parents lui demandant de respecter la date de la bénédiction nuptiale et l'informant que je renonçais à la dot. Avec l'aide de D., le mariage eut finalement lieu. Rabbi Israël demeura à Tibériade durant tout l'hiver, jusqu'à l'approche de Pessa'h et ne rentra pas chez lui malgré sa femme et ses cinq enfants ; il voyait en effet la main de la Providence dans notre rapprochement et moi-même je ne voulus plus me séparer de lui.

Le mariage m'obligeait à voyager au mois d'Eloul et je me mis à songer : « Qu'advient-il maintenant si je pars, je ne pourrais plus rencontrer Rabbi Israël ? » Je dois en effet aussi faire le récit du lien nous unissant. Après avoir vu tous ces empêchements, je craignis que notre union, à D. ne plaise, ne se rompe. Je demandai alors à Rabbi Israël de prêter ensemble serment, comme Ruth et Naomie* l'avaient fait, pour que nous ne nous séparions pas, d'aucune manière. Nous devons toujours nous trouver dans la même ville et nous rencontrer pour des discussions, des études et le service de D. La chose fut

gardée secrète entre nous. Nous prêtâmes serment à côté du tombeau de Rabbi Akiva*. Et nous priâmes alors avec des pleurs et beaucoup de ferveur. Je dis : « Maintenant c'est le moment du serment. » Le jour-même où nous voyageâmes pour Safed, tandis que ma mère pensait que le lien avec Rabbi Israël se rompait enfin, elle le vit au milieu du chemin avec sa famille, en route pour la même destination.

A Safed, une nouvelle guerre éclata contre mon beau-père et la famille d'une part, les notables de la ville et les sacrificateurs d'autre part. Je fus tellement rabaissé que les jeunes voyous de la ville me jetaient des pierres et des ordures et me lançaient des mots méprisants. Quant à moi, je faillis en perdre la raison. Constatant cela, mon beau-père s'empressa de faire pression sur ma femme - que son âme repose dans le Gan Eden* - afin qu'elle se sépare de moi. Mais elle répondit : « Telle est ce qui m'est destiné et il en sera ainsi. » J'y vis pour ma part un très grand bienfait de D. béni soit-Il.

Nous fûmes contraints de trouver une place pour y vivre sans être dérangés ; il y avait une petite pièce près de la maison de Rabbi Israël, de mémoire bénie. Il la loua pour nous et nous servit à la fois de père et de mère, pourvoyant à tous nos besoins. Lui-même ne mangeait que des miettes de pain et faisait tout pour que nous ayons la meilleure part. Les années de notre engagement

furent des années de vérité qui ne relèvent pas de ce monde. Puis arriva le moment où Rabbi Israël me dit sentir approcher l'heure où il quitterait ce monde. Concernant la foi, il voyait de ses yeux une très grande obscurité sur le point de s'abattre sur le monde et évoqua la souffrance qui l'attristait et la grande douleur qu'il ressentait. Ce sujet ne me laissait pas en paix et je me demandai comment D. béni soit-Il ferait une telle chose malgré le niveau élevé de notre service divin ; mais force était de constater qu'il avait raison et chaque fois qu'il ne se sentait pas bien, il pensait que sa fin arrivait et qu'il allait quitter ce monde.

Nous traversâmes nombre d'épreuves durant les cinq années de notre engagement : la famine, la guerre, et c'est pourquoi je n'ai pas eu le mérite d'apprendre beaucoup de lui. Mais le seul fait d'être avec lui était une leçon grande et forte. Je vis sa foi, sa confiance et ses grandes vertus, et cela me suffit pour le restant de ma vie. Là, mon âme a puisé la vitalité nécessaire pour se renforcer et grâce à cela, j'apprends toujours davantage sur notre Maître Rabbi Na'hman, zal.

Une épidémie mortelle sévissait à Tibériade lorsque les Anglais y entrèrent (D. nous en préserve.) Tous les enfants de Rabbi Israël en moururent, excepté le benjamin âgé de douze ans. Rabbi Israël accepta ce malheur avec force et confiance en D. Lui-même mourut

en disant qu'il emportait avec lui l'épidémie et qu'elle allait cesser. Les choses se passèrent comme il l'avait annoncé. Je restai aussi seul qu'un homme abandonné dans le désert. Après un certain temps, je partis pour Jérusalem y recevoir les enseignements de la 'Hassidout de la part des anciens Breslev, qui était des gens de qualité.

*HISTOIRE DU
MIRACLE DU
PETEK**

Histoire du miracle de la lettre (Pétek) de
Rabbi Na'hman de Breslev, d'après le récit de
son détenteur, Rabbi Israël Dov Ber Odesser*

L'histoire s'est passée en 5682 (1922), et fut tenue secrète pendant soixante ans. Je l'ai racontée uniquement à mes enfants et à quelques personnes exceptionnelles qui étaient des Tsadikim, des saints et de mes amis et ils l'ont comprise. Comment peut-on accepter cela ? C'est au-delà, bien au-delà de la nature et ils l'ont acceptée.

Le fait est que je suis dans l'obligation de raconter brièvement l'histoire. La voici.

J'ai échoué, j'ai échoué et j'ai chuté. Nous étions le dix-sept Tamouz (le jeûne le plus important des quatre jeûnes, se situant avant Ticha Béav époque de la destruction du Temple.) J'avais coutume de jeûner pendant tous les jours de jeûne, tous les lundis et les jeudis, toutes les veilles de Roch 'Hodech* et je jeûnais également tous les jours depuis minuit jusqu'après la prière du matin, je ne touchais à rien, je ne buvais même pas d'eau comme avait coutume de le faire mon saint Maître, Rabbi Israël Kardouner. Et le dix-sept Tamouz voilà que je n'ai pas réussi à jeûner, j'ai échoué et j'ai chuté.

Il m'avait semblé que je ne me sentais pas bien, que je devais renoncer à jeûner. De toute manière, quoi qu'il

en soit, j'ai honte de tout raconter, et de toute manière j'ai chuté. J'ai reculé, j'ai fait un grand pas en arrière et j'ai mangé le matin dans cet état. Ce fait m'oppressait, j'étais très affligé, je devins d'une telle tristesse que j'éprouvai de la peur. Tous ceux qui me regardaient avaient peur, du fait que je n'avais pas jeûné. Tous étaient des opposants au 'hassidisme. Ils dirent que la fin de Breslev était arrivée, qu'en fin de compte tous ses adhérents devenaient fous. Ils dirent que j'étais devenu fou. J'étais toujours heureux. J'éprouvais toujours beaucoup de joie, tous les jours de la semaine, le dimanche, le lundi, le mardi, le mercredi. A présent, une profonde tristesse m'accablait au point de ne plus pouvoir m'adonner au culte. J'étais dans les ténèbres, dans une affliction profonde et je me sentais aussi triste que quelqu'un qui perd l'esprit. Et tous de se réjouir et de dire : « C'est la fin des 'Hassidim de Breslev ! »

Alors je priai D. qu'il ait pitié de moi, qu'il me tire de ce mauvais pas. Car en me conduisant de la sorte j'outrageais et je blasphémiais le 'Hassidisme de Breslev. Soudain une idée s'imposa à mon esprit, comme si quelqu'un était prêt de moi et me disait : « Va dans ta chambre » ; mon armoire s'y trouvait ; « ouvre l'armoire et prends un livre au hasard sans rien décider par toi-même ! sors-le de l'armoire, ouvre-le au hasard, et là tu trouveras le remède à ton mal ! »

Cette idée s'était imposée fortement à mon esprit. Je me dis alors : Qu'ai-je donc à perdre ? Je vais aller dans

ma chambre et exécuter cet ordre ! J'entrai dans ma chambre, j'ouvris l'armoire, en sortis un livre et l'ouvris. Il y avait un petit morceau de papier dans le livre. Je n'y fis pas attention, est-ce qu'un bout de papier allait me guérir ? Je me mis à lire la Hala'hah* à l'endroit où j'avais ouvert le livre, pensant que j'y trouverais peut-être une phrase qui m'aiderait. Je lus le texte et il me redonna la vie. Mais quand j'eus fini de lire, la maladie revint comme avant. Alors la déprime s'empara de moi. Je pensai, à D. ne plaise, que je n'avais aucune chance, aucun espoir. Je voulus alors remettre le livre à sa place.

Avant de refermer le livre, je vis qu'il y avait là quelques lignes écrites à la main et je me mis à les lire. A peine avais-je commencé à lire que je constatai avoir trouvé la réponse. C'était incroyable : « Il m'a été très difficile de m'abaisser jusqu'à toi, mon élève... » Il m'est absolument impossible de décrire, même en paroles, ce que je ressentis à cet instant et la grande lumière que ces paroles m'apportèrent. Il est impossible de révéler un tel ravissement ! Impossible de le raconter ! Impossible de parler !

Enfin... Je me mis à lire la lettre jusqu'à la fin. Dès que j'eus fini ma lecture je fus pénétré d'une telle joie qu'elle n'appartient pas à ce monde mais au monde futur. Pénétré de joie, je me mis à danser, à battre des mains en chantant de joyeuses mélodies.

On m'entendit de la yechiva. Ils savaient que j'avais été triste toute la semaine, et maintenant ils entendaient

que j'étais si heureux que je dansais. Ils dirent alors : « Le fou va mieux, maintenant il est joyeux. » Ils pénétrèrent dans ma chambre, m'emmenèrent dans la cour et se mirent en cercle tous autour de moi, tous les garçons de la yechiva et moi je me trouvais au centre et je dansais. Tous étaient joyeux et tous se moquaient de moi en disant : « Le fou danse ! » Ils restèrent là plusieurs heures et dirent : « Il n'est pas fatigué, nous sommes plus fatigués que lui, nous ne pouvons pas rester debout ! » Ils s'en allèrent tous et je restai à danser toute la nuit. Et depuis cette nuit-là je devins renommé dans toute la ville de Tibériade. Quand je sortais de la yechiva et que j'allais en ville, tout le monde disait ou savait que le Breslev était devenu fou.

Et voilà la lettre, elle témoigne d'elle-même. Le simple fait de voir la signature de Rabbénou avec sa ponctuation : « Na Na'h Na'hma Na'hman Méouman » c'est la signature, c'est une révélation nouvelle dans le monde, car notre saint Rebbe parle dans son ouvrage le *Likouté Moharan* d'un chant simple, double, triple et quadruple qui sera révélé dans l'avenir grâce au Machi'ah notre justicier. « Qui sera révélé dans l'avenir », je ne suis pas capable de commenter cela. Notre saint Rebbe a dit au sujet des *Contes** : le Machia'h commentera les Contes ! Cette parole aussi est extraordinaire : le Machia'h commentera ! Il révélera que Rabbénou c'est lui, ce chant, qu'il ramènera le monde entier à D. béni soit-Il. Le monde entier sera bouleversé, et de tous les animaux

seront faits des hommes.

Ici Rabbénou révèle qu'il est la racine de la délivrance, afin de libérer le monde entier des souffrances. Les souffrances ce sont les passions, l'argent et les plaisirs de ce monde. On n'a nul besoin de tout cela, mais uniquement de manger un morceau de pain. Pourquoi faire de l'argent et des édifices somptueux, si on a besoin de ne manger qu'un morceau de pain ? Rabbi Na'hman est notre assise à nous et au monde entier. Lui et son nom, Na Na'h Na'hman Na'hman Méouman, c'est la base de toute la Torah, de toute la création, son nom peut tout faire, nous faire revenir à D. et bien d'autres choses encore.

Cette lettre est venue au monde grâce à une chute, grâce à un obstacle, comme il est écrit : « *Cet obstacle sous ta main* » c'est grâce à la chute que des merveilles se réalisent. En particulier notre saint Rebbe transforme tous ceux qui sont loin de D., tous les impies et le monde entier, il les rapproche tous de D., un seul mot, une seule phrase de lui et le monde est vaincu. Le Rebbe se rit d'eux et ils comprennent qu'ils se sont trompés. Pourquoi travaillent-ils donc tant ? Après quoi courent-ils donc ? Pourquoi faire ? Pour qui ? A quoi cela sert-il ? L'essentiel est cette phrase : Na Na'h Na'hma Na'hman. C'est facile à dire et en la prononçant on détient la base de toute la création, de toute la Torah et de tous les justes ; on pénètre dans un autre monde uniquement en rappelant le nom de Rabbénou, Rabbi Na'hman. Comme il est écrit

dans la signature de cette lettre : Na Na'h Na'hma Na'hman Méouman. Cela doit se trouver partout, dans tous les magasins, dans toutes les maisons, dans le monde entier.

Les hommes sauront alors qu'ils sont des animaux et que chacun se transforme pour devenir un homme.

Il y a du bon en chaque homme et c'est cela qui compte, même si ce n'est qu'une étincelle, car c'est cette étincelle de bonté qui a la force de transformer l'homme. Cette étincelle de bonté est puissante. Notre saint Rebbe a révélé qu'il y a en chacun de nous un tel point positif, il est propre à chacun et n'existe pas chez son ami.

Glossaire

Alma Dikchot : Le monde de la vérité, le monde futur.

ARI : Acronyme de Ashkenazi Rabbi Its'hak ou Rabbi Its'hak Louria (1534-1572), l'un des plus grands cabbalistes de tous les temps et le dirigeant du mouvement kabbaliste de Safed.

Baal Chem Tov : Rabbi Israël fils d'Eliézer, fondateur du 'Hassidisme, né en 1700 dans le village d'Ukopie, en Volhynie, arrière-grand-père de Rabbi Na'hman de Breslev.

Bar Mitsva : Majorité religieuse des garçons à l'âge de treize ans.

Brit Mila : Circoncision pratiquée selon les règles de la Torah.

Chabbat Chira : Le Chabbat au cours duquel on lit la "Chirat Hayam", l'hymne de reconnaissance des Hébreux après l'ouverture de la Mer des Joncs (Exode 15, 1-19.)

Chabbat Hagadol : Le Chabbat précédant la fête de Pessa'h.

Chabbat Na'hamou : le Chabbat où l'on lit la Haftara de Isaïe qui commence par les mots : "Na'hamou"...
"consolez, consolez mon peuple" (Isaïe 40, 1 à 26.)

Chavouot : Fête commémorant le don de la Torah.

Chémini Atséret : Fête de clôture à la fin de Souccot.

Cho'het : Egorgeur rituel.

Choul'han Arou'h : Ou la "Table dressée", ouvrage

élaboré par Yossef Caro publié en 1564 qui expose le code de la Loi juive dans toutes les circonstances de la vie quotidienne.

Dibouk : L'âme d'un mort qui n'a pas trouvé de repos dans l'autre monde et qui souhaite influencer un vivant, perturbe cette personne en constituant une "seconde personnalité" négative qui l'empêche de vivre normalement.

Dix jours de pénitence : Période de dix jours entre Roch Hachana et Yom Kippour inclus, qui sont spécialement recommandés pour un examen de conscience et le repentir.

Eloui : Mois du calendrier juif qui précède Roch Hachana.

Gan Eden : Jardin d'Eden, paradis.

Goy : Non-juif.

Guémara : Commentaire de la Michna. La Michna et la Guémara réunies forment le Talmud.

Hala'ha : La loi juive instituée par les Sages à partir des commandements de la Torah.

Hagada : Rituel de Pessa'h consigné dans un livre.

'Halla : Pain de Chabbat.

'Hanouca : Fête des lumières en hiver.

'Hassid : Fervent, disciple d'un Maître, d'un Tsadik.

'Hassidisme : Courant du judaïsme qui a vu le jour au 18e siècle en Volynie (Europe centrale) en réaction à un courant doctrinaire, plus sec et plus formel qui prévalait à cette époque. S'est propagé jusqu'à atteindre

quatre millions d'adeptes en Pologne, en Ukraine, etc. et s'est transmis jusqu'à nos jours.

'Hassidout de Karline : Mouvement 'hassidique suivant le Rav de Karline.

Hitbodédout : Dialogue avec D.

Hitcarvout : Rapprochement de D. ou d'un Tsadik.

Kabala : Sens secrets de la Torah.

Kaf Hakéla : Littéralement "catapulte". C'est l'une des punitions après la mort, consistant à être catapulté d'un état à un autre sans avoir de repos.

Kapparot : Les poules que l'on tue avant Kippour suivant un rite bien précis en expiation des péchés que nous avons commis.

Kavana (pluriel: Kavanot) : Intention, concentration, ferveur (pendant la prière par exemple.)

Keilim : Réceptacles. Fait référence à une notion très connue de la kabbale. Nous ne pouvons pas recevoir la pureté, la sainteté, la divinité (même si D. veut nous les donner) sans un certain "niveau" de pureté, c'est-à-dire sans nous transformer nous-mêmes en "keilim" de la divinité.

Kiddouch : "Sanctification", nom de la bénédiction sur le vin que l'on dit lors de Chabbat et des jours de fêtes.

Kiddouch Halévana : Sanctification de la lune, prière qui est dite dehors la nuit en dédud du mois hébraïque.

Lag Baomer : Fête célébrée le 33ème jour de la supputation de l'Omer.

Le Guide des Egarés : Ecrit en arabe par

Maïmonide*, il fut publié en hébreu à Rome aux environs de 1480. Ce livre philosophique, écrit justement pour réfuter la philosophie grecque, fut mis à l'index par la plupart des chefs spirituels de l'époque dont Rabbi Na'hman.

Lé'ha Dodi : Chant d'accueil du Chabbat.

Likouté Hala'hot : Oeuvre essentielle de Rabbi Nathan. Commentaire du *Likouté Moharan* appliqué au code des lois juives (*Choul'han Arou'h.*)

Likouté Moharan : Oeuvre essentielle de Rabbi Na'hman.

Likouté Téfilot : Recueil de prières élaboré par Rabbi Nathan en parallèle aux enseignements du *Likouté Moharan*.

Machia'h : Messie libérateur.

Maguid : Prédicateur, ici un ange supposé divin en réalité envoyé par les forces du Mal.

Maguid de Téravitsé : (Rabbi Yékoutiel) Tsadik renommé de Téravitsé, il exerçait les fonctions de Rav sur 80 villes alentours. A l'âge de 70 ans il fut le plus célèbre parmi ceux qui eurent le mérite de se rapprocher de Rabbi Na'hman.

Maïmonide : Rabbi Moché Ben Maïmon (1135-1204) connu sous le nom du Rambam ou de Maïmonide. Grande figure du judaïsme post-talmudique, il fut une autorité rabbinique, un législateur, un philosophe et un médecin.

Mal'hout : Littéralement "Royauté". Dixième attribut

divin ou "sfira", dans la symbolique de la kabbale, représente le monde de l'action, c'est-à-dire le nôtre. La Couronne étant le symbole de la Royauté que nous devons conquérir; donc obtenir cette couronne suppose que l'homme a réussi à dépasser et à surmonter ses passions, ses mauvais penchants, si bien qu'il peut accéder davantage au monde divin.

Maror : Herbes amères mangées lors de la célébration de la fête de Pessa'h*.

Matsa : Pain azyme mangé tout au long de la fête de Pessa'h.

Mazal : Destinée.

Méguilat Starim : "Le Manuscrit des Secrets". Petite brochure codées écrite en 1806 par Rabbi Nathan, suite à une longue discussion de Rabbi Na'hman concernant les événements qui arriveront à la venue du Machia'h. Quelques extraits circulent dans les cercles Breslev.

Mikvé : Bain pour l'immersion rituelle.

Min'ha : L'une des trois prières quotidiennes, prière de l'après-midi.

Mitnagdim : Les tenants du judaïsme orthodoxe qui étaient très opposés au 'Hadissisme et en particulier à Rabbi Na'hman de Breslev et qui ont âprement lutté contre ses élèves et contre sa doctrine.

Mitsva (pl. Mitsvot) : Commandements énoncés dans la Torah.

Monde de la confusion (Olam Hatohou) : Situation après la mort où l'homme croit être encore en vie. C'est

une punition que l'homme doit subir avant d'entrer au Guéhinam (enfer.)

Moché Rabbénou : Moïse notre maître.

Moussar : Morale, éthique.

Néoménie : Cf. Roch 'Hodech.

Néchama : Ame.

Néfech-Roua'h : Niveaux de l'âme.

Psouké dézimra: Lecture des *Psaumes* pendant la première partie de la prière du matin

Pessa'h : Fête commémorant la sortie d'Egypte au printemps.

Pétek : Lettre que Rabbi Israël a reçu du ciel, écrite par Rabbi Na'hman un siècle après sa disparition.

Pchat : "Simple." L'un des quatre niveaux de compréhension de la Torah, les trois autres étant le Midrach ou allégorie, le Rémez , l'allusion et enfin le Sod, le secret.

Psaumes : Cantiques du Roi David

Rabbénou : Notre maître. Façon commune de désigner Rabbi Na'hman.

Rabbi : Maître

Rabbi Akiva (15 - 135) : Simple homme, il ne commença à étudier la Torah qu'à l'âge de 40 ans, mais il se trouva rapidement à la tête de 24 000 élèves. Il assista à la destruction du 2ème Temple, mais garda confiance dans sa reconstruction future. Il mourut à l'âge de 120 ans, sauvagement assassiné par les Romains. Il est enterré à Tibériade.

Rabbi Avraham : Fils de Rabbi Na'hman de Toulchin, qui était un des élèves les plus proches de Rabbi Nathan.

Rabbi Avraham Kalisker : Disciple de Rabbi Mendel de Vitebsk*, il lui succéda comme chef de la communauté 'hassidique de Tibériade. Rabbi Na'hman se lia avec lui lors de son voyage en Erets Israël et déclara à son sujet : "J'ai rencontré beaucoup de Tsadikim dans ma vie, mais la perfection je ne l'ai vu que chez ce saint homme."

Rabbi Barou'h : Oncle de Rabbi Na'hman, frère de Feigué.

Rabbi Chimon Bar Yo'haï : L'un des plus grands Tsadikim et mystiques du judaïsme et l'auteur du *Zohar*. Il est enterré à Méron.

Rabbi Mendel de Vitebsk : Disciple du Maguid de Mézéritch (le successeur du Baal Chem Tov). Il monta en Erets Israël en 1777 à la tête d'un groupe de trois cent personnes. Les Mitnagdim de Lithuanie ayant envoyé des lettres aux habitants de Safed, on leur interdit de s'installer dans cette ville. Ils se fixèrent finalement à Tibériade où la première synagogue 'hassidique fut érigée.

Rabbi Yossef Kandia : Prédicateur et Rav d'une très grande érudition, aussi bien dans la Torah que dans les matières profanes comme la médecine, la philosophie... Il publia une compilation sur le Rambam ainsi que plusieurs petits ouvrages : Chever Yossef, Koa'h

Hachem... Il écrivit surtout le Sefer Ilem pour répondre aux spéculations philosophiques de ses élèves tombés dans l'hérésie.

Rabbi Méïr Baal Haness (140 -170) : Disciple de Rabbi Akiva. Son nom était Rabbi Néhoraï, mais on le surnomma ainsi car: "Il éclaire" ("Méïr") les yeux des Sages dans la Hala'ha. Il est enterré à Tibériade.

Rav : Chef de communauté.

Rebbe : Rabbi 'hassidique.

Réchit 'Ho'hma : Livre de Kabala.

Roch Hachanah : Début de l'année, l'une des grandes fêtes juives d'automne où l'on se repent de ses péchés et où le monde est jugé par D.

Roch 'Hodech : Début de chaque mois selon le calendrier lunaire.

Roua'h Hakodech : Prophétie, inspiration divine, esprit divin.

Ruth et Naomie : Ruth était une Moabite, épouse d'un des deux fils de Naomie. Après la mort de celui-ci elle s'attacha aux pas de sa belle-mère et déclara : "Ton peuple sera mon peuple et ton D. sera mon D." Elle est la première convertie au judaïsme.

Section hebdomadaire (Paracha) : Chaque semaine on lit un passage du Pentateuque le Chabbat à la synagogue, suivi d'un passage des Prophètes (la Haftara), de manière à lire tout le Pentateuque en un an.

Séder : déroulement du premier soir de la fête de Pessa'h*.

Séfer Hamidot (ou Sefer haAleph-Beth) : Recueil d'aphorismes et de remèdes, regroupés par thèmes et classés selon l'alphabet juif.

Sifré Torah : Rouleaux de parchemin sur lesquels est écrite la Torah.

Sitra A'hara : L'Autre Côté, signifie le Côté du Mal, la tentation, les forces mauvaises.

Sofer : Celui qui écrit à l'encre des écrits saints sur un parchemin à l'aide d'une plume.

Souccot : Fête des cabanes commémorant la sortie d'Egypte et le séjour des Hébreux dans le désert.

Tabernacle : Temple qui accompagnait les hébreux dans le désert après la sortie d'Egypte.

Tables de la loi : Deux tables de pierre sur lesquelles sont inscrits les dix commandements.

Talit : Châle de prière.

Téfilines : Phylactères que les hommes portent sur le bras gauche et sur le front lors de la prière du matin, en semaine.

Tibériade : Au bord du lac du même nom. L'une des quatre villes saintes d'Erets Israël pendant toute la période diasporique, où il y a toujours eu une population juive, les trois autres étant Jérusalem, Hébron et Safed.

Tichri : Premier mois de l'année juive en automne. C'est le mois des grandes fêtes.

Tikoun : Processus de correction de l'âme, "réparer" ses fautes.

Tikoun Haklali : Réparation générale découverte par

Rabbi Na'hman se composant de dix Psaumes.

Tikoun 'Hatsot : Prière de minuit. Prière supplémentaire où l'on pleure sur la destruction du Temple de Jérusalem et l'exil conséquent de la présence divine.

Ticha Béav : Le 9 du mois d'Av , jour de deuil en commémoration de la destruction des deux Temples et d'autres grandes catastrophes qui ont frappé les Juifs également à cette date.

Torah : Soit le Pentateuque ou les cinq premiers livres de la Bible. Signifie également "enseignement".

Tsedaka : Charité.

Tsadik (pluriel Tsadikim) : Juste ; grand Maître, homme d'un grand savoir et d'une grande sainteté.

Union de la Matrone : Union entre le peuple d'Israël et son Créateur.

Yéchiva : Centre d'étude talmudique.

Yom Kippour : Le jour du repentir. Jeûne tombant le 10 Tichri et clôturant les jours redoutables.

Zal : Abréviation de l'hébreu "zi'hrono livra'ha", que sa mémoire soit bénie.

Zatsal : Abréviation de l'hébreu "zé'her tsadik livra'ha", que le souvenir du juste soit béni.

Zohar, aussi Tikouné Zohar : Le livre le plus important de la Kabala - c'est un commentaire mystique et allégorique de certains passages de la Bible rédigé en araméen par Rabbi Chimon Bar Yo'haï.